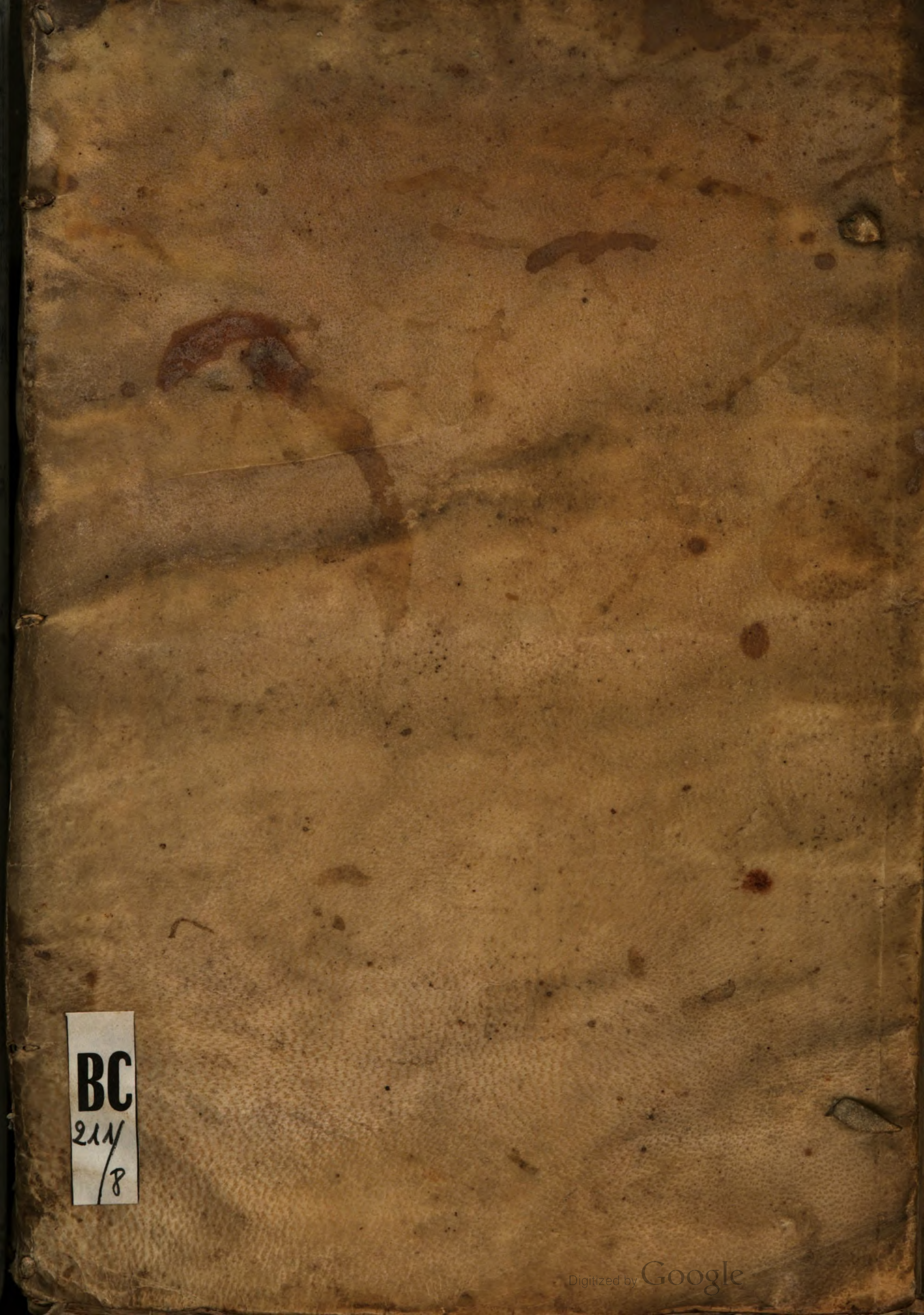
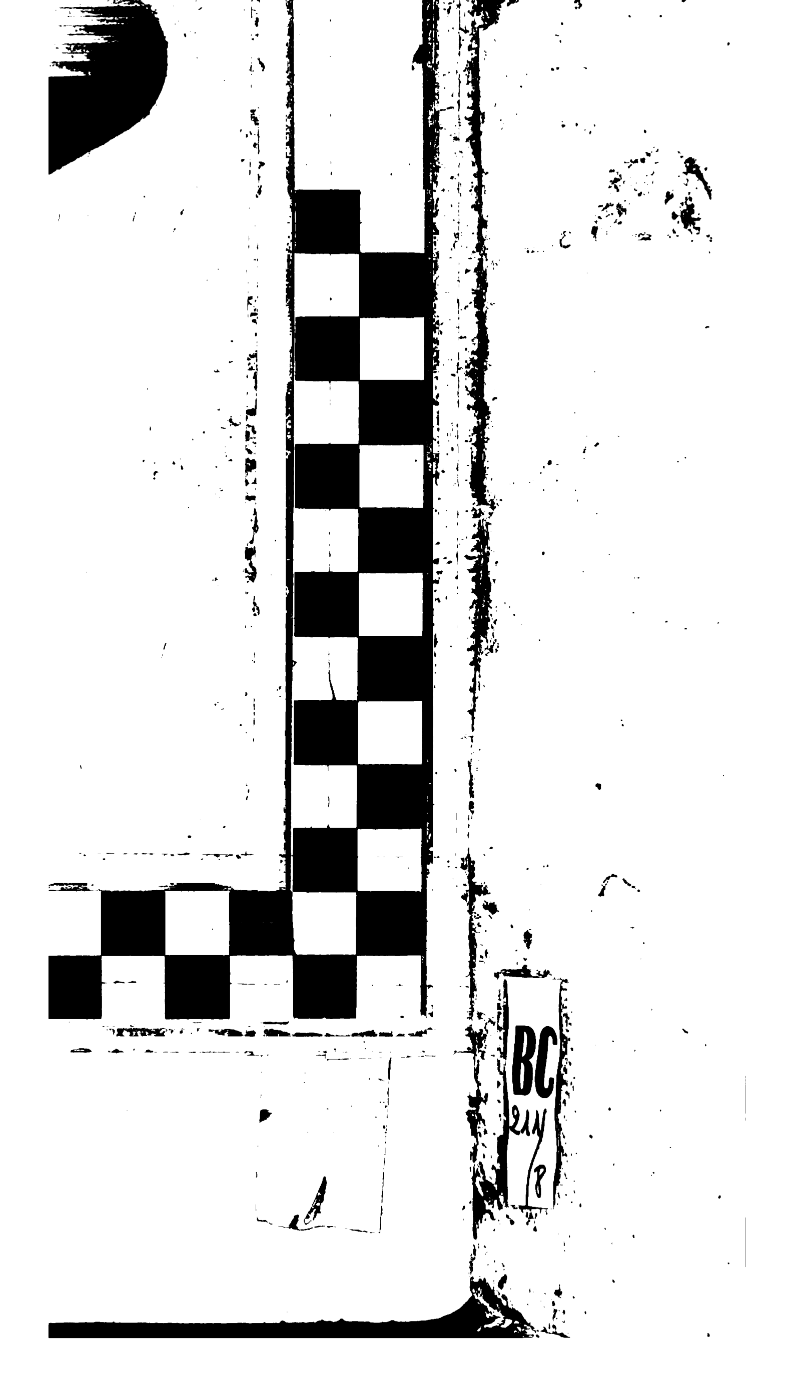
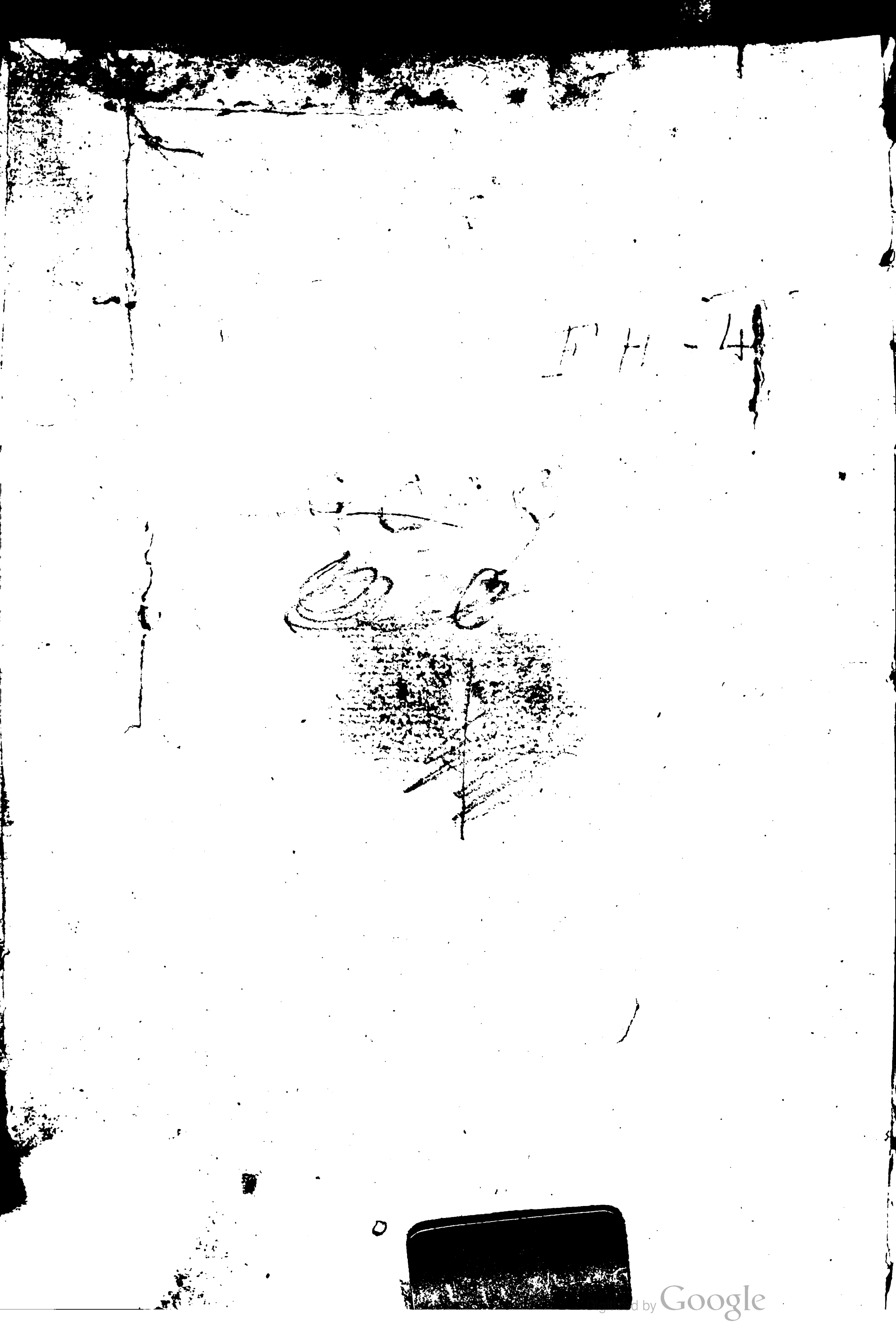



BC
21N
8




S. ALOYS. JERSEIENS. S.J. C.M.

RECVEIL DE L'ORIGINE DE LA LANGVE ET POESIE FRANÇOISE, RYME ET ROMANS.

PLVS

LES NOMS ET SOMMAIRE DES OEVVRES DE CXXVII. poetes François, viuans auant l'an M. CCC.

par Claude Fauchet.



A PARIS,
Par Mamert Patisson Imprimeur du Roy, au logis de Robert Estienne.
M. D. LXXXI.
AVEC PRIVILEGE.



AV ROY DE FRANCE ET DE POLONGNE.

SIRE,

L'ANTIQVITE' *est tellement recommandee à l'endroict des hommes, qui ont le moindre sentiment d'humanité, qu'il se trouue peu de gens aisez, quelques ignorans qu'ils soyent, qui ne desirent se la representer à leur possible: les vns par liures & medailles, les autres par toutes telles pieces qu'ils en peuuent recouurer. De maniere qu'on voit peu de grans hommes, qui ne parent leurs cabinets & estudes, ie ne veux pas dire de statues entieres (car à peine s'en voit en toute l'Europe vne douzaine garentie de l'iniure du temps) ains de testes sans nez ou oreilles, de Bus sans bras & iambes. Chose autrement laide à voir, si le plaisir de recongnoistre ceste precieuse antiquité ne leur esblouissoit les yeux, pour ne desdaigner telles figures desfigurees. Or si telle curiosité a inuité les hommes de sçauoir, & les marchans mesmes, à rechercher des liures moisis, des monnoyes effacees, des pieces de marbre, la plus part inutiles, vaines, & souuent contrefaittes: ie me tiens (Sire) tres-*

asseuré qu'outre l'amour que portez à vostre patrie, le plaisir de recognoistre les belles estudes & gentilles occupations, où durant le repos de la guerre se sont autrefois employez tant d'illustres Rois, Ducs, Comtes, Barons & Cheualiers (que maintenãt ie rameine & tire quasi de la prison d'oubli, où l'ignorãce les tenoit pesle-mesle enfermez) esmouuera vostre Royal courage non seulement à les bien-veigner, mais encores à louer l'ouuerture que premier i'ay osé faire d'vne si cruelle chartre: pour deliurer des hommes de si grãde qualité, sans les autres de moindre estoffe. Aussi est-ce la cause qui m'incite à vous presenter ce Recueil, lequel estant fait pour la gloire du nom François, ie n'ay deu addresser à autre qu'à vostre Maiesté, laquelle dés sa premiere ieunesse a monstré par effect combien elle fait cas de l'honneur de ce Royaume: & maintenant continue à chercher de bons moyens pour le tenir en paix & vnion, vrayes nourrices de tous arts & sciences. Mais s'il plaisoit à la souueraine bonté, tout ainsi que maniant les armes nous auons veu tomber à vos pieds vos aduersaires: aussi que les cœurs partiaux de vos subiects persuadez par la raison, & s'asseurans en vostre singuliere humanité, se rengeassent à vne entiere obeissance: ie ne fay doute que la reuerence du peuple François n'en redoublast en vostre endroict, & que vos ennemis ne vous en craignissent d'auantage, & que les sciences iadis auec merueilleuse despense & plus grand honneur de vostre ayeul espandues par ce Royaume, n'y prissent vn certain & tresasseuré fondement. Lors vn pareil temps à celuy de ces Princes que ie vous represente (qui à la verité fut vn des plus glorieux où la France iamais se soit veue) se reuerroit biẽ tost, ayãt vn Roy ami des lettres, & doué de la plus rare eloquence qu'on puisse remarquer depuis plusieurs sie-

cles: & l'honneur deu à nostre nation, seulement querelé depuis nos discordes ciuiles, nous seroit incontinent rendu.

Plaise donc à la mesme bonté de Dieu tout puissant vous maintenir (Sire) en la bonne volonté qu'auez de composer toutes choses en mieux, & vous donner treslongue & tresheureuse vie pour l'accomplissement de vos saints desirs. De Paris ce 24. Iuin 1581.

Vostre treshumble & tresobeissant seruiteur & subiect CLAVDE FAVCHET, *President en vostre Cour des Monnoyes.*

Indice des chapitres du premier liure.

Indice des noms des Poetes François, contenus au second liure.

FIN.



RECVEIL DE L'ORIGINE DE LA LANGVE ET POESIE FRANÇOYSE, Ryme & Romans.

LIVRE PREMIER.

Pourquoy la parolle est propre à l'homme : si la langue Hebraique est la premiere de toutes autres langues : & la principale occasion de decouurir & peupler le monde.

CHAPITRE I.



IEV ayant doué l'homme de la raison, soit (cõme disent aucuns) pour le recompenser de la foiblesse de son corps, plus subiect aux inconueniens que pas vne des autres creatures: ou (qui est plus croyable) à fin qu'il eust moyen de louer son createur, voulut qu'il la peust declarer par vn signe apparent, qui est la parole. Car s'il n'eust eu autre excellẽce que la raison, elle luy eust aussi peu serui qu'à d'autres bestes: lesquelles bastissans industrieusement leurs nids, eleuans leurs petits, pourchassans leur viure, retournans à leurs repaires, & se defendans de l'iniure du ciel, ou de ceux qui taschent à leur nuire, monstrent qu'elles n'en sont totalement despourueues. Dauantage la societé, qui rend les hõmes maistres des animaux (quelques forts & malins qu'ils soyent) n'eust peu s'entretenir, s'ils ne se fussent entẽdus. Et

tout ainsi qu'vn instrument est muet, qui ne l'enfle de vent, ou touche ses cordes des doigts ou de l'archet : aussi la raison conceue en nostre esprit n'eust peu estre declaree (que brutalement) sans la parolle : ne ceste-cy tiree hors de la bouche, sans l'instrument de la langue. Puis donc que la parolle estoit si necessaire à l'vnion & entretenement des humains, voire à la louange du grand & admirable ouurier de ce Monde, d'où vient que chacune langue a si peu d'estendue, & qu'il s'y trouue tel changement, qu'à peine nous pouuons entendre le langage de nos bisayeulx : de maniere que les anciens & nouueaux Iurisconsultes sont plus empeschez à dechiffrer les mots des vieilles ordonnances, pancartes & tiltres, qu'à discourir de la police ? Sans doute les Chrestiens doiuent penser que c'est punition de Dieu: lequel preuoyãt nostre malice, orgueil, & ingratitude, versa dessus nous vne confusion de langues : par laquelle il brisa les degrez que nous pensiõs bastir pour nous aller seoir pres de luy: possible en intention (telle est nostre temerité) de le chasser du ciel. Car si comme la raison est commune à tous les hommes (i'entens bien naiz) il n'y eust eu qu'vne lãgue: nous eussions retenu trop de secrets de Nature, tant par la traditiue de nos peres, que l'aisee cõmunication par tout le mõde: & le temps que nous consommons pour apprendre les parolles, eust esté employé à la cognoissãce des choses que nous cherchons. Ceste punition de Dieu, declaree en la Bible par la confusion aduenue au bastiment de la tour de Babel, a esté fableusement representee par les

Grecs : qui ont feint que les Geans enfans de la terre, entreprenans de mettre & entasser les plus hautes montagnes, les vnes sur les autres, à fin de monter au ciel, furent dessous accablez par Iupiter. Qui n'est autre chose à dire, sinon que les hommes cuidās auec la force de leur esprit aduenir à la cognoissance de ce qui se fait là hault, se perdent en leurs foles pensees : estans premierement esblouis, & puis consommez par le feu de la diuine sapience.

Quant à vouloir rechercher, quelle fut la langue de nos premiers peres, ie pense que ce seroit vne trop penible, & encore plus vaine curiosité. Aussi à quoy peut seruir telle enqueste ? dit S. Augustin. Que si les Hebrieux soustiēnent leur langue estre la plus anciēne: comme le pourront-ils prouuer, puis qu'ils sont d'accord de ceste confusion : & qu'il ne se trouue en la Bible endroit qui dise, que de tant d'hommes parlans diuers langages, l'vn retint plus tost que l'autre celuy qui estoit le premier ? Et s'ils perdent ce poinct, n'est-ce pas vne cōsequence necessaire, que les autres langues ne sont descēdues de l'Hebraique ? S'ils respondent que leurs mots sont significatifs de la nature des choses : Theodoret dit au contraire qu'Adam, Cain, Abel, Noé, & autres, sont propres à la langue Syrienne ou Aramienne, & non pas moins signifiās. Or n'est-ce du iourd'huy que ce debat d'antiquité de lāgue, a esté meu entre plusieurs natiōs. Car Herodote dit, que les Egyptiens penserent estre nais auant tous autres, iusques à ce que Psammeticus leur Roy (qui viuoit l'an de la creation du monde MMMCCLXXXVI. eust faict

Si la langue Hebraique est la premiere des autres lāgues.

Histoire de Psammeticus.

liurer deux enfans nouueaux nais à des bergers: ausquels il defendit parler en leur presence, & seulement à certaines heures mener des cheures pour les allaiter: imaginant, s'ils estoyent eleuez sans ouir proferer aucun langage humain, que nature leur feroit pronõcer quelque voix significatiue de leur desir ou passion. Ces enfans donc nourris songneusement, ainsi qu'il auoit ordonné: & le pasteur au bout de deux ans, venant cõme de coustume pour les faire mãger, ils se ietterent à ses pieds, & tendans les bras crioyent Beccos. Dont il ne fit semblant pour la premiere fois: mais voyant qu'ils continuoyent ce cry les iours ensuiuãs, il en aduertit le Roy, lequel desirant sçauoir que signifioit ceste parolle Beccos, trouua que les Phrygiens (peuple de la Natolie) appelloyent ainsi du pain: & par là iugea que ceste nation estoit plus ancienne que celle des Egyptiens. Mais qu'eust-il respondu à quelque moqueur, qui luy eut soustenu que c'estoit la voix des cheures, nourrices de ces enfans? Et comme se fust-il demeslé des arguments d'vn Medecin bon physicien, qui luy eust mõstré par raisons naturelles, que tous sourds de naissance sont muets? & par consequent, que la parolle est l'effect du sens de l'oreille: qui a son action par l'instrument de la langue? Aussi Diodore Sicilien, parlant de ceste matiere, dit apres les grãds philosophes: que les premiers hommes ayans le son de la voix confus, peu à peu le distinguerent, nommans toutes choses par leur nom. Et qu'estans faschez & assaillis par les bestes, ils s'assemblerent, chercherent des lieux propres pour ha-

Occasion de peupler & decouurir le monde.

biter,& reglerent leurs langues: toutesfois pour ce que les premiers hommes nasquirent en diuers endroits de la terre, vn son ayant pleu aux vns plus qu'aux autres, fut suiui par ceux du mesme quartier, dont vint la multitude des langues:& voyla ce que en ont escrit les autheurs payens. Si est-il croyable (voire certain) que Dieu voulant (comme i'ay dict) que l'homme peust declarer sa raison, volonté & passion, luy donna la parolle & vn langage: lequel s'est perdu auec d'autres choses singulieres, que le temps mange-tout a cõsommees: d'autant que les hõmes venans à multiplier,& ne pouuans demourer ensemble, ne viure aisémẽt en petit pais, furent contraints à la fin de s'eslargir, allans habiter les terres vagues. De maniere, que s'esloignãs ainsi les vns des autres, ils se pleurent en leurs inuentions: oublians auec le temps, le langage premier. Ce qui apparut bien euidemment, quand ils commencerent à nauiger: pource qu'estans transportez plus loing, ils frequenterent moins auec leurs parens. Et il y a grãde apparence que les regions temperees furent les premieres habitees, comme la Mesopotamie & Palestine: estant vray-semblable, tout ainsi que le cœur & le foye sont (au dire d'vne bõne partie des Medecins) formez en l'homme auant les bras & les iambes: qu'aussi celles du milieu de la terre, ont esté premierement habitees: & que de là sont partis les premiers hõmes, pour aller peupler les autres prouinces plus eslongnees. De faict les Philosophes & historiens Ethniques, s'accordent aucunement en cela auec nos Theologiens: qui pensent que le pre-

mier homme fut creé au pais de Damas. Tant y a, que les plus anciennes marques d'antiquité, & les inuentions plus belles sont venues d'Orient : entre autres le Nauigage, qui est l'art par lequel plus de terres ont esté decouuertes & peuplees. Les Pheniciens qui sont orientaux & logez en Palestine, sus le bord du fonds de la mer Mediterranee, sont les premiers qui en ont monstré l'vsage: si vous croyez le Poëte Tibulle, qui dit,

Prima ratem ventis credere docta Tyros.

Sur, la premiere aux vents hasarda le radeau.

Et les mesmes Pheniciens, semblent auoir esté les premiers voyageurs & maistres sur la mer, au dire de Strabon : ayans par ce moyen decouuert & monstré à diuerses nations, beaucoup de singularitez, & entre autres les lettres: le plus beau secret qu'on eust sceu inuenter, pour conseruer la memoire des choses. Car les autheurs Grecs & Latins sont d'accord

Cadmus. que Cadmus Phenicien, communiqua aux Grecs seize caracteres de lettres, depuis portez en Italie par

Euander. Euander : tellement que les lettres Rommaines ressembloyent à celles des plus anciens Grecs. Et le liure des Æquivoques publié soubs le nom de Xenophon, dit que ces caracteres apportez en Grece par Cadmus, resembloyent à ceux des Galates & Meones: lesquels Galates ie pren pour Gaulois. L'origine & antiquité desquels ayant assez descrite en mes Annales, ie ne repeteray en ce lieu, ne qui furent ceux qui peuplerent la Gaule. Seulement ie diray apres Cesar, que de tout tẽps ce pais estoit parti en trois peuples, differens en langage, meurs &

loix: ſans que luy, ne autre depuis, les ayēt declarez plus amplement. Et Strabon dit que de ſon temps les Gaulois cōmencerent de faire leurs contracts en langue Grecque. S. Hieroſme adiouſte que le langage Gaulois eſtoit doux & abondant, pour lequel rēdre plus graue la ieuneſſe apprenoit le Latin: mais que les Aquitaniens plus que tous autres ſe plaiſoyent en la lāgue Grecque: poſſible l'ayans appriſe des Marſillois leurs voiſins. D'autre coſté Ceſar diſant qu'Ariouiſte pour auoir longuemēt demouré en Gaule ſçauoit bien parler Gaulois, monſtre que la langue de ces deux peuples eſtoit differente. Et Cornelius Tacitus declare que celle des Gothins decouuroit qu'ils eſtoyent d'origine Gauloiſe: & que celle des peuples de la grande Bretaigne ne differoit gueres de la Gauloiſe: qui eſt toute la lumiere que i'ay peu quāt à preſent apporter en telle obſcurité.

Aucunes cauſes du changement des langues: & où lon pourroit trouuer les traces de l'ancienne langue Gauloiſe.

CHAP. II.

ET pource lon peult maintenāt demander, où chacune langue Gauloiſe, dont parle Ceſar, s'eſt retiree: & ſi elles ſont eſteintes & alterees, en quel lieu s'en trouuent les meilleures & plus certaines marques. Outre les cauſes de la diuerſité des langues ia cy deſſus recitees, ie croy que (auec le temps qui vſe & conſomme tout) deux choſes ont grandement aidé à les changer: leſquelles ie declareray ſommairemēt, ne

Deux cauſes principales du changement des lāgues.

voulant repasser sur les erres d'autres, qui ont fait vn pareil discours. Ie dy donc, que l'vne est la pronontiation : laquelle alteree par vice de nature, ou par accidēt, fait que la parolle n'a pas tousiours eu mesme son en la bouche des hommes naiz sous pareil climat. Dont vient que vous oyez aucuns tirer leur parolle plus du gosier: autres la contraindre serrans les dens: & quelques vns la ietter du bout des leures. Or puis qu'il est certain, que nous sommes tous issus d'vn seul pere, vne façon de parler ou prononcer ayant esté suiuie de quelqu'vn par vice de nature, ou plaisir des oreilles, son fils l'a prise de luy, & de cestuicy d'autres: iusques à ce que par imitation elle s'est continuee en vne famille : & finalement estendue en vn peuple & nation. L'autre seconde & plus forte cause de la mutation des langues, vient du changement des seigneuries, ou d'habitation: quand vn peuple est contraint receuoir en sa terre, vn nouueau maistre plus puissāt : & viure sous loix nouuelles. Car vne partie des vaincus, & mesmes les principaux, pour euiter le mauuais traictemēt que les opiniastres reçoiuent, apprennent la langue des victorieux, oublians peu à peu la leur propre: ce que toutesfois ils ne peuuent si nettement, qu'il ne demeure vne grande diuersité entre la pronontiation des naturels, ou des nouueaux & apprentifs. Encores le plus souuent il aduient que les victorieux sortans d'vn mauuais pais, pour entrer en vn bien gras & delicieux, se laissent prendre aux voluptez qu'ils rencontrent, & ne les pouuans appeller par leurs noms propres, sont cōtraints les emprūter de ceux qui en

La premiere.

La seconde.

qui en vsoyent : & à la fin eux mesmes vaincus des plaisirs, pour auoir vne entiere ioye, alterer leur lãgue, qui ne peult declarer tant de delicatesses. Ainsi fut perdue celle des Gots, Francs & Lombars, apres la conqueste d'Espagne, Gaule, & Italie. A quoy les Romains ne furent subiets, quand ils se feirent maistres de ces pais. Car tenãs desia (auant que venir en Gaule) la Grece & partie d'Asie, remplies de toutes belles choses attrayantes, ils s'en aiderent incontinent, despouillans presque ces prouinces de tous leurs ornemens. De sorte que l'or, l'abondance de tous fruits, bestail, & des serfs qu'ils trouuerent deça, ne seruit qu'à continuer & entretenir leurs plaisirs. Aussi les Gaulois ne furent pas moins assuiectis par les armes des Romains, que par les delices estrãgeres qu'ils apporterent : & lesquelles volõtiers les vaincus embrasserent, voyans qu'ils pouuoyent y fournir, & les entretenir aussi aisémẽt que leurs seigneurs. Tellemẽt que les richesses de ce pais furent cause de faire tant plus tost apprendre les langues, maistresses du plus grand vsage des voluptez.

Puis donc que la force, est vne des principales causes du changement ou alteration des langues : il s'ensuit que les pais qui moins ont esté enuahis & domtez (comme les inaccessibles pour la roideur des montagnes ou marests bourbeux) ont moins souffert de mutation : & par consequent ont gardé leur langue entiere par plus grãde espace de temps. Aussi est-ce la cause pourquoy aucũs pensent, qu'il fault chercher l'ancienne lãgue Gauloise, aux lieux esquels les Romains n'ont point esté, ou (à tout

Où lon peut trouuer les traces de l'ãciẽne lãgue Gauloise.

le moins) peu frequenté: ainsi que la basse Bretagne, Holande, Zelande, les montagnes de Souisse & des Basques. Lesquels pais estans infertiles, rudes & mal-aisez d'aborder, seruirent (comme il y a apparence) de retraitte aux Gaulois: qui ne pouuans endurer la seruitude & ioug des Romains, y conserverent leur liberté auec leur langue maternelle. Car vous lisez au VIII. liure des Memoires de Cesar, que Dumnac Angeuin se sauua au bout de l'Armorique (c'est la basse Bretagne.) Et Florus dit, que les Romains ne s'efforcerent de cōquerir en la Gaule que ce qui estoit bon, laissans le païs inaccessible à cause des paluds. Que si cela est autant veritable que vray semblable, les montagnes des Alpes iadis appelees Lepontiennes (c'est à dire le grand mont de sainct Gothard) seruirent de retraite pour les Celtes orientaux: & les marests d'Armorique pour les occidentaux: la Menapie, Batauie, & Frise pour les Belges: Cantabrie & les Pyrenees, pour les Aquitaniens. De sorte que s'il y a aucun reste de lãgage Gaulois, il est parmi les Grisons, Basques, Bretons Bretonnans, Holandois, & Frisons: qui maintenant occupent les pais de ces fuitifs. Mais cela me semble plus vray-semblable que certain: car combien nous est-il demouré de mots anciens, par lesquels nous puissions decouurir le vray langage Gaulois? Et si lon dit que Mark en bas Breton signifie cheual: Ek, vn saumon: Dur, la terre: cela ne conclut pas, que tous les autres mots Bretons differens du Latin, soyent vrais Gaulois: puis que l'Aleman souloit aussi appeller vn cheual Mark: & que Ek signi-

fioit en vieil langage, poisson en general, & non pas vne espece, ainsi que le Saumon. Et ie dy encores, qu'il faudroit que le langage des Grisons (qui tiénent les sources du Rhin) resemblast à celuy des Bretons Bretõnans, à tout le moins approchast d'iceluy, puis que c'estoyent des Celtes fuyans la violẽce Romaine. Et si Bec signifioit lors à Thoulouse vn bec d'oiseau, les Basques vseroient encores de ce mot en mesme signification. Quant à moy, tout ainsi que ie ne voudrois nier, qu'il ne soit demouré beaucoup de parolles Gauloises, parmi le langage des Grisons, Basques, Bretons, & Holandois, aussi ne puis-ie croire, qu'il faille penser que ce soit la vraye langue ancienne: pource que plusieurs rauages populaires sont depuis aduenus, lesquels ayans contraint nos anciens peres de changer leurs demeures, ont aussi donné occasion de mutation de langue. Est-il pas croyable, que quand les Gaulois conduits par Brennus entrerent en Italie, & chasserent les Toscans habitans le pais qu'on appelle Lombardie, que ceux qui ne leur voulurent obeir, se sauuerent dans les montagnes qui flanquent ceste prouince? Puis cinq ou six cens ans apres, quand les Romains furent les plus forts, ces Gaulois (ia accoustumez auec leus voisins) n'eurent-ils pas recours à la mesme force des lieux que les Toscans? Et quand les Gots, Lombards, & autres passerent en Italie, ces montagnes ne seruirent elles pas de retraite aux Romains? Voyla pour le costé regardant l'Italie. Quant à celuy de deça, n'est-il pas croyable que Cesar fist retirer les Heluetiens dans les monta-

gnes regardans la Gaule:les Bourguignons & Alemãs,ceux que les Romains y auoyent laissez: & les François ces derniers peuples? Cela ne se peut nier puis que lon oyt les montagnars parler Italien, Aleman & François. Ainsi en peut il estre de Basque, Bearn, Cardaine, & autres endroits des monts Pyrenees: par lesquels passans tant de nations diuerses, pour aller en Hespagne, elles cõtraignirent les peuples qui les fuyoyent, de se sauuer dans tels lieux forts, qui est la cause pourquoy lon y voit vne autre diuersité de langage, tout ainsi qu'aux Alpes.

Pour le regard de l'Armorique (encores que les vieils Gaulois comprinsent sous ce mot les villes maritimes assises sus l'Ocean, ie n'entens parler que du pais auiourdhuy nõmé Bretagne) il y a eu aussi bien qu'autre part du changement. Car apres auoir caché les Gaulois, elle a serui aux Romains, quand les Francs conquirent le pais d'entre Seine, Loire, & la mer d'Angleterre: & encores quand les Gots entrerent en Aquitaine: puis quand les Bretons d'Albion (qui est Angleterre) y vindrent à refuge, estans chassez par les Anglosaxõs peuples Germains, que nos Romans appellent Sesnes. Et si ie dy que ces Bretons fuitifs, s'estans logez en vn coin d'Armorique, en luy faisant chãger de nom quant & quant y apporterent leur langue, sera-ce pas chose plus vray-semblable, que soustenir que le langage Breton Bretõnant soit celuy des vrais Gaulois? Ie conclu donc que le temps, la force, meslange & frequentation de diuers peuples, ayant esteinte ceste ancienne langue, il fault en diuers lieux de France

chercher les traces de son antiquité. Et que chacune prouince peult fournir de quelquemot, & les dernier vaincues plus que les autres. Pour la preuue dequoy il suffira dire cõme en passant que nous auons encores des mots recogneus pour anciens Gaulois, & qui signifiét auiourdhuy la mesme chose que iadis. Comme *Alauda* Aloete, *Bulga* Bouge & Bougete, *Benna* Banneau (qui est vne sorte de charroy à ridelles closes pour porter du sablon ou autre chose, qu'on ne veut espandre par la voye) & *Combennones*, dont ie soustiens que vient Compaignon, le B se tournant en la prononciation bien aisément en P: & autres que ie laisse, n'estant quant à present mon entreprise declarer l'origine ou etymologie de nos mots.

De quelle langue ont vsé les Gaulois depuis la venue des Romains & Frãçois. Pourquoy les François-germains ne planterent leur langue en la Gaule: & quand ils cõmencerent d'escrire en leur langue. CHAP. III.

QVANT au langage, duquel nos predecesseurs ont vsé depuis que les Romains furent chassez de la Gaule, iusques au Roy Hue Capet & ses enfans, ie croy qu'on le doit appeller Romand plustost que François: puis que la plus part des parolles sont tirees du Latin. La lõgue seigneurie que les Romains eurent en ce pais, y planta leur lãgue: & se trouuent d'assez bons tesmoignages, que quãd les Francs entrerent en la Gaule, le peuple parloit ia vn lãgage corrom-

pu du Romain & de l'ancien Gaulois. De maniere que les Gentils-hommes de ce pais, faicts Senateurs Romains auoyent peine d'apprendre le Latin: tout ainsi que pourroyent auiourdhuy aucũs seigneurs de la basse Bretagne, eleuez en leurs maisons paternelles, que neãtmoins on oyt parler François, pour ce qu'ils l'ont appris de leurs peres, meres, ou seruiteurs nourris en France. C'est pourquoy en vn panegyric Pacatus s'excuse enuers l'Empereur Theodose, s'il n'est tant eloquent que ceux qui estoyent naiz en Italie: pour ce (ie croy) qu'estant Gaulois, il luy falloit apprendre le langage Latin. Vray est que ce n'estoit auec telle difficulté qu'auiourdhuy, puis qu'ils le pouuoyent apprẽdre comme nous faisons l'Aleman, l'Italien ou l'Espagnol, hantãs parmi ces nations: & pource ils nourrissoyent à ceste fin des esclaues parlans Latin & Grec, comme vn certain dit en son Ephemeride auoir appris le Grec:

Conloquio Graiorum assuefactus famulorum.

M'accoustumant parler auec esclaues Grecs.

Ie ne fay doute que nos François s'estans faits maistres de la Gaule, n'y ayent apporté beaucoup de nouueauté, aux mœurs & langage des anciens habitans, puisque leurs Rois estans Sicambriens (ainsi que dit Fortunat d'Aribert Roy de Paris:

Cùm sis progenitus clara de gente Sicamber,
Floret in eloquio lingua Latina tuo.

Combien que sois issu de gent Sicambrienne,
Le langage Latin coule en la bouche tienne)

il est croyable que plusieurs des vaincus le voulurent apprendre, à fin de plaire aux victorieux. Tou-

aribert n'a jamais esté que Roy d'acquitaine par partage que luy fit Dagobert son aisné

tesfois les Francs venus de mauuais pais, ne furent pas si curieux d'introduire leur langue que les Romains : tãt pour les raisons que i'ay dittes, que pour auoir laissé viure les anciens habitans de la Gaule en leurs loix: vser de mesmes habillemens, armes & enseignes de guerre, que deuant leur venue. De sorte que durant leur seigneurie la iustice se rendoit en Gaule selon les loix Françoises, Gottiques, Bourguignõnes & Romaines. Le tesmoignage que d'eux porte Agathie, autheur Grec, viuant du temps des enfans de Clouis, m'a semblé pouuoir estre ici mis: pource qu'il fait aucune mention de leur langage, & qu'il a esté cy deuant mal interpreté en Latin.

Ceste natiõ (dit-il au premier liure) est si prochaine d'Italie, que les deux pais marchisent : toutesfois les anciens les ont appelez Germains, pource qu'ils habitoyent le long du Rhin, & tiennẽt les prouinces voisines de ceste riuiere auec la plus grande partie des Gaules, qu'ils occupent non par droit d'heritage, ains par force d'armes. Outre cela ils ont la ville de Marseille, iadis colonie des Ioniens, peuplee par les Phocenses, que les Medes chasserent de leur terre du tẽps de Darius fils d'Hystaspes roy de Perse. Laquelle ville se gouuernant iadis à la Grecque, est maintenant deuenue Barbare : pour ce qu'ayant laissé son ancienne façon de viure, elle obeit aux ordonnances de ceux qui luy cõmandent. Combien que pour le present elle ne semble pas estre gueres decheute de son ancienne dignité: d'autant que ces Germains ne sont pasteurs comme les autres Barbares, ains vsent & s'aident beaucoup de la police,

" loix, façons & couſtumes Romaines, tant en leurs
" aſſemblees, que nopces, & medicaments. Ils ſont
" Chreſtiens, & ſur tous autres de la bonne opinion
" & creance. Outre cela ils ont par les villes des Eueſ-
" ques & preſtres obſeruans les iours des feſtes, tout
" ainſi que nous. A la verité encores qu'ils ſoyent Bar-
" bares au reſte, ils me ſemblẽt eſtre de bõnes mœurs
" & merueilleuſement ciuils & courtois: n'ayans rien
" qui les rende differens de nous, que l'eſtrangeté de
" leurs habillemens, & le ſon de leur voix maternelle.
" Quant à moy ie les loue & admire grãdement tant
" pour leurs vertus excellentes, que la droicte iuſtice
" qu'ils font aux autres, & la concorde gardee entre
" eux. Car encores que parci deuant & de noſtre tẽps
" meſme leur empire ait eſté diuiſé entre trois prin-
" ces & plus: toutesfois il ne ſe trouue point que ia-
" mais il y ait eu guerre entre eux, ne bataille qui aye
" ſouillé le pais de leur propre ſang. Combien que
" volontiers & preſque neceſſairement les grans roy-
" aumes qui ſont egaux en force, enflent ceux qui les
" tiennent, & leur engendrent vn deſir de comman-
" der: auec autres infinies paſſions, cauſes de ſeditions
" & troubles. Ce neantmoins encores que les royau-
" mes ſoyent diuiſez, il ne ſe trouue entre eux rien de
" cela. Que ſi d'aduenture il ſourd contention entre
" les princes pour aucune choſe, tous les autres ſe pre-
" parent cõme pour guerroyer & donner la bataille,
" marchans en tel equipage. Mais les armees & les
" deux princes ennemis ne ſont pas ſi toſt l'vn deuant
" l'autre, que tout ſoudain, oublians leur querelle, ils
" retournent en amitié, & commandent à leurs chefs
laiſſer

laisser plustost vuider leur differend par la voye de ..
iustice, que par celle des armes. Que s'ils ne veulent ..
obeir, ils les font eux-mesmes combatre seul à seul, ..
& prendre le hazard: disans que la raison, ne la cou- ..
stume du pais ne veulent pas que sous ombre d'ini- ..
mitié particuliere, la communauté de leur patrie ..
souffre dommage aucun. Sur telles remonstrances ..
ils s'appaisent, despouillent leurs armes, rompent ..
incontinent leurs assemblees, & se frequẽtent libre- ..
ment toute inimitié ostee. Par cõsequent leurs sub- ..
iets honorẽt la Iustice & leur patrie tout ensemble: ..
& les princes se monstrent traittables & benins en ..
temps & lieu. Delà vient que leurs forces estans ..
grandes, & vsans de mesmes loix, ils font de grandes ..
& belles conquestes sans crainte de rien perdre. Car ..
il ne faut douter que là où la iustice & equité sont ..
gardees, la Republique ne soit heureuse, de longue ..
duree, & malaisee à forcer par ses ennemis. Ainsi ..
donc les Francs ayans choisi vne bonne façon de ..
viure, ils s'esuertuent de se surmonter eux-mesmes ..
premierement, & puis tous leurs voisins: & les en- ..
fans heritent du royaume de leurs peres.

Or ayant à parler de l'origine de la langue Françoise, il m'a semblé bõ d'approprier en cest endroit ce discours d'vn autheur ancien: tãt pour representer vne partie des mœurs & façõs de faire de nos deuãciers, & la successiõ hereditaire de nos Roys (mal à propos pour la paix de nous & de ceux qui viendront apres nous, debatue depuis peu de temps) qu'aussi pour ce qu'il fait mention de la rudesse de nostre langue anciẽne, laquelle nos Roys de la pre-

miere race s'efforcerẽt de polir, & entre autres Chilperic, qui voulut adiouster à l'Alphabet Latin quatre caracteres Θ Ψ Ζ Π, ainsi representez aux liures de Gregoire de Tours imprimez : ou ƀ & ɖ, au lieu du Π comme portent auçuns escrits à la main : que monsieur Pithou sieur de Sauoye tresçauant aduocat en la Cour de Parlement, dit estre le grãd Ω des Grecs, ou ȣ, & les Cheth, Theth & Wau des Hebrieux, dont les noms se trouuẽt encores escrits sur les caracteres, que bien que mal representez en ses exemplaires & les miens escrits à la main il y a cinq cens ans & plus. Ce qui luy fait vray-semblablemẽt penser que ces lettres furent adioustees par ce Roy, nõ tant pour la langue Latine (qui tousiours s'estoit contentee des siennes.) que pour aider la Francik theusch (c'est à dire Frãçoise Thioise) laquelle auoit besoin de semblables lettres pour faire sonner plus ouuertement ses w, ow, cht, ht, ů, au, & autres prononciations qui luy sont frequentes, & ne se peuuẽt representer par simples lettres Latines. Ce qui à son opinion auoit plus d'apparence que tout ce qu'en a voulu dire l'Abbé Triteme. Quant à ce qu'on pourroit trouuer estrange, qu'vn Roy de Frãce fust allé emprunter des lettres de la langue Hebraique tant esloignee de la sienne: ledit sieur Pithou respõdoit en vn mot, que par la mesme histoire de Gregoire il appert que ce Roy se gouuernoit fort par Iuifs, & entre autres par vn nõmé Prisc, qui faisoit ses prouisions & estoit l'vn de ses plus fauorits. Mais pour plus grãde preuue, il employoit ce que Otfrid moine de Wissembourg & disciple de Raban Maur

Abbé de Fulde, escrit au prologue Latin de son liure des Euãgiles, intitulé La grace: composé en langage & vers Thiois, & adressé à Luithbert Euesque de Maience. Duquel nous auõs bien voulu extraire ce qui s'ensuit, tant pource qu'il appartient aucunement à ce discours, que pource que le liure n'est pas fort commun: du moins entre ceux de nostre nation. Il dit donc ainsi:

Dum rerum quondam sonus inutilium pulsaret aures quorundam probatissimorum virorum, eorúmque sanctitatem laicorum cantus inquietaret obscœnus, à quibusdam memoriæ dignis fratribus rogatus, maximéque cuiusdam venerandæ matronæ verbis nomine Iudith, vt partem euangeliorũ eis Theotiscè cõscriberem. Et peu apres, *Scripsi nanque Euangiliorum partem Franzisce compositam.* Puis il adiouste, *Cordis præcordia lectiones has Theotiscè conscriptas memoria tangent. Huius enim linguæ barbaries vt est inculta & indisciplinabilis atque insueta capi regulari fræno Grãmaticæ artis: sic etiam in multis dictis scripto est propter literarum aut congeriem, aut incongruam sonotatem difficilis. Nam interdum tria* v v v, *vt puto, quærit in sono, priores duo consonantes, vt mihi videtur, tertio in vocali sono manẽte. Interdum verò nec A, nec E, nec I, nec V, vocalium sonos præcauere potui. Ibi Y græcum videbatur ascribi: & etiam hoc elementum lingua hæc horrescit, interdum nulli se characteri, aliquotiens in quodam sono nisi difficile iungens. K & Z sæpius hæc lingua extra vsũ latinitatis vtitur, quæ Grammatici inter literas dicunt esse superfluas. Ob stridorem autem interdũ dẽtium, vt puto, in hac lingua Z vtimur, K autem ob faucium sonoritatẽ. Patitur quoque metaplasmi figuram, nimium tamen assi-*

duè, quam doctores Grammaticæ artis vocant synaliphã. Et hoc nisi legentes præuideãt, rationis dicta deformius sonant: literas interdum scriptione seruantes, interdum verò Hebraicæ linguæ more vitantes, quibus ipsas literas ratione synaliphæ in lineis, vt quidam dicunt, penitus amittere & transilire moris habetur: non quo series scriptionis huius metrica sit subtilitate constricta, sed schema omœoteleuton aßiduè quærit. Aptam enim in hac lectione & priori decẽtem & consimilem quærunt verba in fine sonoritatem: & non tantùm per hanc inter duas vocales, sed etiam inter alias literas sæpißimè patitur collisionem synaliphæ. Et hoc nisi fiat, extensio sæpius literarum ineptè sonat dicta verborum. Quod in communi quoque nostra locutione, si solerter intendimus, nos agere nimium inuenimus. Quærit enim linguæ huius ornatus & à legentibus synaliphæ lenem & collisionem lubricam præcauere: & à dictantibus omœoteleuton, id est consimilem verborum terminationem obseruare. Sensus enim hic interdum vltra duos, vel tres versus, vel etiam quatuor in lectione debet esse suspensus: vt legentibus quod lectio signat, apertior fiat. Hìc sæpius I & O cæteræque similiter cum illo vocales simul inueniuntur inscriptæ, interdum in sono diuisæ vocales manentes, interdum coniunctæ priore transeunte in consonantium potestatem. Duo enim negatiui dum in latinitate rationis dicta confirmant, in huius linguæ vsu penè aßiduè negant: & quanuis hoc interdum præcauere valerem, ob vsum tamen quotidianum, vt morum se locutio præbuit, dictare curaui. Huius enim linguæ proprietas, nec numerũ nec genera me conseruare sinebat. Interdum enim masculinum latinæ linguæ in hac fœminino protuli, & cætera genera necessaria simili modo permiscui: numerũ pluralem singulari variaui,

& tali modo in barbarismum & solœcismum sæpius coactus incidi. Horum suprà scriptorum omnium vitiorum exempla de hoc libro Theotiscè ponerem, nisi irrisionem legentiũ deuitarem. Nam dum agrestis linguæ inculta verba inseruntur latinitatis planitiæ, cachinnum legentibus præbent. Lingua enim hæc velut agrestis habetur, dũ à proprijs nec scriptura, nec arte aliqua vllis est tẽporibus expolita. Quippe qui nec historias suorum antecessorum, vt multæ gentes cæteræ, commendant memoriæ: nec eorum gesta vel vitam ornant dignitatis amore. Quòd si raro contigit, aliarũ gentium lingua, id est Latinorum vel Græcorũ, potius explanant. Cauent aliarum, & deformitatem non verecundant suarũ. Stupent in alijs vel literula parua artem transgredi, & penè propria lingua vitium generant per singula verba. Res mira, tam magnos viros, prudentiæ deditos, cautela præcipuos, agilitate suffultos, sapiẽtia latos, sanctitate præclaros cuncta hæc in alienæ linguæ gloriam transferre, & vsum scripturæ in propria lingua non habere.

C'est à dire, Et pource que plusieurs hommes de " bien auoyent les oreilles batues de choses vaines, & " que leur saincteté estoit molestee par les vilaines & " sales chansons des laics; ie fu iadis prié d'aucuns de " mes freres de bonne memoire, & principalement " d'vne dame honorable nommee Iudith, d'escrire " en leur faueur partie des Euãgiles en lãgage Thiois, " &c. & peu apres, Car i'ay mis en Francois partie des " Euangiles, &c. Puis il adiouste, Cest escrit mis en " Thiois touchera iusques au fonds du cœur. Toute- " fois outre que ceste langue est tant barbare qu'elle " ne recoit aucun ornement, & ne peult estre ensei- " gnee n'entrer en regle contenue par le frein de l'art "

de Grammaire : pluſieurs de ſes parolles ſe peuuent difficilement eſcrire, tant à cauſe de la multitude de ſes lettres entaſſees l'vne ſus l'autre, que leur ſon mal ordonné. Car ie penſe que par fois il luy conuient prononcer trois vvv : à ſcauoir les deux premiers en conſonāte, ainſi qu'il me ſemble, & le troiſieme en voyelle. Par fois ie n'ay peu fuir le ſon des voyelles * A E I V en lieu qu'il falloit mettre l'Y grec, qui eſt vne lettre que ceſte lāgue a en horreur. Par fois cōtre l'vſage des Latins elle ſe ſert du K & du Z, leſquels ne ſe peuuent ioindre à nul autre caractere, ou à tout le moins difficilement. Qui eſt la cauſe pourquoy les Grāmairiens les mettent entre les lettres ſuperflues. Toutefois nous vſons du Z pour repreſenter le grincemēt des dents, & du K pour faire le ſon de la gorge. Ceſte langue eſt auſſi ſubiette à la figure appellee Metaplaſme (c'eſt à dire transformation, qui aduient quand la derniere ſyllabe ſe chāge ſous meſme cas) mais encore plus à celle que les docteurs de Grāmaire appellent Synalephe (qui eſt quand la voyelle eſtant derniere d'vn mot eſt mangee par celle qui commence le mot ſuyuant.) A quoy ſi ceux qui liſent ne prennent garde, ils defigurent & rendent malplaiſant ce qui eſt bien dict & compoſé. Par fois nous retenōs les lettres en leur eſcriture : par fois auſſi nous les euitons (à la façon des Hebrieux qui ont accouſtumé, comme diſent aucūs, d'oſter ou paſſer des lettres, à cauſe de la ſynalephe) non pource que l'ordre de ceſte maniere d'eſcrire, ſoit ſujet & lié à la ſubtilité des metres ou vers : mais pource que la langue cherche cōtinuel-

lement la figure Omioteleuton : car telle compo- «
sitiõ veut tousiours auoir vne pareille terminaison «
ou lisiere de mots. Ce qui est bien souuent cause nõ «
seulement de manger les voyelles par synalephe, «
mais encores d'autres lettres, lesquelles si quelcun «
vouloit laisser, il aduiendroit que les vers seroyent «
desmesurez & mal-sonnans : chose que nous prati- «
quons souuent en nostre commun parler, quand «
nous y voulons prendre garde de plus pres. Pource «
que ceste langue requiert tel ornemẽt, & que ceux «
qui la lisent, aduisent à la synalephe, & ceux qui cõ- «
posent à l'omioteleute, c'est à dire, consonãce: pour «
à laquelle venir il fault par fois tenir le sens suspens «
par deux ou trois vers, à fin de le rendre plus clair «
& intelligible à ceux qui lisent. Bien souuent en «
telle composition I, & O, auec autres voyelles se «
trouuent escrites ensemble par fois retenant leur «
son de voyelles ; & par fois estãs conioinctes, la pre- «
miere deuient consonãte. Deux negatiues qui sont «
prises en Latin pour vne affirmatiue, font presque «
ordinairement vne negatiue. Et combien que ie «
m'en peusse garder, i'ay esté contraint le pratiquer «
pour suiure la maniere de parler & façon cõmune «
& vsagere. Car le naturel de ceste lãgue ne me per- «
mettoit obseruer ne les nombres ne les genres. Et «
pource i'ay parfois fait d'vn mot masculin Latin, vn «
feminin en ceste lãgue : & en pareil i'ay entremeslé «
les autres genres selon la necessité, faisant d'vn plu- «
rier vn singulier, tombant par ce moyen assez sou- «
uent, mais par cõtrainte, en Barbarisme (c'est à dire, «
corruption de parolle) & Solecisme (c'est à dire, vi- «

" cieuse oraison.] De quoy ie pourroy monstrer plu-
" sieurs exemples pris de ce present liure escrit en
" Thiois; si ie n'auoy desir de fuir la moquerie qu'en
" feroyent les lecteurs. Car les rudes mots d'vne lan-
" gue rustique, meslez parmi la douceur Latine, ne
" font qu'apprester à rire. Aussi ceste langue est bien
" tenue pour rustique, puis qu'elle n'a iamais esté
" polie par les siens, ne par escritures, ne par aucun
" art ou estude. N'ayant iamais aucun d'eux escrit l'hi-
" stoire ou faits de leurs maieurs, ainsi que les autres
" nations, pour augmenter leur memoire ou hõneur.
" Que s'il est aduenu quelquefois (mais c'est bien ra-
" rement) ils l'ont fait plustost en langue estrangere,
" c'est à dire Latine ou Grecque. Et combien qu'ils se
" gardent de faillir és autres langues, ils n'ont point
" de honte voir la leur si laide & mal polie. Ils admi-
" rent les autres & craignent d'y faillir d'vne seule pe-
" tite lettre, chopans presque à chacun mot de la leur.
" Chose esmerueillable, que de si grans personnages,
" tant prudens, les plus aduisez qu'on sçauroit trou-
" uer, subtils, sages & renommez de sainčteté, facent
" tant d'honneur à vne langue estrangere, sans vou-
" loir mettre en vsage la sienne propre.

Voila la plainte que fait Otfrid de la pauureté de la langue Françoise Thioise. Qui monstre assez que l'intẽtion de Chilperic n'auoit esté receuë des siens non plus que ses vers, ses hymnes & ses messes: fust pour le peu de respect qu'ils porterent à sa memoire depuis sa mort, ou par leur propre nonchalance. Si n'ay-ie voulu pour cela laisser tel discours en arriere, quand ce ne seroit que pour esclaircir ce lieu

de nostre

de nostre Histoire, qui semble n'auoir esté iusques ici assez entendu: & qu'à prendre de pres garde à ce que ce moine (viuant enuiron l'an DCCCLXX) dit, il monstre que nostre ryme Omioteleute dont nous parlerons ci apres, estoit ia en vsage entre nos François Thiois: sinon en escriture, pour le moins en chansons & vaudevilles. Mais pour reprendre mon propos, ie dy que ce qui a plus empesché la croissance & augmentation de la langue Françoise, & retenu plus de mots Latins en la bouche des François & Gaulois, ç'a esté la religion Chrestienne, receüe par l'vn & l'autre peuple selon la doctrine des Papes de Rome, lesquels deça n'vsoyent point d'autre lãgue que de la Latine. Tellement que les Gaulois & Frãçois voulans paruenir aux dignitez Ecclesiastiques (tousiours honorees) estoyent contraints apprẽdre le Latin. Vray est que nos Roys ayans leur royaume estendu iusques dans la Germanie, & Pepin estant venu des Ducs d'Austrasie: la Cour de France estoit durant les deux premieres familles hantee de deux sortes de gens parlans diuers lãgages, à sçauoir ceux de deça la riuiere de Meuse, Gaulois-Romain, ceux de delà (vers & outre le Rhin) Theusch, ou si voulez parler plus modernement, Thiois. Ce qu'il ne fault trouuer estrãge, pource que la plus part du pais de Belges, qui est le long du cours du Rhin, s'appelloit (mesme sous les Empereurs Romains) *prima & secunda Germanica*: cõprenant les Eueschez de Strazbourg, Spire, Wormes, Mayence, Cologne & Tũgres qui maintenant tient son siege au Liege. Et ie pense que ce nom luy demoura pource que la meil-

leure partie des habitans parloit Germain, y estans plusieurs nations d'outre le Rhin venues habiter. Les noms que Charles le grand donna aux vents & mois en sa langue Françoise-Germaine, monstrent que la langue Romande qui se parloit du temps de ses enfans, ne celle dont maintenant nous vsons, n'approchent aucunemẽt du François-Germain, & que la nostre tient plus de la Romaine ou Latine. Qui peut estre la cause pourquoy ceux qui du tẽps de cest Empereur viuoyent delà la Meuse, estoyent estimez parler Theutonic ou François Thiois: & ceux de deça, Romain: pource qu'on appelloit ce quartier où nous demourons, France-Romaine. Et suyuãt cela au Concile tenu à Tours l'an DCCCXII. il est porté par le XVII. article, *Quilibet Episcopus habeat Omilias, &c. Et easdem quisque apertè traducere studeat in Rusticam Romanam linguam & Theotiscam*: c'est à dire, en langue Romande & Thioise.

Quelle estoit la langue appelee Romande. Des Romans: quand ils commencerent d'auoir cours: & de la langue Gallonne ou Wallonne, & celle que maintenant nous appellons Françoise. CHAP. IIII.

CESTE lãgue Romãde n'estoit pas la pure Latine, ains Gauloise corrompue par la longue possession & seigneurie des Romains: que la plus part des hommes habitans depuis ladicte riuiere de Meuse iusques aux monts des Alpes & des Pyrenees parloyent. Car la France que Luitprand au chapitre VI. du premier

liure de son histoire appelle Romaine, comprenoit seulement iusques à Loire. Et pour monstrer que parler Roman, ne s'entendoit pas au temps iadis pour parler Latin : ie m'aideray de ces vers pris du Roman d'Alexandre, composé par gens viuans enuiron l'an MCL. sous Louys le Ieune, Roy de France.

La verté de l'Histoir' si com' li Roix la fit,
Vn Clers de Chasteaudũ, Lambert li Cors l'escrit :
Qui de Latin la [1] trest, & en Roman la mit.

Il faut donc dire que Latin & Roman fussent differens : puis que cestuy-cy tire du Latin vne histoire pour la mettre en Roman. Il est vray que ces vers sont faits plus de CCC. ans apres Charles le Grand. Et qu'ainsi ne soit, qu'on entẽdoit il y a DCCC. ans, que parler Rustic Romain fust le langage commun des habitans de deça Meuse : il ne faut que lire ce qu'a escrit Guitard en son histoire de la discorde des enfans de l'Empereur Louys le Debonnaire, aduenue en l'an DCCCXLI. Car faisant mention de Louys Roy de Germanie & de Charles le Chauue son frere Roy de France Westrienne ou Occidẽtale (c'est à dire de ce qui est entre Meuse & Loire) il dit que les deux Roys voulans asseurer ceux qui les auoyent suyuis, que ceste alliance seroit perpetuelle, ils parlerẽt chacun aux gens de son pair (c'est le mot dont ledit Guitard vse) à sçauoir Louys Roy de Germanie aux François Westriens (qui suyuoyent ledit Charles) en lãgue Romaine (c'est à dire la Rustique) & Charles à ceux de Louys (qui estoyent Austrasiens, Alemans, Saxons, & autres habitans delà le Rhin) en lãgue Theutonique, qui est la Theotisque

1 Pour tiree.

dudit Cōcile de Tours: ou, comme i'ay dit, Thioise. Les parolles du Serment que Charles fit en langue Romaine furent telles, ainsi que ie les ay prises d'vn liure escrit il y a plus de cinq cens ans. *Pro dō amur & pro xpian poblo & nostro commun saluament dist di en auant inquant ds sauir & podir me dunat si saluareio cist meon fradre Karlo & in adiudha, & in cadhuna cosa si com hom p dreit son fradra saluar dist ino quid il vn altre si faret. Et abludher nul plaid nūquam prindrai que meon vol cist meon fradre Karle in dāno sit.* Et le peuple de Westrie respond en mesme langage: *Si Lodhuuigs sagrament que son fradre Karle iurat cōseruat, & Karlus meo sendr, de suo part n̄ lo stanit: Si io returnar non lint pois neio ne nuls cui eo returnar int pois in nulla aiudha contra Lodhuuig nunli iuer.* Or ne peut-on dire que la langue de ces sermēs (laquelle Guitard appelle Romaine) soit vrayement Romaine (i'entens Latine) mais plustost pareille à celle dont vsent à present les Prouençaux, Cathalans, ou ceux de Languedoc. Et il appert par les liures composez en langue Latine du temps de Charles le Chauue, qu'il y a grande difference entre ce Serment & ce qu'ils tenoyent lors pour Latin. Il faut donc necessairement conclure, que ceste langue Romaine entendue par les soldats du roy Charles le Chauue, estoit ceste rustique Romaine, en laquelle Charles le Grand vouloit que les Omelies preschees aux Eglises fussent translatees: à fin d'estre entendues par les simples gens, comme leur langue maternelle; aux prosnes & sermons: ainsi qu'il est aisé à deuiner ou iuger.

Il reste maintenant, sçauoir pourquoy ceste lan-

gue Romaine Rustique a esté chassee outre Loire, delà le Rosne & la Garõne : ce que ie confesse librement ne pouuoir asseurer par tesmoignages certains. Car qui seroit cestuy-la tant hardi, de seulement promettre pouuoir tirer la verité d'vn si profond abysme, que celuy où l'ignorance & nonchalance de sept ou huit cens ans l'a precipitee? Toutefois i'en diray bien des causes & raisons sinõ vrayes, à tout le moins vray-semblables. Et s'il est loisible de deuiner, & les coniectures ont lieu en ceste matiere (comme ie croy qu'elles doyuent auoir) ie soustiés que le partage des enfans de l'Empereur Louys Debonnaire, apporta vne grande mutation en l'estat de France : & nõ seulement separa leurs subiets, mais encores rompit toute l'ancienne societé, que les François & Gaulois demourans deçà la Meuse auoyent auec ceux de delà : pour les grandes guerres que les freres, enfans dudit Empereur Debonnaire, eurent les vns contre les autres : & lesquelles apres la mort de presque toute la noblesse (tuee en la bataille de Fontenay) grandement altererent les alliances, que les seigneurs viuans sous vn si florissant empire, prenoyent aussi tost loing que pres. Car durãt le regne de Pepin, Charles le Grãd, & Louys son fils: l'Austrazien, Saxon, Bauierien, Aleman, qui se marioit en Westrie, Bourgõgne, Italie, Septimanie (qui est Lãguedoc) ou en Aquitaine: ne craignoit point de perdre ses heritages, ainsi qu'il est porté par vn article de la diuision que Charles le Grand fit de ses Royaumes entre ses enfans. Là où depuis Charles le Chauue (soit que la clause & article susdit eussent

esté oubliez en l'appointemẽt faict l'an DCCCXLIII, entre les trois freres, enfans dudit Debonnaire : ou pour quelque autre raison que nous n'auons point trouuee escrite) il n'y eut plus d'esperance de se reioindre, chacun voulant auoir vn Roy de son langage. Voyla pourquoy les Austrasiens n'eurent agreable ledict Charles le Chauue, quand il voulut prendre le royaume de Lothaire son nepueu, mort sans enfans legitimes : ne les Westriens, Charles le Gras, & encores moins Arnoul, quand ils s'efforcerent de les gouuerner durant la minorité de Charles le Simple : voulant (ainsi que i'ay dit) chacun estre commandé par vn homme de sa lãgue. Ce qui apparut bien euidemment, quand la famille de Pepin vint à faillir au Royaume de Germanie: d'autãt que les Italiens firent roy Berãger, les Saxons Henri le Fauconnier, & quelque temps apres les Westriens Hue Capet, marris de ce que Charles Duc de Lorraine sentoit trop son Alemand.

Des Romãs. Ceste derniere separation de Capet fut cause, & à mon aduis apporta vn plus grand changement, voire (si i'ose dire) doubla la langue Romande. Car son entreprise estant suyuie de plusieurs autres seigneurs, ia gouuernans les grandes Comtez & Duchez, ils se monstrerent nõ pas roys (car ils n'auoyẽt l'authorité acquise de si longue main que Hue Capet, venu d'vn grand pere & d'vn grand oncle roys) mais vsurpateurs de tous droits royaux, tenãs cour à part, battans monnoye, & ne se rendãs subiets qu'à tel seruice qu'il leur plaisoit faire à ce Roy, aussi nouueau en sa dignité, qu'eux mesmes qui l'a-

uoyent ſupporté contre l'apparent heritier de la couronne, pour auoir part au butin, pluſtoſt que pour affection qu'ils luy portaſſent, ou deſir de reformer les abus lors regnans. De maniere qu'ils ne ſe ſoucierent beaucoup de hâter la cour de ce nouueau Roy, ne ſe patrõner ſur ſes mœurs, & encores moins ſuyure ſon langage: qui à la fin ne ſe trouua de plusgrãde eſtendue que ſon domaine, raccourci par ces Harpies. Car ledit Hue Capet & Robert ſon fils ne iouiſſoyent d'aucune ville de marque, fors d'Orleans, Paris & Laon: pource que les autres auoyent leurs Comtes, & les prouinces des Ducs, qui tenoyent grand territoire. Cõme Richard, ſeigneur de toute Normandie: Hebert qui eſtoit Comte de Meaux & Troyes, c'eſt à dire de Brie & Chãpagne: Thiebault Comte de Chartres, Blois & Tours: Guillaume Duc de Guyenne, & Comte de Poictou: Geoffroy Comte d'Anjou: leſquels depuis ſ'accreurent grandement, pource que ceux de Chartres ioignirent à leur domaine Champaigne & Brie par vſurpation: ceux de Normãdie, Angleterre: la maiſon d'Anjou, Touraine. Tellement que lon veit en Frãce de belles cours & magnifiques tout à vn meſme temps. Car le Comte d'Anjou eſpouſa l'heritiere d'Angleterre & Normandie. Le Duc de Guyenne auoit les hommages d'Auuergne, Limoſin, d'Angoulmois, Agenois, & de toute l'Aquitaine. Le Cõte de Champaigne, Brie, & tout ce qui eſtoit depuis l'embouchéure de la riuiere de Marne dans celle de Seine, iuſques vers la Lorraine: & de là retournant à Sens. Les Berangers, toute la Prouence, Lãguedoc

& Cathalongne. Ce qui donna occasion aux poëtes & hommes ingenieux, qui en ce temps-la voulurent escrire, vser de la langue de ces Roytelets, pour dauantage leur complaire, & monstrer qu'ils n'auoyent que faire d'emprunter aucune chose de leurs voisins.

Quand les Romans commencerent d'auoir cours.

Ce fut lors (ainsi que ie pense) qu'escrire en Roman commença d'auoir lieu, & que les Conteor & Iugleor, ou Iongleurs, Trouuerres & Chanterres, coururent par les cours de ces Princes: pour reciter ou chanter leurs contes sans ryme, châsons & autres inuentions poëtiques: vsans du Romain rustique, ainsi que du langage entendu par plus de gens, encores qu'il leur eschapast assez de mots de leur terroir. Delà vient que lon trouue tant de liures de diuers dialectes, Limosin, Wallon ou Frãçois, & Prouẽçal, portans le nom de Romans: voulans les poëtes donner à cognoistre par ce tiltre, que leur œuure ou lãgage n'estoit pas Latin ou Romain Grammatic, ains Romain vulgaire. Ce que ie deuine (car autrement ie ne veux asseurer vne chose tant obscure) par vn passage d'vn liure composé enuiron l'an MCCXXVII. ou XXVIII. par Huon de Meri: qui dit au commencement du Roman intitulé le Tournoiment d'Antichrist.

» N'est pas oiseux, ains fet bon œuure
» Li trouuerre qui sa bouche euure
» Por bonne œuure conter & dire,
» Mais ki bien treuue plain est d'ire
» Quant il n'a de matere point.
» Ioliuetez semond & point

Mon

» Mon cuer de dire aucun biau dit.
» Mais n'ai dequoy, car tout est dit
» Fors ce que de nouuel auient.
» Mais au Trouueor bien auient
» S'il sçait auenture nouuelle,
» Qu'il face tant que la nouuelle
» Par tout s'espande & par tout aille:
» Et que son gros François detaille
» Pour faire œuure plus deliee.
» Por ce ma langue ay deliee,
» Quiconq m'en tiene à [1]trespensé
» Pour dire mon nouuel pensé.

[1] Outrecuidé.

Ce gros François detaillé me semble deuoir estre pris pour le Roman & plus poli langage, dont les Trouuerres, Iugleors, & autres cy dessus nommez vsoyent plus que le commun. Car Hebert dit au Roman des sept sages,

» Moult volontiers me peneroie
» Si ie m'en pooie entremettre
» Qu'en bon Romans pëusse mettre
» Vne [2]Estoire [3]auques ancienne.

[2] Histoire.
[3] Aussi.

& puis quelques vers apres il adiouste,

» Li bons moines de bonne vie
» De Haute-selue l'Abeie
» A l'Estoire renouuellee,
» Par bel Latin l'a ordenee,
» Hebers la [4]vieut en Romans trere
» Et del Romans vn liure faire:
» El nom & en la reuerence
» Del Roy fil Phelipe de France
» [5]Loëis qu'en doit tant loër.

[4] Veult.
[5] Ce Louis doit estre le pere de S. Louis, ou Louis Hutin.

& puis encores quelque peu apres,

» Por ſ'amor encommenceray
» L'Eſtoire & enromanceray. &c.

qui eſt à dire, Ie mettray en François. Que ſi quelcũ penſe que le Roman ne fuſt qu'en ryme: ie luy reſpons qu'il y auoit auſſi des Romãs ſans ryme & en proſe. Car en la vie de Charles le Grand miſe en Frãçois auant l'an mil deux cens, à la requeſte d'Yolãd Comteſſe de ſaint Paul, ſœur de Baudoin Comte de Hainau, ſurnommé le Baſtiſſeur, au quatrieme liure l'autheur dit ainſi: Baudoin Cõte de Hainau troua à Sens en Bourgongne la vie de Charlemaine: & mourant la donna à ſa ſœur Yoland Comteſſe de ſaint Paul, qui m'a prié que ie la mette en Roman ſans ryme. Parce que tel ſe delitera el Roman qui del Latin n'eut cure: & par le Romã ſera mielx gardee. Maintes gens en ont ouy conter & chanter, mais n'eſt ce menſonge non ce qu'ils en dient & chantẽt cil Conteor ne cil Iugleor. Nuz contes rymez n'en eſt vrais: tot eſt menſonge ce qu'ils dient. Ce parler Roman eſtoit lors pris pour langage maintenant appelé François le plus poli, teſmoin ce vers du Roman d'Alexãdre de la compoſition de Lambert li Cors:

» Veſtu comme François, & ſot [1] parler Roman.

Et les Souiſſes le penſent encores: car au lieu de dire Ie ſçay bien parler François, ils diſent Ie ſçay bien parler Roman. Et ie diroy volontiers que le parler Roman fut plus particulier à Paris & lieux voiſins qu'autres. Car au Roman d'Alexandre compoſé par le clerc Simon, en racontant les peuples

[1] Sceut.

diuers qui ſortirent de Babylone, apres la confuſion aduenue en baſtiſſant la tour, il dit,

» Li enfans ſe departent, li [1] piere en fu dolans, 1 Pere.
» E li autre deuient Meſopotamiens,
» Li autre fu Torquois, li autre Elimitans.

& puis quelques vers apres,

» Li autre fu Romains & li autre Toſcans.

& encores depuis,

» L'autre fu Eſpeingnos, & l'autre fu Normans,
» Li autre Erupeis & parla bien Romans,
» Li autre fu François, & li autre Normans.

Leſquels Erupeis ou Erupers ie pren pour ceux du païs d'Hurepoix, qui n'ha point de limite certain: Hurepoix. ſinon qu'à Paris nous diſons que le quartier deuers Midi ou de l'Vniuerſité eſt en Hurepoix. Et neantmoins pres de Meaux & Ioerre il y a vn terroir appelé Hurepoix, comme auſſi quelque endroit voiſin de Montereau-fault-Yonne. Que ſi aucun veut dire que Simon prend le mot Erupeis pour *Europæus*: ie reſpons qu'il parleroit trop generalement, ayant nommé tant de peuples particuliers. Ie ne ſuis pas d'opinion que Hurepoix ait pris ſon nom du vent Eurus, puis qu'il ſe trouue & à l'Orient & au Midi de Paris. Mais i'adiouſteray bien, qu'à Paris quād lon veut dire qu'vne façon de faire n'eſt gueres ciuile, on vſe de ces mots, C'eſt du païs ou quartier de Hurepoix: ce que d'autres diſent, Cela ſent ſon eſcolier Latin. Comme ſi nos Roys demourans du coſté que nous appellons Cité & ville (à ſcauoir au Palais, à S. Martin, au Louure, pres S. Geruais, S. Paul, & aux Tournelles, lieux habitez par nos Roys)

eussent plus façonné les habitans de cest endroit de Paris : & que celuy de l'Vniuersité fust moins ciuil, pour n'estre pas tant hâté de Courtisans : ce qui luy auroit plus faict retenir le langage Rustic Romain. Que les Erupers, Erupeis, Hurepois, ou Herupois fussent subiets des Rois de Frãce, il en appert au Roman de Bertain cõposé par le Roy Adenez, viuant du temps du fils de saint Louis : où ils sont nommez auec ceux qui accompagnerent Charles le grand contre les Saxons. Car parlant de Saxe il dit,

1 Onc. » Apres l'ot Guithekins qui [1] ainc n'ama François,
2 Orgueil. » Cil fu fils Iustamont mout fu de grand [2] bufois.
3 Orleans. » Car bien cuida conquierre France & [3] Olenois,
» Chãpaignois & Bourgõgne & Flamãs & Englois
» Iusqu'à Cologne fu, la il fit maint desrois.
» Longuement tint Sassoigne qu'ins nus n'i mit
4 Defense. [4] defois
» Mes puis fu reconquise par Francs & par Thiois :
» Au reconquerre fure li baron Herupois
» Et Flaman li Euwage Brabançon Ardenois.

Quant à l'etymologie & signification de ce mot Hurepois, voici ce que i'en ay trouué dans le Roman de la conqueste d'outre mer. Parlant d'vn Helias (qui fut le cheualier au Cygne) nourri auec ses freres dans vn bois, sans iamais auoir veu autre hõme qu'vn Hermite, qui les vestoit de feuilles & escorces cousues de Til, il dit,

» Li forestier s'en tourne qui ot nom Malaqurrez
» A l'hermitage vint hideux & hurepez.

Et du mesme Helias.

5 Loup.
6 Enchainez » Velus estoit com [5] Leus v Ours [6] enkaënez,

» Les ongles grans & lons, les [1]ceuals meelez, [1] Cheueux.

» La teste hurepee n'ert pas souuent lauez.

Puis il en dit autant des pauures gens, lesquels ayans perdu leurs cheuaux & biens, suiuoyent à pied en ce voyage d'outre mer les autres Chrestiens: estãs conduits par Pierre l'Hermite:

» La peussiez voir tant viez draps depanez

» Et tante grande barbe & tant [2]ciez hurepez. [2] Chefs. frizez . et [illegible] et esleuez en forme de hure.

De sorte que le pais de Hurepoix pourroit auoir pris son nõ de ce que les habitans portoyent leurs cheueux droits & herissez comme poil de Sanglier, la teste duquel en venerie s'appelle Hure. De Hurepé donc vient par syncope Hupé, qui est vne touffe de plumes leuees qu'vne espece de coqs porte sus la teste: & encores Houpe, ce floc de soye ou de fil noué qui iadis se mettoit au sõmet des chapeaux & bonnets des hõmes plus honorables: nõ seulement Rois, princes & gentishõmes, mais encores Cardinaux, Euesques & Docteurs. Dõt possible vient le prouerbe, Abatre l'orgueil des plus houpez, quãd c'estoyent clercs: ou hupez, quand c'estoyent gens de guerre portans plumes. Tant y a que les anciens Sicambriens (desquels autre part i'ay monstré que sont venus les François) portoyent leurs cheueux nouez sus la teste. Le mot de Hurepé pour poil leué & mal pigné, dure encores en la bouche d'aucunes femmes de Paris, en mesme signification que le Latin *arrecta coma*. Mais tout ceci sera dit pour reueiller l'esprit de quelcun, lequel possible rencontrera d'autres endroits d'Auteurs plus expres & clairs que ceux ci par moy alleguez. Les proverbe.

Espagnols aussi ont gardé ce mot de Roman, appellans Romancé Castellano leur langage commun, & dont ils vsent en la composition ou translation des liures. Ie ne puis oublier que Giouan Baptista Giraldi en ses discours pense que les Romans ont pris leur nom de Reims: pour ce que le liure que Turpin Euesque de ceste ville a fait de la vie & gestes de Charles le grand, a plus donné de subiet aux Trouuetres. Comme si le mot Romancé venoit de *Rhemenses*. Et Pigna vn autre Italien, allegue ceste raison au liure qu'il a fait de l'origine des Romans: adioustant que les Annales estoyent ainsi appelees: & que depuis d'autres nommerent ainsi leurs contes fableux: ce qui a fait appeller Romans les semblables poesies. Mais il fault pardonner à ces estrangers s'ils chopent en pais esloigné de leur congnoissance, estans les Romans vne sorte de poësie Gauloise ou Françoise.

De la langue VVallonne.

Quant au Wallon ou Gallon: i'estime que c'est vn moyen & nouueau langage, nay depuis Charles le grand: ainsi appellé pour ce qu'il sentoit plus le Gaulois que Thiois: lequel toutefois on ne laissa d'appeller Romain, pource qu'il approchoit plus du Romain que du Thiois ou François Germain. Ce dialecte (c'est à dire proprieté & diuersité de lãgage) ayant trouué des cours riches: comme celles des Comtes de Flandres, d'Artois, de Hainau, de Louuain, Namur, Liege & Brabã, a donné occasiõ de penser que ce fust vn autre maniere de parler François. Mais la maison de Hue Capet ayãt regné si longuement, & peu à peu ioint à la couronne les

grãdes terres, iadis occupees par des ſeigneurs particuliers, a quant & quant eſteint deça Loire la langue Romande, ou Romaine Ruſtique, pareille à celle du ſerment deſſus eſcrit, qui ſ'y parloit (ainſi que i'ay dit) du tẽps de l'Empereur Charles le grãd: la baniſſant aux cours plus eſloignees vers Italie, Prouence, Languedoc, Gaſcongne, & partie d'Aquitaine, qui approche de Garomne: tout ainſi que le Wallon ſe retira outre les riuieres de Sõme & de Meuſe: laiſſant vn langage moyen à ceux qui demourerent entre les montagnes d'Auuergne & ces riuieres: depuis appelé François, pource que les Roys portans le nom de France le parloyent.

Que la langue Françoiſe a eſté cogneue, priſee & parlee de plus de gens, qu'elle n'eſt à preſent. CHAP. V.

CESTE langue que i'appelle Françoiſe, fut iadis plus priſee qu'elle n'eſt, à cauſe des victoires de nos Rois, eſtẽdues plus loin que maintenant. Car (ainſi que i'ay dit) les grands Royaumes & Empires, ſont cauſe de faire eſtimer & apprendre les langues: ce qui ſe preuue aſſez par les Grecs & Romains. Les Grecs principalement, eſtans gens d'eſprit, enuoyerent de leurs villes (quand la multitude y eſtoit trop grande) des gens habiter les pais eſtrãges: & quand ils auoyent trouué quelque bon terroir, ils y fondoyent des villes: retenans la langue de celles dont ils eſtoyent partis, & reconnoiſſans leur mere-ville. Tant en firent, que la plus grande partie des coſtes

de la mer, d'entre l'Asie, Afrique, & Europe, viuoyent comme le peuple de Grece mesme. La seigneurie qu'Alexandre & ses successeurs, eurẽt presque sus toute l'Asie, grãde partie d'Afrique, & Europe, fut cause de son augmentation: mais trop plus les hommes doctes, qui firent tant de liures, esquels ils traittoyent de plusieurs sciences vtiles. Ce qui contraignit les estrangers, ausquels Dieu n'auoit fait tant de grace que d'inuenter, de les apprendre d'eux. Et pour mõstrer que mon opinion est veritable: il suffira dire, que les Romains enuoyoyent leurs enfans, aussi tost à Marseille ville de Prouence (colonie ou peuplade des Phocenses Grecs) pour apprendre la langue Greque, qu'à Athenes: pource que la discipline de ceste ville estoit grãdement prisee. On dit aussi que les Druides Theologiẽs & prestres Gaulois, vsoyẽt semblablement de lãgue Greque: du moins Cesar dit, *literis Græcis*, c'est à dire caracteres. Lesquels Druides ledict sieur Pithou pense auoir donné le nõ à Druthin, qui signifioit seigneur ou Dieu en vieil lãgage François-Frizon, ainsi qu'il se lit en la translation des Euangiles faites par ledit Otfrid. De sorte qu'à son aduis, Druide voudroit dire Diuin ou Theologien. Laquelle opiniõ n'est pas hors d'apparence: pource qu'il n'y a encore cccc. ans que nous appelliõs les Docteurs en Theologie Diuins & maistres en diuinité: tesmoin ces vers de la complainte de sainte Eglise: pour maistre Guillaume de Saint-Amour.

» Vous deuin & vous decretistre
» Ie vous iete fors de mon titre.

Ce

Ce qui sera dit non du tout hors de propos : ains pour tousiours confirmer mõ opinion, que les marests de Frise ayans caché les Belges, ils y ont laissé quelques mots. Pour reprendre mon propos, ie dy que les Romains enuoyerent querir en Athenes leurs loix des douze tables: & lesquels venãs depuis à estre seigneurs du monde, firent en plus brief tẽps & d'vne autre sorte, estendre leur lãgue. Car n'ayãs chose plus louable, que leur discipline militaire (qui n'estoit pas assez suffisante toute seule, pour si tost planter leur langue) ils voulurent que les Iuges des pais conquis, fussent Romains : ou pour le moins vsassent en leurs sentẽces & actes publiques, de langue Romaine. Si rigoureusement, qu'ils ne voulurent iamais respondre aux Grecs qu'en Latin: les contraignant parler par Trucheman, pour leur oster le moyen de mõstrer la promptitude & facilité de leur langue (qui les faisoit estimer) non seulement en la ville de Romme, mais au millieu de la Grece & d'Asie: à fin de rendre enuers les nations estranges, la Romaine plus venerable. Ce qu'ils ne firent par vn mespris des sciences, ains pour ne donner aux estrangers occasion si petite qu'elle fust, de se preferer aux Romains. Pensans que ce fust chose indigne, d'abaisser la grandeur de leur Empire, à la douceur flateuse des lettres. Cela contraignit leurs subiets de l'apprendre: & pour ce que leur seigneurie dura longuement, mesmes que de toutes prouinces ils tenoyent des soldats pour leur seruice, il n'estoit possible que pour complaire à leurs chefs & capitaines, ils n'apprissent la langue, à fin de par-

uenir aux dignitez. Les peuplades de gẽs qu'ils appelloyent Colonies, aidoyent grandement à estendre le langage, & tenir les pais vaincus en leur obeissance. Car comme dit Tacite au XII, liure de ses Annales, *Colonia Camalodunum deducitur in captiuos agros : subsidium aduersus rebelles, & imbuendis socijs ad officia legũ.* c'est à dire, La colonie de[1] Camalodũ, fut menee au pais conquis : pour seruir de renfort contre les rebelles, & accoustumer les alliez à obeir aux loix. Qui est vn des plus certains passages d'histoire, pour monstrer l'occasion d'enuoyer des colonies. Encores le droit de Bourgeoisie, que les Romains donnerent à tant de peuples, villes, & seigneurs particuliers de la Gaule & d'Espagne, tira (ainsi qu'il est croyable) dans Rome les plus riches hommes de ces pais : quand ils furẽt faits Senateurs. Et lesquels pour cela ne vendoyent leurs heritages, mais y venoyent s'esbatre quelque fois : n'y ayant pas assez de terre pres Romme & en Italie, pour loger si grand nombre de riches seigneurs. Lesquels rapportãs tousiours des façons Romaines en leurs maisons, furent cause de brouiller de Latin les langues Gauloise, & Espagnole : ainsi que nous voyons auiourdhuy.

1 Auiourdhuy Dorã.

Quant aux courses des Gots, Wandales, Francs, Bourguignõs, & autres peuples Barbares, elles corrompirent & non pas deracinerent le Latin, ne pouuans introduire entierement leur langue, pour deux raisons : l'vne qu'estans gens inciuils, & venans de mauuais pais, trouuans les delices Romaines, ils commencerent à s'y adonner : non toutefois tant,

Corruption de la langue Latine par les Barbares.

qu'il ne demouraſt beaucoup de leur barbarie, en la bouche des peuples par eux vaincus. Et d'autant que ceſte tempeſte & rauage, n'eſtoyent point aſſeurez ſus richeſſes, ou puiſſance certaine, il fallut qu'en brief temps ils ſ'aneantiſſent, ainſi que toutes choſes violētes. Car ces peuples diuiſez en pluſieurs Roys foibles à cauſe de leur nombre, chacun voulant garder par armes, ce qu'il auoit acquis, ne le defendit pas auec plus grande opiniaſtreté, qu'il auoit de moyens. Tellement qu'auec leurs forces ainſi diuiſees, ils amoindrirent premierement leur authorité, & perdirent depuis leurs Royaumes, & conſequemment leurs langues maternelles: demourant la Latine plus forte, toute corrompue qu'elle fut par les trauerſes de tāt de peuples diuers. Ce qui n'aduint aux Sarazins, peuple d'Arabie: car ayans conquis l'Egypte, l'Afrique & l'Eſpagne, ils y planterent leur langue: ſe monſtrans ſi curieux de l'entretenir & augmenter, que pluſieurs des leurs embraſſans les diſciplines, tournerēt en Arabe grād nōbre de bons liures, compoſez auant leur venue, tant en Medecine qu'Aſtrologie: ſi heureuſement, que les principales ſciences euſſent grandement ſouffert ſans eux: ayans Auerrois, Albumaſar, Meſué, & autres, eſté nō moins eſtimez par nos Philoſophes & Medecins, qu'Hippocrates & Galen.

Pourquoy la lāgue Gotique s'eſt perdue.

Tout ce long diſcours retranché du premier & ſecond chapitres, a eſté icy rapporté pour monſtrer que les langues ſe renforcent, à meſure que les princes qui en vſent ſ'agrandiſſent. Et pour autant que nos Roys ont iadis eſté fort redoutez, i'eſtime que

leur langue estoit apprise de plus de gens. Comme du temps de saint Louis (que ie pense depuis Charles le grand auoir esté le plus puissant Roy de France, & le plus honoré des nations estrãges) elle estoit fort prisee : car les nobles d'Angleterre, & les gens de Iustice parloyent François. Ce qui fut continué par ceux-cy iusques à ce (dit Polydore Virgile au XIX. liure de l'histoire qu'il a faite des Roys Anglois) que du temps d'Edouard III. & l'an M. CCCLXI. au Parlement tenu à Westmonstier, il fut ordõné : Que les Iuges, plaideurs, aduocats, procureurs, commissaires, ne parleroyent plus François ou Normand : & que les plaidoyers, sentences, & autres actes de iustice, seroyent escrits en langue Angloise ou Latine : au grand profit (dit-il) & aduantage du peuple, lequel n'eut plus que faire d'vser de Trucheman, pour plaider ses causes. Or la langue Frãçoise auoit esté portee en Angleterre, par Guillaume le Bastard duc de Normandie, en conquerãt ceste isle l'an M. LXVII. Lequel desirant la ioindre à iamais auec son patrimoine : apres auoir Fiefé la plus grande partie de ce qu'il auoit conquis, aux gentilshommes qui l'auoyent suiui (presque tous François) y voulut encores planter sa langue, qu'il estimoit plus polie que la Saxone ou Angloise : ordonnant que les loix nouuelles, faites par luy pour le reglement de sa Iustice, fussent escrites en François. Ce qui contraignoit les habitans, d'apprendre nostre lãgue : auec ce que les successeurs de ce Roy, tenans de beaux Duchez & Contez deça, en terre ferme, y demouroyent plus souuent qu'en l'isle : e-

La langue Françoise parlee en Angleterre.

ſtans cõtraints outre la douceur du pais, d'y venir à cauſe des guerres qu'ils auoyent continuellement contre les Roys de France : auſquels ils pouuoyent faire teſte, par le moyen de leurs grandes richeſſes. Car Henry II. Roy d'Angleterre, & duc de Normandie par ſa mere, auoit ſuccedé à ſon pere aux Comtez de Maine, Anjou, & Touraine. Puis ayant eſpouſee Leonor, repudiee par Louis le ieune Roy de France, elle luy apporta le Poitou & la Guienne. De ſorte que ces grandes ſeigneuries, plus delicieuſes que l'Angleterre, les contraignoyent y demourer : eſtant Chinon en Touraine, vn des principaux ſeiours de ce Henry. Ainſi dõc les Anglois auoyent des loix Françoiſes, leur Roy parloit ceſte langue, & les nobles l'apprenoyent pour ſ'approcher de leur maiſtre & auoir ſon oreille. Tout cela me fait croire, que leurs ſucceſſeurs retenoyent ce langage, ayãs gardé Bourdelois & Gaſcongne iuſques à l'an M.CCCCLII. Que ſi quelcũ trop ſcrupuleux, veult dire que Polydore laiſſe en doute, ſi c'eſt François ou Normand, que lon parloit en Angleterre auant ce Parlement de Weſtmonſtier: Ie luy reſpon qu'il eſt croyable, que chacũ ſ'eſtudioit à mieux parler. Et ie vous oſe dire, que les Anglois (i'entens Roys & nobles) ne perdirent pas la langue auec les ſeigneuries qu'ils tenoyent par deça: teſmoing ce que l'autheur meſme dit peu apres : qu'Edoard eſtabliſſant l'ordre de la Iartiere, voulut que la parolle qu'il auoit dite leuant le lien de la chauſſe de ſ'amie, fuſt eſcrite à l'entour de l'ordre : à ſçauoir, HONNI SOIT IL QVI MAL Y PENSE: ce qui monſtre

qu'il parloit François : & neantmoins ce Roy ne tenoit en France, que Guyenne. Ce fut donc vne perte & diminution de la langue Françoise, que cest Edict de Westmõstier. Car si l'ancienne coustume eust duré iusques auiourdhuy, la plus grande partie de l'isle parleroit François : estant certain que chacun se range volontiers du costé du profit.

La langue Frãçoise prisee és pays estranges.

La langue Françoise n'estoit pas moins prisee en Sicile, Ierusalem, Chipre & Antioche : à cause des conquestes de Robert Guischard, & des Pelerins qui passerent en la terre sainte, auec Hugues le grand, frere de Philippe Roy de France : Godefroy de Bolongne, & autres seigneurs François. Et la seigneurie que Baudouin Comte de Flandres, & les siens eurent en Constantinople, l'espace de plus de soixante ans, fit encores apprendre le François aux Grecs ; ayant vne partie du pais esté donné aux seigneurs qui auoyent suiui ledit Comte Baudouin : tels que Louis Comte de Bloys, Geofroy de Ville-Hardoin, Payen d'Orleans, Baudoin de Biauuoir, Pierre Braiecul, & infinis autres nobles de France. Elle fut encore plus estimee à Naples, à cause de Charles Comte d'Anjou, frere du Roy S. Louis : lequel conquist ce Royaume, & prenoit grand plaisir en la poesie Françoise, comme nous trouuõs par les chansons qu'il a laissees portans son nom. L'Vniuersité de Paris alors presque vnique pour la Theologie, estoit encore tres-fameuse en toutes autres sciences : lesquelles inuitoyent les estrangers à y venir apprendre les lettres Latines, & par cõsequent quelques traits de la langue Frãçoise.

Aussi toutes sortes de gens y accouroyent: Italiens, Espagnols, Anglois, Alemás: comme tesmoignent les escoles & colleges, que ces nations bastirent en la ville de Paris. [1]Dante Poete Florentin, & [2]Bocace du mesme pais, y ont estudié: qui est la cause pourquoy vous rencontrez dans les liures de cestuy-ci, vne infinité de parolles & manieres de parler toutes Fráçoises. Et qui voudra fueilleter nos vieils Poetes, il trouuera dedans, les mots dont les Italiens se parent le plus: voire les noms & differences de leurs Rymes, Sonnets, Ballades, Lais, & autres. Quant au Sonnet, Guillaume de Lorris mőstre que les François en ont vsé: puis qu'il dit au Roman de la Rose,

» Lais d'Amours & Sonnets courtois.

Et ie monstreray bien dans nos fableaux, & liures plus anciens que Bocace, cinq ou six de ses meilleures & plus plaisantes nouuelles. Ainsi donc y ayant en ce temps-la plusieurs Cours en Europe, qui auoyent des seigneurs nourris de laict François, d'auantage de gens le parloyent. Et qui plus est, les façons de faire, mots de guerre & de paix, se prenoyent en la Cour de France, (pour lors mirouer des autres) à cause des richesses de nos Rois, qui reluisoyent plus que leurs voisins: & lesquels estans les plus puissans, auoyent par consequent dauantage d'officiers & moyens de despédre: vray leurre (outre la courtoisie dont les Fráçois ont tousiours esté louez) & assez suffisant pour attirer des estrangers. Aussi lisez vous que les peuples d'Asie & d'Afrique, appellent Francs tous Chrestiens d'Occident: encores qu'ils ne soyent François, ains Espa-

1 De vulgar. eloquent.
2 Il Carbacio.

gnols, Portugais, Italiens: & brief tous Occidētaux qui vont trafiquer en ces pais. La cour de Rome seruit encores beaucoup à faire cognoistre & apprendre nostre lāgue. Car les Papes habitās en Auignon, il est croyable que les Cardinaux s'efforçoyent parler François, puis qu'ils demouroyent en France. Et les taxes de la Chancellerie Papale, monstrent bien qu'ils viuoyent à la Françoise, ayans pris en France ceste façon de compter, ainsi que dit Gomes.

Sur la regle De valore benefic.

Il y auoit donc plus de gens qui faisoyent conte de nostre langue qu'auiourdhuy. Toutesfois i'estime, que si les hommes doctes continuent à escrire leurs conceptions en nostre langue vulgaire, que cela pourra nous rendre l'honneur perdu: l'enrichissant tous les iours, par tant de fideles translations de liures Grecs & Latins: mais plus (à mon aduis) par tant de sçauans personnages, qui employent les forces de leur vif esprit, à l'augmentation de la poesie Françoise. Laquelle ils vont tous les iours eleuant si haut, qu'il y a esperance, puis que ia ils ont passé tous ceux qui depuis le temps d'Auguste, ont escrit en vers (ie n'excepte les Italiens, & encor moins les Espagnols) que nostre langue sera recherchee par les autres nations, autant qu'elle fut iamais. Car si les Italiens, Espagnols, Alemans, & autres, ont esté contraints forger leurs Romans & contes fableux, sus les telles quelles inuentions de nos Trouuerres, Chanterres, Conteor, & Iugleor (tant caressez par toutes les Cours d'Europe, pour leurs chansons de la table ronde, Roland, Renaud de Montauban, & autres Pairs & Paladins

de

de France) Si Petrarque & ſes ſemblables ſe ſont aidez des plus beaux traits des chanſons de Thiebaut Roy de Nauarre, Gaces Brulez, le Chaſtelain de Coucy, & autres anciens poetes François, que feront ceux qui viuent maintenant, quand ils viendront à fueilleter les œuures de tant d'excellents poetes, qui ſont venus depuis le regne du Roy François premier de ce nom? Ie croy qu'ils ne ſe feindront non plus de les piller, & qu'ils auront encores moins de honte de cueillir les fleurs de ſi beaux iardins dreſſez par nos derniers poetes, que leurs predeceſſeurs n'ont faict, d'emporter les eſpines & ronces des landes & haliers frequentez par nos anciens peres.

Sommaire diſcours de l'origine de la poeſie, & que c'eſt que les anciens appelloyent Rhythmos, & vers Rhythmiques anciens. CHAP. VI.

IL eſt auſſi difficile de monſtrer l'origine de la poeſie, que nõmer le premier poëte. C'eſt pourquoy me rapportant à ce que ie ſçay qu'vn mien ami en a faict, & qu'il entend publier vn de ces iours: ie diray ſeulement, que la poëſie a eſté eſtimee en Aſie, Afrique, & Europe. De ſorte qu'elle a eſté employee aux principales ſciences, voire aux loix diuines, humaines, & autres actes de memoire. Ce que ie croy auoir eſté fait, à cauſe de la meſure: laquelle par ſon harmonie, aide merueilleuſement à la memoire, qu'elle rafraiſchit par la cadẽce du vers. Encor voit

on vne partie de la Bible, parlant des temps derniers (& toutesfois escrite auant les plus vieils liures que nous ayons en Latin) mise en vers ou nombres mesurez. Et aucuns des anciens oracles des Dieux Payens, se trouuent raportez de mesure. Nos vieils poëtes Gaulois appelez Bards châtoyent au son des instruments, les faits des hômes illustres: dont (possible) vient qu'en Bretagne ils nôment Bards, ceux que nous appellons Menestriers. Tacite dit que les Germains allans à la guerre, chantoyent les faits des vaillans hômes mis en vers. Et il peut bien estre que les Grecs ont pris ceste façon (ainsi que plusieurs autres) des peuples d'Asie, ou des Egyptiens: que lon tient pour inuenteurs de toutes les sciences, & autres plaisantes ou profitables inuentions Mathematiques ou Mechaniques. Mais les Grecs ont tellement haussé la poësie, qu'à bon droit lon peut dire, qu'ils en sont les peres: l'ayans plus que toutes autres nations pratiquee, estendue, & embellie des ornemens qui se pouuoyent desirer. A l'imitation desquels, les Romains se sont efforcez de faire valoir leur langue en ceste partie: assez heureusement, & pour estre côparez aux maistres qui les auoyent enseignez, si la douceur & richesse de la lâgue Grecque n'eust desbauché plusieurs d'entre eux (& les Empereurs mesmes) de l'amour de leur langue: se laissans emporter aux delices que les Grecs ingenieux & plus subtils, inuentoyent à fin de donner plaisir aux Monarques. Lesquels n'ayâs plus contre qui esprouuer leurs forces, commencerent à se dôner du bon temps, bastir, aimer les statues & pein-

Bards pour Menestriers.

tures :y eſtans inuitez par le gentil eſprit & ſubtilité des Grecs, vaincus par les armes, & taſchans à regaigner le deſſus par les forces de l'eſprit. Ayãt ceſte rigueur de faire parler les ſubiets de l'Empire Romain & les eſtrangers par Truchemans, eſté rompue en faueur de Molon precepteur de Ciceron: qui le premier harangua en Grec au Senat: ouurant le pas à ceux qui maintenant (dit Valere) de leur caquet aſſourdiſſent les oreilles de la Court. Tellement qu'à la fin, les Romains ſe deffiãs pouuoir atteindre & paruenir à leur degré, voulurent eux meſmes peu à peu Greciſer: ne ſ'apperceuans que par telle imitation, ils perdoyẽt la naifueté de leur langue: ce qui à mon aduis plus euidemment apparut ſous l'Empire d'Adrian, lequel pour faire trop grãd cas des façons Grecques, fut par aucuns ſurnommé le Grec. Depuis Arcade & Theodoſe leur donnerent plus grãde liberté, permettans aux Iuges prononcer leurs ſentences tant en Grec que Latin.

Or la poeſie ayant eu cours entre ces deux nations, a eſté entretenue par les bons eſprits, iuſques à l'Empire de Theodoſe le grand, apres lequel elle commenca à decliner: tant à cauſe des rauages & courſes de diuers peuples Barbares, lourds & totalement ignorans, que par le moyen du Chriſtianiſme: lequel ne ſe trouuant cõpatible auec beaucoup de diſcours fableux & myſtiques, que les poetes ont accouſtumé ſemer parmi leurs œuures, ainſi que des fleurs, les Chreſtiens plus ſeueres & deuotieux trouuoyent mauuais. Qui fut la cauſe de les en deſgouſter peu à peu, & ſ'en ſeruir aux hymnes ſeu- | Affoibliſſement de la poeſie Latine.

fabuleux

lement. Voyla pourquoy tát plus nous nous esloignons de Prudéce, poete Chrestien, ceux qui se sont meslez de la poesie, sont rudes & mal polis: tesmoin Paulin, Victor, Sidonius, Sedulius, Iuuencus, Arator, Prosper: & apres tous ceux-la Fortunat, qui semble estre le dernier. Car il ne me souuient point, que depuis luy iusques au regne de Charles le Chauue, il se trouue aucun digne du nõ de poëte: ayans ceux qui prenoyent plaisir à la versification, employé tout leur esprit à composer des vers de cadence vnisone, vulgairement nommee ryme. De maniere qu'il semble que la figure appelee en Grec, *Omoioteleuton* (c'est à dire, finissant de mesme) quelquefois plaisante & receue en prose oraison, se soit lors affectee & cherchee en toutes sortes de compositions. A tout le moins on peult remarquer, que depuis l'an D C. les vers rymez ont eu plus de vogue: voire se sont tournez en art. L'autheur est iusques ici incertain, comme de presque toutes inuentions: & neantmoins il y en a qui l'attribuent à vn Pape nommé Leon (ie ne sçay si c'est le II. qui tenoit le siege de Rome l'an 684) lequel on dit auoir reformé le chant & les hymnes de l'Eglise: tant y a qu'vne sorte de ryme s'appelle Leonine ou Leonime. D'autres veulent que l'hymne chanté en l'hõneur de saint Iehan Baptiste, commençant,

Rime Leonine.

" *Vt queant laxis, resonare fibris,*
" *Mira gestorum, famuli tuorum,*
" *Solue polluti, labij reatum,*
Sancte Iohannes.

ſoit le patron de toutes les autres rymes faites depuis en langues vulgaires : mais il n'y a pas grande apparence, veu qu'on tient pour certain, que Paul Diacre l'a fait : & que ledit hymne n'eſt pas tout rymé, ains ſeulement trois ou quatre couplets : & qu'il ſe trouue beaucoup de vers meſlez d'vniſones, euidemment affectez (principalement en hymnes & proſes) auparauant le temps de Paul Diacre : qui viuoit ſous l'Empereur Charles le grand : c'eſt à dire l'an DCCC.

Voyla pourquoy ceux qui tirent la ryme de plus loing, diſent qu'elle fut en vſage du temps meſme des Romains : & pour confirmer leur opinion alleguent quelques vers d'Ouide, rendans vn ſon pareil à celuy de noſtre ryme. A la verité[1] Aulus Gellius dit apres Varron : *Longior menſura vocis, ῥυθμὸς dicitur: altior μέλος*. Et[2] Quintilian, *Tum nec citra Muſicen Grãmatice poteſt eſſe perfecta, cùm ei de metris rhythmiſque dicendum ſit*. Toutefois ie ne ſçay pas comme lon ſe puiſſe aider de ces deux paſſages, pour fonder noſtre ryme : veu la difference qu'il y a de nos vers vulgaires rymez, à ceux des anciẽs Grecs ou Latins, qui ne ſont point Omioteleutes. Car il eſt beſoin qu'en nos vers rymez, il y ait de la meſure & du ſon : & aux vers Grecs ou Latins, de la meſure & quantité, ſans autre vniſon. Toutefois ſi Ouide en a vſé, ie croy que c'eſt par rencõtre, plus toſt que par loy ou ſubiection d'aucun genre de vers, ou regle verſificatoire. Auſſi ne trouuerez vous point, que les anciens Grammairiens ou Rhetoriciens, ayent parlé de telle ſorte de cõpoſition : là où au contraire ils con-

1 Liu. 16. ch. 18.

2 Liu. 1. ch. 4.

damnent, les trop frequentes cadences omioteleutes. Mais Cassiodore apres vn certain Sacerdos, monstre que cela estoit estimé en son temps, comme figure pratiquee des Orateurs & Poetes, alleguant ce vers,

Peruia diuisi patuerunt cærula ponti.

& dit que le Pape Gregoire en a vsé, comme aussi le prestre Hierosme (ie ne sçay s'il entend celuy que nous appellons saint) lequel appelloit telles figures, *concinas Rhetorum declamationes.* Or à fin de contenter ceux qui pourroyent douter si nostre ryme vient du ῥυθμός, dont les anciens Orateurs & Poetes Grecs ou Latins ont vsé: i'ay pensé qu'il ne sera hors de propos d'en parler & faire vn sommaire discours de ce que les anciens autheurs Grecs & Latins en ont dit. Car outre ce que pas vn de nos François n'en a parlé (que i'aye veu) i'espere que par le fil & suite de mes propos, l'origine de nostre Ryme se trouuant, ie seray plus excusé d'auoir pris la matiere dés la source.

Du Rhythme.

Rhythme donc à proprement parler selon les anciens, signifie nombre: & toutefois pource que le mot de nombre a plusieurs significatiõs, pour oster tout equiuoque il vaut mieux retenir le nõ Grec, à fin de plus clairement donner à entendre ce que nous voulons dire. Le Rhythme en la Musique a si grande estẽdue que tout ce qui en icelle appartient à ce que les Grecs ont appelé ἄρσις & θέσις, c'est à dire, eleuation ou abaissement, & saint Augustin a pris pour ce qu'on appelle en Latin *diu & non diu* (c'est à dire espace de temps long ou brief) a esté

nommé Rhythme. De ſorte que lon peut dire que c'eſt la proportion qu'il y a entre deux temps de diuerſe longueur, quand ils viennent à ſ'entr'accorder :lequel Rhythme ſe trouue en dance, muſique de voix, ou de doigts ; voire en vers & proſe : puis que toutes ces choſes ſe font par mouuements. Et pourcelon peut dire auſſi, qu'il ſe voit du Rhythme aux pieds & mains de ceux qui danſent, quand ils les remuent peſamment ou legeremẽt: lequel ſ'appellera bon Rhythme, ſ'ils le font par bõne proportion. Autant en dira lon en Muſique des ſons, que lon oit gros ou greſles, ſ'ils ſe rencõtrent en bon ordre. Les Medecins auſſi ont vſé du mot de Rhythme pour ſignifier le bõ ou mauuais batemẽt du pouls. Toutesfois n'eſtant à preſent noſtre intentiõ autre, que parler du Rhythme pratiqué en la prononciation, nous lairrons faire ce diſcours à ceux qui traitteront de la Muſique, nous contentans de dire qu'il y a deux choſes qui rendent la parolle plus agreable l'vne que l'autre: A ſçauoir ce que les anciẽs ont appelé Rhythme & Harmonie. Pour le regard du premier, ce n'eſt (comme i'ay dit) autre choſe que la difference du temps que nous employons à prononcer vne ſyllabe, & le temps que nous mettõs à dire vne autre. Car cela eſtant vniuerſel en la nature, que tout mouuement ſe fait auec temps, le ſon & les parolles eſtans mouuements, ainſi qu'il appert par leur origine (qui n'eſt autre choſe qu'vn air batant l'artere par laquelle il paſſe, & qui depuis eſt moderé par le palais, la langue & les dents) il eſt neceſſaire que ce mouuement de parolles ſe face

Que c'est que Rhythme.

auec le temps. Ainſi donc le Rhythme n'eſt autre choſe que la difference que nous obſeruons pour le regard du temps, en la prononciation des ſyllabes. Et par conſequence il ne ſe peut prononcer aucune parolle de pluſieurs ſyllabes, qui n'ait du Rhythme: mais la difference eſt, que la nature nous ayant donné l'oreille pour iuger de ce qui eſt plaiſant aux ſens, & de ce qui ne l'eſt pas, ſi nous gardons ces differences, de ſorte qu'elles ſoyent agreables aux oreilles (i'entens de pluſieurs, & meſmement de ceux qui n'ont le iugement corrompu d'ailleurs) le Rhythme ſera louable: cõme au contraire naturellement il les offenſera, ſe trouuãt deſagreable & mal-plaiſant. Or tout ainſi que pour ce regard nous ne conſiderõs autre choſe que le tẽps: auſſi en l'harmonie nous prenons garde à la qualité de la voix, la hauſſant & baiſſant de certaines façons, ou bien faiſans l'vn & l'autre en vne meſme ſyllabe: comme le voyons auoir eſté pratiqué des anciens Grecs. Choſe bien difficile, voire preſque impoſſible de iuger en ce temps: par ce qu'il eſt certain que la grace des lãgues, qui conſiſte à bien garder & de bonne façon la proportion des temps, en la meſlange du hauſſement ou abaiſſement de la voix, ne ſe peut cognoiſtre que quand elles ſont en leur fleur & perfection. Qui eſt la cauſe pour la quelle i'eſtime que ſi ces hommes tant honorez par le paſſé, pour auoir eſté excellents en ce poinct: ou biẽ que ſi Iſocrate meſme (que lon dit auoir eſté inuenteur des nombres en l'oraiſon) reſuſcitoyent de preſent, ils n'entendroyent non plus vne de leurs

oraiſons,

oraisons, recitée par le plus sçauant Greciseur d'entre nous, que nous ferions vn bas Breton: lequel n'estant iamais sorti de son païs, & sçachant seulement lire, voudroit prononcer quelque beau poëme François. Puis donc (dit Aristote) que le temps est le nombre du mouuement: le Rhythme (s'il est la mesme chose que le temps) sera le mouuement du nombre. Et pource les oraisons qui en beaucoup de lieux, & principalemẽt aux extremitez des clauses, auront de bonnes proportions de voix; soit en syllabes longues ou briefues; sont à bon droit appelees nombreuses: pourueu que les poincts qui la diuisent, se rapportent biẽ l'vn à l'autre. C'est pourquoy le mesme Aristote au liure de la Rhetorique a dit: Ce qui n'a point de nombre ou Rhythme, n'est point clos & fini: toutesfois si faut-il que l'Oraison aye vne fin; non pas arrestee par vn vers ou Metre (car ce seroit poëme) mais par vn Rhythme, lequel on ne s'apperçoiue point auoir esté curieusement cherché, ains rencontré. Ce lieu d'Aristote (quelque debat que cinq ou six interpretes ayent ensemble) a esté declaré par Ciceron, qui à mon aduis l'a mieux entendu que pas vn: quand il dit en son liure, intitulé l'Orateur: Tout ce qui chet sous quelque mesure & iugement des oreilles, encores qu'il soit esloigné du vers (lequel est tenu pour vice en oraison) est appelé nombre: & en Grec *Rhythmos*. Le mesme est dechifré par[1] Quintilian: les parolles duquel ie ne tourneray, pour ce que i'ay suiui plustost la substance de ce qu'il a dit, que les propres mots. Toute ordonnance, conionction, & assem-

1 Liu. 9. ch. 4.

" blement de parolles, est composé de mesures ou de
" nombres (ie veux, dit-il, que les Rhythmes soyent
" nombres) & de metre: c'est à dire, mesure. Et cōbien
" que l'vn & l'autre soit cōposé de pieds, il n'y a pas en-
" tre eux vne legere differēce. Car les Rhythmes (c'est
" à dire nombres) sont composez de certain espace
" de temps, & les metres d'ordre: qui est la cause pour-
" quoy l'vn semble estre de quātité, & l'autre de qua-
lité. Le mesme Quintilian, apres auoir noté les diffe-
rences d'entre le vers & les rhythmes, semble con-
clure: Que les Rhythmes (en son temps) n'aubyent
point de certain but, ne varieté en leur cōtinuation:
mais couroyent d'vn mesme fil, sans se haulser plus
que du commencement. Auquel propos lon peut
approprier ce que i'ay dit cy dessus de Aulus Gelli-
us: que i'esclairciray parce que ledit Quintilian met
au mesme chapitre. Qu'au Rhythme lon est assu-
iecti à l'assiete des pieds; ainsi qu'au metre ou vers:
en la composition desquels les pieds sont assis en
certains lieux. Aussi sainct Augustin dit: Quant à ce
" qui n'estoit point modeté par vn certain arrest, ains
" couroit par pieds raisonnablement ordōnez, il fut
" nōmé Rhythme: que lon ne peut appeller en Latin
" que nombre. Or puis que naturellement nous som-
mes enclins à imiter (dit Aristote en sa poetique)
l'harmonie & rhythme, par lesquels nous imitons,
nous estans donnez de nature: ceux qui plus que
les autres furent adonnez à imiter par harmonie &
rhythmes, engendrerent & enfanterent la Poesie,
d'vn lourd & petit commencement (ainsi qu'il ad-
uient en toutes origines des choses) puis auec le tēps

1 Liu. 2. de ordine.

la rendirent en la perfection, que iadis elle fut: y adioustans diuerses reigles & genres de vers. Les Rhythmes donc estans harmonieux, & plus aisez à trouuer que les Metres (suiects aux pieds, ainsi que i'ay dit) auoyent cours entre les simples gens, comme villageois. Et veu les anciens, que de tels rhythmes parle Virgile en ses Bucoliques, quand il dit:

numeros memini, si verba tenerem.

& Horace, *numerisque fertur Lege solutis.*

De faict saint Augustin[1] dit, Rhythme, Metre, & Vers differēt. Rhythme est nombre: Metre mesure: Rhythme coule par les pieds, tels que vous les aurez premierement choisis: qu'il n'est loisible d'entremesler d'autres de contraire son: & pource il est bien appelé Rhythme, c'est à dire nombre. Toutesfois d'autant qu'il roule sans mesure, & qu'on n'a point ordonné en quel pied sa fin apparoistra, il n'a deu estre appelé Metre: pour n'auoir aucune mesure en sa continuation. Là où le Metre ha l'vn & l'autre: car il ioint par certains pieds, & finit par certain moyen. A ceste cause il s'appelle non seulement Metre, pource qu'il a vne fin remerquable: mais il est encore Rhythme, à cause de la raisonnable liaison de ses pieds. Et partant tout Metre est Rhythme, & tout Rhythme n'est pas Metre. Il adiouste d'auantage: Toute legitime liaison de pieds est nombre: laquelle se trouuant au Metre, il ne peut faillir d'estre nombre, c'est à dire, Rhythme. Mais pource que ce n'est pas tout vn de couler auec pieds legitimes, & toutesfois sans but certain: & marcher auec des pieds legitimes, & auoir vn arrest certain: il a

1 Liu. 3. 4. & 5. de la Musique.

» fallu distinguer & separer ces deux genres par mots » diuers, & appeller ce premier Rhythme, par sō pro- » pre nom: & cest autre non pas tellement Rhythme, » qu'il ne fust quant & quant Metre. Encore, Pource » que des nombres qui sont clos par certain but (c'est » à dire Metres) on ne se soucie d'en couper les au- » cuns sus la moitié, & à d'autres on le fait songneu- » sement: il a fallu aussi marquer telle difference par » certaines parolles. De là vient que l'espece, en la- » quelle telle diuision n'est gardee, se nomme propre- » ment Rhythme-Metre: & l'autre où elle est gardee, » s'appelle Vers. Diomede Grāmarien dit qu'aucuns reprénent Salluste d'auoir commencé la guerre de Iugurtha par vn rhythme. Et le mesme saint Augustin, donne vn tel exemple du rhythme sans metre: composé de Pyrrhichies,

Rhythme-metre.

Ago celeriter agile quod ago tibi quod anima velit.

& dit que le repetant par autant de fois qu'il vous plaira, vous ferez le Rhythme de telle longueur que voudrez. Quant au Metre il veut que de ce vers,

Cornua velatarum obuertimus antennarum.

vous en puissiez faire vn, si ostant le *ob* de *obuertimus* (cōme l'a escrit Virgile) vous vouliez dire (en mettāt le deuāt derriere) *Vertim⁹ antennarū, cornua velatarū.* & lors ce sera vn metre, & non pas vn vers: pour autant que ce qui est composé de deux membres, dont l'vn ne peut entrer en la place de l'autre, est appelé vers par figure cōtraire: à cause qu'il ne se peut renuerser, sauf ses nōbres auec lesquels il a esté premierement composé. Et la difference qu'il y a du Metre au Vers, est que le Metre auāt qu'il soit clos,

Difference du Metre au vers.

n'a point d'article certain & arresté : là où le vers a certain demi pied, où il se doit arrester: comme, *Arma virũque cano : Troiæ qui primus ab oris*. si vous pensiez le tourner, disãt, *Troiæ qui primus ab oris Arma virũque cano*, vous romperiez les pieds, & le vers mesme. Qui est la cause pourquoy les anciens ont nommé l'espace premiere Metre : & ceste cy (qui est de deux membres ioincts par certaine raison & mesure) Vers. D'auantage on ne peut au Metre, vser de silence ou pause moindre que d'vn temps, ne plus de quatre : car c'est la moderee progression requise en ceste espece. Et pource quand lon chante, ou prononce ce qui a vne certaine fin, & plus d'vn pied: & par naturel mouuement (auant la consideration des nombres) chatouille le sens d'vne certaine equalité, s'appelle Metre.

Or les Rhythmes estans, comme i'ay dit, plus faciles à trouuer par les simples gens, qui ne sçauoyent pas les loix que les Grammairiens (qui sont les maistres & iuges des Poetes) ont dõnees aux syllabes, pour les rendre longues ou briefues : il est fort croyable qu'au declin de l'Empire (lors que la meslange de tant d'estrangers eut encores plus gasté la prononciation, & accents Romains) que les Rhythmes furent d'auantage frequentez. Tellement que Bede, surnommé le Venerable, qui a vescu iusques à l'an DCCXXX. en son liure *de Metrorum generibus*, en fait le penultime chapitre de son œuure : comme de composition fort pratiquee de son temps. Il y a (dit-il) apparẽce, que les Rhythmes tiennẽt du Metre: pource que c'est vne harmonieu-

" se composition de parolles, non par mesure & certain ordre tel que celuy qui se garde en la composition des Metres ou vers, ains par nombres de syllabes, selon qu'il plaist aux oreilles. Et tels sont les cantiques des Poetes vulgaires. De vray le Rhythme peut estre fait par soy sans Metre: mais le Metre ne peut estre sans le Rhythme, ou mesure. Ce que lon peut dire plus clairement, Metre est vn chant contraint par certaine raison: Rhythme vn chant libre & non suiect à aucune loy. Vray est que bien souuét vous trouuerez de la raison ou mesure certaine au Rhythme: non pource que le cōpositeur s'y soit assubiecti, mais pource que le son (ou ton, selon Victorin) & harmonie l'a paraduenture conduit & mené iusques à ceste raison. Laquelle il est de necessité que les Poetes vulgaires ou communs suyuent lourdement, & les sçauans sciemment. Comme l'hymne qui s'ensuit, lequel est tresbien faict en façon de vers Iambiques.

" *Rex aeterne domine*
" *Rerum creator omnium,*
" *Qui eras ante secula*
" *Semper cum patre filius.*

" & autres en assez bon nombre de saint Ambroise. Encores s'en chante-il en façon de Trochaiques, comme cestuy-ci du iour du iugement composé par alphabet.

" *Apparebit repentina*
" *Dies magna domini,*
" *Fur obscura velut nocte*
" *Improuisos occupans.*

Et voila ce que Bede dit du Rhythme, apres Marius Victorinus plus ancien que luy, & duquel il a tout pris mot à mot, fors les exemples. Mais ne trouuant en ces hymnes aucune cadence omioteleute, ie pense que le *Rhythmus* des Poëtes dont Bede parle, n'estoit qu'vn vers de certaine quantité de syllabes sans loy ne pieds, tels que ces deux couples Latines cy dessus transcriptes: lequel n'estant en vsage entre les doctes, Terentianus Maurus n'a daigné en faire mention en sa Versificatoire.

Quand la Ryme, telle que nous l'auons, commença: & que les Espagnols & Italiens l'ont prise des François.

CHAP. VII.

QVANT à moy ie n'ose rien conclure, & diray seulement (s'il est ainsi que les Hebrieux ont vsé d'omioteleute, en aucuns liures du vieil testament) que les Chrestiens ont voulu raporter leur poesie à ceste-la, ou plustost que quelque ignorant prenant plaisir aux cadences vnisones (lesquelles volontiers se rencontrent entre l'adiectif & substantif, tels que *Laxis fibris, gestorum tuorum, polluti labij*) cuidant faire plus que ceux qui le passoyent en belles inuentions, vsa de ces vers finissans de mesme son, pour monstrer quelque chose de nouueau & renforcer d'auantage le Rhythme, duquel il retint abusiuement le nom: pource que son vers estoit de certain nombre de syllabes, & non mesuré par pieds. Ne s'aduisant que ladite figure *omoioteleuton* represente

ὁμοιοτέλευτον
Id est similiter [illegible]

plus proprement la consonance qu'il cherchoit en son vers rymé. Ce pourroit bien estre aussi inuention des peuples Septentrionaux (car Saxon Grammairien, & Olaus le grand, disent qu'on voit en Dannemark de grãdes pierres grauees de vers contenans les Annales du pais) mais tant y a que depuis leur venue pour destruire l'estat de Rome, le Rhythme & la Ryme ont eu cours, & esté receuz tant aux hymnes de Eglises, que chansons, & autres compositions amoureuses. Pour ce (ie croy) que la quantité des syllabes estant ignoree, comme sciẽce de grammaire, & à cause de la mauuaise prononciation de tant de Barbares, la consonance leur toucha plus les oreilles. Mais lesdits Saxon & Olaus ne disent si ces vers grauez sont en ryme, & toutefois les autheurs de l'histoire Ecclesiastique composee à Magdebourg (alleguans le chronicõ d'Holsace) asseurent que les Germains escriuoyent leurs guerres & victoires en ryme, & que Charles le grand commanda de son temps d'en faire vn recueil. Et le long discours que i'ay tiré de la translation des Euangiles faite par le moyne Otfrid, monstre bien que la ryme omioteleute, estoit ia de son temps en vsage entre les François. Si est-ce que les plus doctes Poetes en quelque temps qu'ils ayent vescu, ont tousiours fuy la ryme Latine. Tesmoing Henry sçauant moine d'Auxerre, qui monstre en la vie de saint Germain (son patron) dediee à Charles le Chauue Roy de France, que telle rymerie Latine ne luy plaisoit: comme aussi fit Hildebert de Lauerdin, premieremẽt Euesque du Mans, & puis de

Tours,

Tours, poete assez passable. Gauthier qui fit l'œuure intitulé, Ligurinus, à la louange de l'Empereur Frideric : Guillaume le Breton dict Armoricanus, qui fit la Philippide en la louange de Philippe Auguste Roy de France : Gauthier de Chastillon, natif de l'Isle en Flandres, qui fit l'Alexandride Latine, & du viuant dudit Auguste, ne voulurent vser de ces vers rymez, non plus que deux cens ans apres Petrarque en ceux qu'il fit en langue Latine : & lequel il faut prendre comme le premier qui s'est efforcé de chasser la barbarie meslee parmi le Latin. Monstrant à ceux qui sont venus depuis luy, tels que Philelphe, Mantuan, Pontan, Politian, Sannazar, & autres, d'imiter en la lãgue Latine, Virgile, Horace, & les bons poetes Latins : & en vulgaire ce que luymesme auoit faict.

Guillaume le Breton

Gaultier de Chastillon natif de l'Isle en Flandres

La ryme donc omioteleute & consonante estant venue de quelque part, ou nation que ce soit (car ie veux cõfesser que iusques ici ie n'ay encores leu qui en est l'autheur) il est certain qu'elle a eu cours parmi le peuple & les langues vulgaires nées depuis la ruine de l'empire Romain : à tout le moins du tẽps de Charles le Grand. Et peut estre que ceux qui lors desiroyent se faire congnoistre, prindrent ce chemin nouueau de rymer en toutes choses, & principalement aux proses des Messes : dont possible vient le prouerbe de Rymer en prose, aussi tost que rymer en prose oraison, qui n'est mesuree. Les plus cõgneus sont vn Theodolet ou Theodoret, autheur de l'eclogue commençant,

Æthiopum terras iam feruida torruit æstas,

In cancro solis dum voluitur aureus axis.

auec sa suite, en assez grand nombre. Mais celuy, qui à mon aduis a passé toute borne, est Benard moyne de Cluny, autheur d'vn liure intitulé *De contemptu Mundi*, contenant bien pres de trois mille vers tous dactyliques, & encores rymez au milieu & (comme disoyent les anciens) par la lisiere, qui est la fin: lequel il dedia à Pierre eleu Abbé de Cluny, enuiron l'an M. C X X V. se perdant en ses outrageuses inuentions, meurdrieres des gentils esprits: au lieu qu'il se deuoit employer à imiter les anciens Grecs, ou Romains. Ces pauures gens resembloyẽt les secretains qui gardent les reliques des Eglises, & les monstrent aux autres, sans y toucher. Car ayans leurs librairies pleines de bons liures, ils ne les manioyent point: & se deffiãs de leur pouuoir resẽbler suiuoyent le peuple, tousiours estimé par les plus sages, mauuais maistre & autheur de chose qui vaille. A la verité nous lisons dans les memoires de Cesar, que les Gaulois vsoyent de vers: & Tacitus en dit autãt des Germains. Mais ie ne trouue pas qu'ils fussent omioteleutes. Et toutesfois il est bien certain que nos François versifioyent, puis qu'Eginard recite que Charles le Grand prenoit plaisir à ouir chanter les faits de ses predecesseurs composez en telle façon. Ce qui me feroit volontiers opiniastrer à soustenir qu'ils fussent rymez en consonãce, puisque ledit Otfrid escrit en ryme à Louis Roy de Germanie, petit fils dudit Charles: & que le mesme moine translata partie des Euangiles en consonantie & Leonine, ainsi que tesmoignent les vers qui

s'ensuiuent, tirez de la preface de son œuure:

Nu vuill ih scriban unser heil
Euangeliono deil,
So vuir nu hiar bigunnun,
In frankisga zungun.

c'est à dire presque mot pour mot,

Ie veux maintenant escrire nostre salut
Qui consiste en l'euangile,
Ce que nous auons commencé
En langage François.

Vous voyez que de ces vers de vieil langage François-Germain, mal entẽdu pour le iourdhuy, sinon par les Frizons, & encores sçauans en leur langue, les deux premiers sont rymez, comme nous faisons par syllabes de mesmes lettres: & les deux autres par consonance. Quand donc Eginard dit que Charles le Grand prenoit plaisir à ouir reciter les faits des Roys composez en sa langue, ie croy qu'il entend ceux qui ia estoyent mis en ryme. De sorte qu'il peut bien estre que de son temps nostre ryme fust en vsage, mesmes en langues vulgaires, puis qu'elle auoit cours en hymnes & proses Ecclesiastiques Latines. Ie passe bien plus outre, & dy qu'il y a grande apparence, que nos François ont monstré aux autres nations d'Europe l'vsage de la ryme consonãte ou omioteleute, ainsi que voudrez. Ce que ie pense prouuer par deux couples tirees d'vn liure escrit à la main, il n'y a guieres moins de cinq cens ans, lequel ledit sieur Pithou m'a presté, contenant la vie de sainte Fides d'Agen.

Les Frãçois ont monstré la ryme aux autres nations.

Canczon audi qes bellantresca

que fo de razo espanesca
non fo de paraulla grezesca
ne de lengua serrazinesca
dolz [1] e suaus es plus que bresca
e plus que nuls piments qom mesca
qui ben la diz a lei francesca
cuig men qe sos granz pros lencresca
e qe nest segle len paresca:
Tota basconnet aragons
el encontrada dels gascons
saben qual ses aqist canczons
e sses ben vera sta razons
eu laudi legir a clerczons
e agramadis a molt bons
si qo no mostral passions
enque om ligestas leiczons
e si vos plaz est nostre sons
aisi col guidal primers tons
eu la vos cantarei en dons.

[1] Ce mot signifie & suauis.

I'estime que ce langage est vieil Espagnol, pour le moins Cathalan, par le vers *Que fo de razon espanesca*: là où *razon* est pris pour conte & langage, ainsi que declare l'autre vers, *Esses ben vera sta razons*, c'est à dire, Bien est vray ce propos. Aussi Petrarque ne l'entend pas autrement en la chanson commençãt, *Vna dõna piu bella assai ch'el sole*: où il dit à la fin, *Canzon chi tua ragion chiamasse oscura*. c'est à dire, Chanson qui voudroit dire que ton sens ou langage fust obscur. Et quãd l'autheur de ceste vie de saincte Fides, adiouste, *qui ben la diz a lei francesca*, il entend en ryme. Car à quelle autre chose pourroit on rappor-

ter ceste loy Françoise, sinon à l'vsage & façon de composer? Toutesfois, à fin de ne laisser rien de ce qui peut seruir à l'esclaircissement de la verité, Ioan de la Ensina, confesse que la ryme est passee d'Italie en Espagne: ce qui les rend plus aisez à conuaincre tous deux, puis que les Italiens sont d'accord la tenir des Prouençaux, ou Siciliens, deux peuples suiects des François. Le premier, depuis la quittance que l'Empereur Iustinian & les Ostrogots en firent aux Roys de France du quartier de Reims & Bourgongne, iusques au temps de Hue Capet: duquel encores les Princes demourerent alliez par le moyen de Constance fille du Comte d'Arles, femme de Robert fils dudit Capet: & encores par le mariage de Charles Comte d'Anjou, frere de saint Louis. L'autre cōquis à force d'armes par les Frāçois-Normās. Que si les Prouençaux veulent dire qu'ils sont autheurs de la ryme, c'est à eux à monstrer vn tesmoignage plus ancien que la translation qu'Otfrid a faite des Euangiles: ou que leur langue fut en prix du temps de Charles le grand. Car s'ils cuident s'aider des parolles du serment de Charles le Chauue & ses soldats, cy dessus allegué, comme approchant plus de leur langage que celuy que maintenant nous parlons (i'entens nous qui habitons depuis Lyon en ça) ie leur respons auec Luithprand, que la Gaule Lyōnoise s'appelloit de son tēps France-Romaine, & vsoit du langage pareil au serment qui se trouue en Guitard. Autrement Louis Roy de Germanie eust parlé en vain aux soldats de Charles son frere (tous habitans deça Lyon) vn langage qu'ils

n'eussent point entendu.

Pour le regard des Siciliens, ie me tiens presque asseuré que Guillaume Ferrabrach (c'est à dire, bras de fer, dont vient Fierabras) frere de Robert Guischard, & autres seigneurs de Calabre & Pouille, enfans de Tancred François-Normand l'ont portee aux pais de leur conqueste, estant vne coustume des gens de deça chanter, auant que combatre, les beaux faicts de leurs ancestres, composez en vers. Ce que les Normans auoyent pris des François. Tant y a que Mathieu Paris dit en son histoire, que les soldats de Guillaume le Bastard duc de Normã-die auant que donner la bataille (qui le fit maistre d'Angleterre) chanterent les faits de Roland pour s'encourager à bien faire. Or il est certain que les Normans-François parloyent en ce temps-la François-Romain, comme estans de la Gaule Lionnoise ou France-Romaine, puis que lon trouue les loix que ce Roy Guillaume fit apres la conqueste d'Angleterre, escrites en François. Et ne faut pas penser que les Normãs retinssent le langage de Dãnemark (duquel on dit qu'ils sont sortis) pour ce que les premiers pirates qui s'appellerent Normans, ne firent pas tous seuls les rauages de France, dont nos histoires parlent tant, ains auoyent plusieurs François parmi eux, mal-contans de nos Rois & gouuerneurs, lors manians les affaires du Royaume. Ce qui est aisé à prouuer par vn trait de Glaber Radulphus viuãt du temps de Hue Capet, qui dit que Hasting (tant renommé chef des Normans) estoit natif d'vn village pres Troye, que lon pense estre celuy

qui pour le iourdhuy se nõme Trancost : de maniere que lors tous brigans s'appelloyent Normans, cõme auiourdhuy Reistres tous pistoliers biẽ noircis. Ie dis encore dauantage qu'il y a grande apparence que Robert Guischard & ses freres, porterent la langue Italienne vulgaire en Sicile : estant bien certain que ce pais-la n'a pas tousiours parlé Latin ne Italien : tesmoing Ciceron qui par toutes les oraisons prononcees contre Verrés, appelle ordinairement Grecs les Siciliens. Et les Grammairiens disent que le dialecte des gens de l'Isle, estoit Dorique : voire la Pouille & Calabre s'appelloyent la grãde Grece, laquelle approchoit si pres de Rome, que Neron alla faire son essay d'histrion à Naples, cõme en vne ville Grecque. Ce qui mõstre bien que les Romains n'abastardirent tant aisément les prouinces parlans Grec, cõme celles qu'ils estimoyent Barbares: tant pource que les arts & principales sciences estoyẽt escrites en ceste lãgue, qu'aussi pource que le transport de l'Empire Romain en Constantinople, cõserua les Grecs en leurs manieres & façons de viure plus polies que la cõmune Romaine. Et cõbien qu'Apulee dise que les Siciliens auoyent trois lãgues, il y a neantmoins grande apparẽce que l'isle a tousiours vescu à la Grecque, puis que durant le regne des Sarazins (qui en furẽt maistres CCCXXX. ans auant la conqueste des Normans) ils auoyent encores des Euesques Grecs. Aussi vous lisez que Robert Guischard remit Nicodeme Grec en l'Euesché de Palerme, quand il eut conquis ceste ville. Mais Roger qui fut le premier Roy de race Normã-

de, ayant (ainsi que dit Falcand) diligemment fait recueillir les bõnes ordonnances & coustumes des autres Royaumes, ensemble bien appointé les plus vaillans-hommes qu'il peut trouuer, principalement François (lors estimez sur tous Chrestiens) peupla son Royaume de gens de deça les monts, & d'Italiens. Dõt possible est venue la plus forte meslange du langage Sicilien, maintenant plus approchãt de l'Italien que du Grec, pour l'obeissance que les Rois de ceste isle ont portee aux Papes, depuis qu'ils leur permirent d'estre Rois:& l'alliance qu'ils eurent plustost deça que deuers la Grece, ioint la frequentation ordinaire auec les Italiẽs. Ie ne veux riẽ asseurer, mais ceci soit dict à fin d'apporter quelque lumiere en vne si grande obscurité, que l'origine de la ryme: pour laquelle esclaircir tant de sçauans hommes d'Italie se sont iusques ici trauaillez.

Qui furent les Trouuerres, Chanterres, Iugleor & Iongleor : que c'est que Ryme Leonine & consonante. CHAP. VIII.

OR est il certain que bien tost apres la diuision de ce grand Empire François en tãt de petits Royaumes, duchez & comtez, au lieu de Poetes commencerent à se faire cognoistre les Trouuerres & Chanterres, Contëours & Ieuglëours: qui sont Trouueurs, Chantres, Conteurs, Iongleurs ou Iugleurs, c'est à dire, Menestriers chãtans auec la viole. Les vns desquels composoyent, comme les Trouueurs, ou Cõteurs: les autres

les autres chantoyent les inuentions d'autruy, comme les Chanterres & Iugleours. Encores peut on dire, que les Trouuerres faiſoyent & inuentoyent les rymes, & les Conteor les proſes: vous ayant dit cy deuant, qu'il y auoit Roman rymé, & Roman ſans ryme. Ces Trouueurs donc & Chantres, ayans affaire l'vn de l'autre ſ'accompagnoyent volõtiers. Et à fin de rendre leurs inuentions & melodies plus plaiſantes & agreables, venoyent aux grãdes aſſemblees & feſtins, donner plaiſir aux princes: ainſi que vous en trouuez exemple dans le Tournoyment d'Antichriſt: qui eſt vn Roman compoſé au commencement du regne de ſaint Louis: qui dit,

» Quand les tables oſtees furent,
» Cil Iugleur en piés [1] eſturent,
» S'ont vielles & harpes priſes,
» Chanſons, ſons, lais, vers & repriſes,
» Et de geſte chanté nos ont.
» Li eſcuyer Antechriſt font
» Le [2] rebarder par grand deduit.

[1] C'eſt *ſteterunt*.

[2] C'eſt à dire, la repriſe, qui viẽt des Bards, appelez Meneſtriers en Bretagne.

Ce qu'anciẽnement ont fait les Poetes Grecs, chantans les louanges des Dieux & des Roys, comme recite Herodote en la vie d'Homere: les œuures duquel ont eſté ainſi chantees par les Cours & maiſons des ſeigneurs piece à piece, qui a eſté cauſe de les faire appeller Rhapſodies. Nos Trouuerres, ainſi que ceux-la, prenans leur ſubiect ſus les faits des vaillans hommes (qu'ils appelloyent Geſte, venant de *geſta* Latin) alloyent, cõme i'ay dit, par les Cours reſiouir les Princes, meſlans quelque fois des Fabliaux: qui eſtoyent comptes faicts à plaiſir, ainſi

que des nouuelles : des Soruantois, ou Seruantois aussi : esquels ils reprenoyent les vices, ainsi qu'en des Satyres (combien que Fabri curé de Merai, dise que les Seruantois sont inuention de Picards, & parlent plus d'amour que d'autre chose) des chansons, lais, virelais, sonnets, ballades, traittans volontiers d'amours, & par fois à l'hõneur de Dieu. Remportans de grandes recompenses des seigneurs, qui bien souuent leur donnoyent iusques aux robes qu'ils auoyent vestues : & lesquelles ces Iugleors ne failloyent de porter aux autres Cours, à fin d'inuiter les seigneurs à pareille liberalité. Ce qui a duré si longuement, qu'il me souuient auoir veu Martin Baraton (ia vieil menestrier d'Orleans) lequel aux festes & nopces batoit vn tabourin d'argent, semé de plaques aussi d'argent, grauees des armoiries de ceux à qui il auoit appris à danser. Le fabliau de la Robe vermeille le dit tout ouuertement, quãd la femme d'vn Wauasseur le blasme de ce qu'il veut prendre en don vne robe.

r vil. " Bien doit estre Wavassor [r]vis,
" Qui vuet deuenir Menestriez,
" Miez voudroy que fussiez rez
" Sans aigue, la teste & coul,
" Que ia ni remansit cheuouil:
" S'appartient à ces Iongleours,
" Et à ces autres Chanteours,
" Qu'ils ayent de ces Cheualiers
" Les robes, car c'est lor mestiers.

Ces Trouuerres & Chanterres estoyent ia en cours du temps de Henri II. Empereur qui mourut l'an

M. L V I. Car Vincent en son miroir historial, dit, *Ioculatores è curia sua remouit, & quæ his dari consueuerant, pauperibus erogauit.* Mais leur grand' force (à mon aduis) fut enuiron le voyage de Ierusalem. Ce qui me le fait soupçonner, est qu'auparauant l'an M. X C V I. auquel ledit voyage fut entrepris, presque tous les princes d'Europe estoyent nouueaux venus en leurs seigneuries. Car il n'y auoit guere plus de cent ans, que la famille de Hue Capet tenoit le Royaume de France : celle de Normandie estoit passée en Angleterre depuis x x x ans : & l'Empire alloit & venoit de Saxe en Suaue, & autres maisons d'Alemagne. L'Italie estoit sous plusieurs princes assez foibles : & encore plus l'Espagne meslee de Rois Chrestiens & Sarazins. De maniere qu'il n'y auoit pas grand acquest, ne suiet, pour magnifier ces princes encores petits. Mais les faits heroiques de Guillaume Bastard de Normandie, & de Robert Guischard : puis des pelerins de Ierusalem conduits par Hugues le grãd, Godefroy de Boulõgne, & tant d'autres seigneurs & nobles François, firent croire (à tout le moins trouuer vray-semblable) les contes ia faits d'Artus, Charles le grand, & seigneurs de sa Cour. Ce fut donc lors, à mon aduis, que les Trouuerres & Chãterres eurent plus grand moyen d'en conter. Aussi oyez-vous presque tous les Romans de ce temps-la, parler de Ierusalem, des Soudans d'Acre, de Coigne, Babylone, Damas, & autres totalement incogneus auant ce voyage. Car les Romans qui deuant parloyent des faits de Charles le grãd, ne font mention que des Amiraux, ou Rois de

Tolede, Sarragoce, Siuille, Coïmbre, lors ſeigneurs d'Eſpagne. Et par les hiſtoires de Louis le Gros & Louis le ieune ſon fils, les autheurs, principalement les eccleſiaſtiques, commencẽt à ſe plaindre de ces Iongleurs, plus que ceux qui ont eſcript les vies des autres Rois precedents : ſoit qu'ils n'euſſent pas tant de cours, ou qu'il n'y en eut encores gueres. Il y a grande apparence, que les Trouuerres firent bien leur profit en la Cour dudit Louis le ieune : lequel fut le premier Roy de ſa maiſon, qui monſtra dehors ſes richeſſes allant en Ieruſalem. Auſſi la France commença de ſon temps à ſ'embellir de baſtimens plus magnifiques : prendre plaiſir aux pierreries, & autres delicateſſes gouſtees en Leuant par luy, ou les ſeigneurs qui auoyent ia fait ce voyage. De ſorte qu'on peut dire qu'il a eſté le premier tenant Cour de grand Roy : eſtant ſi magnifique que ſa femme dedaignant la ſimplicité de ſes predeceſſeurs, luy fit eleuer vne ſepulture d'argent, au lieu de pierre. Les victoires & proſperitez de Philippe Auguſte ſon fils, en tirerent ſemblablemẽt pluſieurs en ſa Cour, ainſi qu'il ſe voit par les Romans la plus part compoſez de ſon temps, ou de ſaint Louis ſon petit fils : continuans quelque tẽps, iuſques à ce que les bons Trouuerres venans à faillir, & les Iongleurs ne ſçachans plus que cõter de beau, lon ſe mocqua d'eux, cõme ne diſans rien qui valut. Et leurs contes eſtans meſpriſez à cauſe des menteries trop euidentes, & lourdes : quand on vouloit parler de quelque choſe folle & vaine, lon diſoit Ce n'eſt que Iõglerie : eſtãt en fin Iõgler ou Iangler, pris pour bourder & mẽtir.

De la ryme Leonine.

Ie mettoy fin à ce chapitre quand ie me suis aduisé ne deuoir oublier l'exemple, qui monstre que nostre Ryme a esté nommee Consonante & Leonine ou Leonime. Ie ne sçay si c'est pour ledit Pape Leon duquel i'ay parlé: tant y a que i'ay leu au fabliau intitulé, Des trois dames, les vers qui suiuent:

» Ma peine metray & m'entente
» Tant com' seray en ma iouente,
» A conter vn fabliau par ryme
» Sans coulour & sans Leonime:
» Mais s'il y a consonantie
» Il ne me chault qui mal en die.
» Car ne peut pas plaisir a tots
» Consonancie sans biaux mots.

Gauthier Arbalestrier de Belle-perche, qui a composé le Roman de Iudas Machabee auant l'an M.CCLXXX. fait aussi mention de ces deux sortes de ryme tout au commencement de son œuure:

» Ie ne di pas k'aucun biau dit
» Ni mette por faire la ryme
» V consonante v Leonime.

comme aussi vn Simon autheur d'vn Roman d'Alexandre, composé en Poiteuin ou Limosin: commençant,

» Chançon voil dir per ryme & per Lëoin
» Del fil Filipe lo Roy de Macedoin.

ausquels exemples on doit remarquer (sçauoir en celuy de Gauthier) que les escriuains s'aidoyent du k, pour c: de l'v, pour ou: & en celuy de Simon que ia ils vsoyent du ç: vous asseurant que les liures où i'ay pris ces exemples sont escrits il n'y a guieres

moins de ccc. ans. Ce qui sera dit cõme en passant, & pour tousiours aider ceux qui trauaillent à embellir nostre langue Françoise: & conformer l'escriture à la prononciation, ou reformer la poesie Françoise selon l'art pratiqué en la mesure des syllabes & pieds par les Grecs & Romains: comme fait Iean Antoine de Baif poete Frãçois, tresſçauant és lãgues Grecque & Latine. Benard moyne de Cluny, duquel i'ay ci dessus parlé, semble ne distinguer point ceste ryme. Car en l'epistre adressee à son Abbé, & mise tout au commencement dudit liure intitulé *De contemptu Mundi*, parlant de son œuure cõposé en vers Dactyliques rymez, il dit, *Id enim genus metricum dactylum continuum, exceptis finalibus Trochæo uel Spondæo, tum etiam sonoritatem Leoninicam seruans, ob sui difficultatem iam penè, non dicam penitus, obsoleuit. Denique Hildebertus de Lauerdino, qui ob scientiæ prærogatiuam prius in Episcopum, post in Metropolitanum promotus est: Wichardus Lugdunẽsis canonicus, versificatores præstantissimi, quòd pauca in hoc metrum contulerint, palam est.* ledit Hildebert en fit la louãge de sainte Marié l'Egyptienne, & Wichard vne satyre d'enuiron trente vers, dont les deux premiers commencent,

Ordo monasticus ecclesiasticus esse solebat,
Pura cibaria dum per agrestia rura colebat.

quant à ceux dudit Benard ils sont tels,

Hora nouissima, tempora pessima sunt, vigilemus:
Ecce minaciter imminet arbiter ille supremus.

de sorte qu'à son dire il y a apparence que le son (que le fabliau a appelé coulour Leonin) soit en ces mots, *nouissima pessima, minaciter arbiter*: & la con-

ſonantie en *vigilemus* & *ſupremus*, qui ſont au bout des vers. De fait il ſe trouue des couples anciennes baſties cõme les quatre vers Latins cy deſſus tranſcripts, principalement celle qui ſuit, priſe d'vn Dict, intitulé Pour orgueilleux humilier:

" Certes [1]fox eſt à demeſure ......1 Fol.
" Cors qui n'eſt que fiens & ordure
" Et formez de ſi vil matiere,
" Qui par orgueil ſe defigure
" Et ſait qu'il eſt en auenture
" D'eſtre demain mis en la biere.

là où les I, II, IIII, & V, vers repreſentent la Leonine de *nouiſſima peßima, minaciter* & *arbiter*: comme, matiere, &, biere, la conſonance de *vigilemus* & *ſupremus*. Gauthier Mapes Anglois a ſuiui ceſte ſtructure en ſes rymes Latines,

Tanto viro locuturi
Studeamus eſſe puri,
Sed & loqui ſobriè
Carum care venerari,
Et vt caro ſimus cari
Careamus carie.

Ceſte conſonance eſt declaree par Godefroy de Viterbe en ſon liure intitulé Pantheon: *Cùm verſus ſequentes inſpexerint, conſonantia & delectatione metrorum ad legendum vlterius prouocentur.* Car ayant commencé par quelques vers Leonins tels que ceux cy:

Fecerit archetypum diuina potentia mundum,
Mente ſua clauſum non rebus adhuc oriundum.

il n'a continué: ains fait vne autre conſonance qu'à la fin: comme il appert par ceux cy,

Res faciunt tempus, facit & dimenſio rerum,
Ætates anni motus mora meta dierum.

Finalement apres auoir longuement fueilleté des

liures, que ie pensoy me deuoir apprendre que c'estoit que ryme Leonine, i'en ay trouué vn petit, intitulé L'art & science de Rhetorique pour faire rymes & balades, imprimé l'an M. CCCCXCIII.
» qui dit, Ryme Leonisme est quand deux dictions
» sont semblables & de pareille consonance en sylla-
» bes, comme il appert au chapitre de Ialousie (c'est de Iean de Meung)

» Preude femmes par saint Denis
» Autant est que de Fenis.

de sorte qu'au dire de c'est autheur, ryme Leonine est celle que ceux qui depuis sont venus ont appelee Ryme riche. Maistre Pierre Fabry curé de Meray, qui viuoit du temps du Roy Charles VIII. est de ce
» mesme aduis. Car il dit, Ryme qui se termine à son
» Leonine est la plus belle des rymes, ainsi que le
» Lion est le plus noble des bestes. Et doit auoir la
» derniere syllabe & la penultime depuis la vocal,
» semblable en orthographie, accentuation & pro-
» nonciation. Il allegue cest exemple,

» Glorieuse vierge & pucelle
» Qui es de Dieu mere & ancelle,
» Pardonne moy tous mes pechez
» Desquels ie sui fort entechez.

Il dit encores que de ceste Leonine sont les anciens Romãs, qui mettoyent douze & treize syllabes aux vers, & vingt ou trente lignes toutes d'vne lisiere & terminaison : & que ryme croisee est celle qui n'est pas Leonine mais entre-meslee. Par le propos duquel Fabry i'appren que la Leonine estoit ce que nous appellons ryme riche, & plate : quand la lisie-
re(c'est

re (c'est à dire la fin des vers) estoit toute d'vn son & non entremeslee ne croisee d'autre cadence, comme les vers pris des vieils Romans d'Alexandre & Siperis, que i'allegueray au second liure. Voyla ce que ie puis dire de la ryme quāt à present, & iusques à ce que i'en aye plus grande certaineté: laissant à iuger aux lecteurs si l'etymologie de Leonine est bien prouuee ou non. Car n'estant moymesme raisonnablement satisfait pour ce regard, ie ne conclu rien, & suffit, que suiuant ma deuise, I'AI RECVEILLI CE QVI ESTOIT ESPARS ET DELAISSE: ou si bien caché, qu'il eust esté malaisé de le trouuer sans grand trauail.

FIN DV I. LIVRE.



SECOND LIVRE DV RECVEIL, CONTENANT LES NOMS & sommaire des œuures d'aucuns Poetes & Rymeurs François, viuans auant l'an M. CCC.

De Me Evstace. I.

Combien qu'il se trouue plusieurs liures faisans mention de Charles le grand, & autres princes de sa Cour, que lon soupçonne auoir precedé cestuy-ci, & les autheurs du Roman d'Alexandre: on ne les peut pas remarquer par leurs noms, ne par le temps de la composition de leurs œuures. C'est pourquoy ie suis contraint de mettre le premier en rang, maistre Wistace ou Huistace: autheur du Roman appelé Brut. Le poeme duquel commence par ces vers:

Wistace ou Huistace poete françois l'an 1155.

» Qui veut ouir, qui veut sauoir,
» De Roy en Roy, & d'hoir en hoir,
» Qui cil fure, & dont vinrent
» Qui Angleterre primes tinrent,
» Quiez Roy y a en ordre eù:
» Et qui ainçois, & qui puis fu:
» Mestre Huistace le translata.

Ie ne sçay pas quand ce me Wistace mourut, mais à la fin de l'œuure il dit,

» Puis que Dieu incarnation
» Prist pour nostre redemption
» Mil cent cinquante cinq ans
» Fit metre Wistace cet Romans.

De sorte qu'on peut s'asseurer par ceste datte, du temps auquel il a vescu.

LAMBERT LI CORS. II.

APres Wistace lon peut mettre Lambert li Cors (c'est à dire le court) natif de Chasteaudun, prestre, escolier, ou homme de robe longue, qui sçait les lettres : car ainsi faut-il interpreter le nom de clerc qu'il prend. Cestuy-cy translatant les faits d'Alexandre le grand, Roy de Macedoine, donna commencement au Roman d'Alexandre, où lon trouue en vn endroit,

» La verté de l'histoir' si com li Roy la fit,
» Vn clers de Chasteaudun Lãbert li Cors l'escrit,
» Qui de latin la trest, & en Romans la mit.

ALEXANDRE DE PARIS. III.

AVec lequel s'estant ioint Alexandre de Paris, ils firent ensemblément le commencement du Roman d'Alexandre. Car en vn endroit de l'œuure il est dit,

» Alexandre nos dit qui de Bernai fu nez,
» Et de Paris refu ses surnoms appelez
» Qui cy à les siens vers o [1] les Lambert ietez.

Ce dernier vers me fait dire qu'ils ont esté compagnons, & possible associez en leur Ionglerie. Ces deux poursuiuirent les gestes dudit Roy iusques à

[1] Auec.

sa mort : & leur liure commence,

» Qui vers de riche histoir' veut sçauoir & oir,
» Por prendre bon exemple de proesse acceuillir,
» De conoistre raison, d'amer & de haïr,
» De ses amis garder & cherement tenir,
» Des ennemis greuer qu'on n'en puisse elargir,
» De laidures venger & des bons faits merir,
» De haster quant [1] leus est & à terme s'offrir,
» Oez donc le premier bonnement à loisir.
» Ne l'orra guieres hom, qui ne doie plaisir:
» Ce est dou milleur Roy qui onq poist morir,
» D'Alexandre ie veuil l'histoire refraichir.

1 Lieu.

I'ay voulu transcrire ces vers du cõmencement de leur œuure, pour mõstrer que l'intention des Trouuerres estoit d'animer les seigneurs, & les encourager à la vertu, mais sur tout à la liberalité.

PIERRE DE S. CLOOT. IIII.

LE testament dudit Roy, a esté fait par Pierre de S. Cloot, ainsi que ie deuine par ces vers meslez audit testament,

» Pierres de saint Cloot si trouue en l'escriture,
» Que maunez est li arbre dont li fruits ne [1] meure.

1 Meurit.

mais ie ne trouue autre chose de son estre.

IEHAN LI NEVELOIS. V.

QVant au liure de la vengeance de ce Roy, il est bien certain qu'vn Iehan li Neuelois l'a fait: ainsi qu'il appert par ces vers,

» Seigneurs or faites pes, vn petit vos taisiez,
» S'orrez bõs vers nouuiaux, car li autre sont viez.

» Iehans li Neuelois fut moult bien [1]afaitiez 1 Appris.
» A son hostel se sied : si fu ioyans & liez,
» Vn chanterre li dit d'Alexandre à ses piez.
» Et quand il la oi s'en fu [2]grams & iriez, 2 Marry.
» Du [3]fius qu'ot de Candace en a vers cōmenciez, 3 Fils.
» Bien fais & bien rymez, bien dis & bien dictiez.
» Encor sera du Conte Henri molt bien loiez.

Ie n'ay pas trouué de quelle qualité & d'où furent ces quatre Trouuerres, sinon que ce dernier vers

» Encor sera du Conte Henry moult bien loiez,

me fait deuiner qu'il veut parler de Henry Comte de Champagne surnōmé le Large, depuis Roy de Ierusalem. Que si ma cōiecture est vraye, Neuelois auroit vescu du temps de Louis le ieune, Roy de France, & auant l'an M. CXCIII : qui fut celuy du couronnement dudit Henry : auquel Neuelois auroit presenté son œuure. Car i'oseroy presque asseurer, qu'il fut subiect de ce Comte: y ayant encores à Troyes, vne honneste famille portant le nom de Neuelet.

Vers Alexādrins.

Le genre des vers de ces autheurs, est de douze & treize syllabes : & lon pense que les autres qui leur resemblent ont pris leur nom, ou pource que les faits du Roy Alexandre furent composez en ces vers, ou pource que Alexādre de Paris a vsé de telle ryme. Ie penseroy bien que les plus anciēs vers fussent de huit & neuf syllabes comme vous auez veu ceux du liure de la Grace cōposé en Thiois, & de celuy de Brut. Il est vray qu'vne grāde partie des Romans qui parlent de Geste, sont composez en vers de douze & treize syllabes : mais en quelque sorte

que ce ſoit, la gloire, ſi vous croyez aucuns anciens, en demoure à ceſt Alexandre de Paris. Vne choſe doit eſtre notee aux œuures de ces bons peres, c'eſt qu'ils faiſoyent la liſiere ou fin de leurs vers toute vne, tant qu'ils pouuoyent fournir de ſyllabes conſonantes : à fin comme ie croy, que celuy qui touchoit la harpe, violon, ou autre inſtrument, en les chantant ne fuſt cõtraint muer trop ſouuent le ton de ſa chanſon, eſtans les vers maſculins & feminins meſlez enſemble inegalement : ainſi que vous auez veu par le commencement du Roman d'Alexandre cy deſſus tranſcript. A quoy ie penſe que Pierre de Ronſard prince de noſtre poeſie Françoiſe, & les autres venus depuis luy, ont eu eſgard : faiſans ſuiure aux autres poemes que les odes, deux vers de ryme maſculine à deux de ryme feminine, & au contraire. Car c'eſt le vray moyen de faire chanter ſous vn ſeul chant, toutes leurs poëſies. Choſe bien inuentee, & dont les precedents ne ſ'eſtoyent aduiſez. Geofroy Thory de Bourges ſ'eſt abuſé, diſant en ſon liure, intitulé Le champ fleuri, que Pierre de ſaint Cloot, & Iehan le Neuelois, eſtoyent ſeuls autheurs du Romans d'Alexandre. Iehan le Maire de Belges, parlant au Temple d'Amour de
» ceſte façon de vers : dit, Laquelle taille iadis auoit
» grand bruit en France, pource que les prouëſſes du
» Roy Alexandre le grãd, en ſont eſcrites en anciens
» Romans : dont aucuns modernes ne tiennent com-
» pte auiourdhuy : toutefois ceux qui mieux ſçauent
» en font grand compte. I'ay remarqué quelques vers de leur façon aſſez bons, car parlant de gens

Ronſard

qui tomboyent d'vne montagne, il dit,
" De la coste desrochent, aual vont perillant.
par lequel vers lon peut, à mon aduis, renouueller deux mots, à sçauoir, desrocher, & periller. Car si nous disõs descrocher, pour oster d'vn croc: pourquoy ne dirons nous, desrocher pour tomber & precipiter d'vn roc? Et comme sçauriez vous mieux representer le latin de *periclitor* & *periclitari*, que par periller, puis que nous disons peril pour *periculum*? Ie n'ay pas deliberé cy apres de faire ainsi de tous les mots, qui se trouueront aux vers que i'allegueray en ce Recueil de poetes: mais i'ay voulu monstrer par ceux cy, cõme lon se peut aider d'aucuns: qui vallent bien le renouueller. Ces vers donc qui suiuent, pourront seruir à cest effect: & dõner à cõgnoistre vne partie du stil desdits autheurs: l'vn desquez parlant d'vn cheualier qui donna vn coup d'espee sus le heaume d'vn autre, dit

Si la feru del branc que sus l'arçon l'adente.
& De morts & de nauures enionche la cãpagne.
& Ahi dame fortune tant estes nouueliere.

comment sçauriez vous mieux representer *nouatrix* Latin. & cestuy cy,
" Du long comme il estoit mesura la campagne.
parlant d'vn porté à terre d'vn coup de lance: ne vaut il pas bien *Italiam metire iacens*? Il se trouue encores plusieurs autres belles manieres de parler, & des mots, que le studieux de la poesie Françoise pourra imiter, ou refondre ainsi que i'ay dict, se les appropriant comme Virgile ceux d'Ennius, Pacuuius, & autres qu'il n'a dedaigné lire: & ausquels

desrocher pour tomber en roc.

ces vieux autheurs, dont maintenant i'eſcri les vers, peuuent eſtre comparez. Vray eſt qu'il fault du iugement pour refondre tels mots : car on ne les doit choiſir tant vſez, qu'ils ſoyent inutiles & hors de cognoiſſance. Pource qu'il y auroit danger qu'vn autre Phauorin ne nous reprochaſt que nous parlerions cõme auec Baſine, Clotilde, Fredegonde ou Brunehaut, femmes & meres de nos premiers Rois. Mais auſſi, où il ſe trouueroit qu'ils fuſſent en vſage en quelque contree de noſtre France, il me ſemble qu'on peut hardiment les ramener en vſage : encores qu'ils ſe ſoyent pour quelque temps eſloignez de Paris ou de la Cour. Le Roman du Paon, eſt vne cõtinuation des faits d'Alexandre : lequel ſe trouue en la bibliotheque du Roy, auec pluſieurs autres, dont ie n'ay peu nommer les autheurs, pour ne les auoir entierement leus.

De Gviot de Provins, *autheur d'vn Roman intitulé la Bible Guiot.* VI.

Apres ceux-la peut eſtre comptee la Bible Guiot ; pource (comme dit l'autheur) que ſon liure contient verité : mais c'eſt vne bien ſanglante ſatyre, en laquelle il blaſme les vices de tous eſtats, depuis les Princes iuſques aux petits. La copie que i'ay, eſcrite il y a trois cens ans, l'appelle Bible de Guiot de Prouins : & toutefois par tout le liure il ne ſe nomme de ce nom. Il commence ainſi ſon liure,

» Dou ſiecle puant & horrible
» [1] Meſtuet commencier vne Bible
» Por poindre & por aiguillonner,

[1] Me conuient.

Et por

» Et por grant essemple monstrer
» Ce [1]niert pas Bible [2]lozangiere,
» Mais fine & [3]voire droicturiere,
» Miroirs iert à totes gens.

Il a esté homme de grande experience & a vescu longuement: car ayant parlé de l'Empereur Frideric, de Louis le Ieune, Roy de France, de Henri & Richard Rois d'Angleterre, du Comte d'Arragon, & Raimond Beranger son frere, d'Amauri Roy de Ierusalem, & autres sans nombre, il dit,

» Les Rois & les Empereours,
» Et ces dont i'ay oi parler
» Ne veuil ie pas tos ci conter:
» Mais ces princes ay-ie vëus.

Et puis apres en auoir nommé plus de cent, il dit,

» Ie ne vous ai Baron nommé,
» Qui ne me ait veu & donné,
» Mais se furent li plus eslit,
» Porce sont en mon cuer escrit.

Apres auoir bien couru & essayé de plusieurs sortes de religions, il semble qu'il se rendit moine de S. Benoist. Car ayant mesdit des moines, il adiouste,

» Sus moy cherra trestous li [4]gas,
» Porce que ie port' les noirs dras:
» Y-a plus de douze ans passez
» Qu'es noirs dras sui enuelopez.

puis en autre lieu, il dit,

» Troblee voy-ie bien nostre ordre,
» Ia ie cuit ne porront [5]estordre
» Li bon preudhomme li abbé,
» Dont li lieu furent [6]henoré.

1 non erit
2 moqueuse
3 vraye
4 gabs pour moquerie, dont vient gaber
5 destourner
6 honoré.

s'estant plaint que les anciens Abbez entrans aux charges, espousoyent trois pucelles, Charité, Verité, & Droicture. Il semble auoir voulu esprouuer diuersitez d'ordres: car parlant de Citeaux, il dit,

" Si ne fui onques de leur ordre,
" Mais pource [1]raponnez en fui,
" Qu'a Clereuaux quatre mois fui.
" Or dit on que mal mi prouuai,
" Porce que tant y seiournay.
" Si ie eusse esté en la Route
" Deux mois ou trois, bien scai sans doute
" Que n'en fusse si responnez.

& apres il dit encores,

" Quatre mois fui à Clereuaux.

Ce qui me fait plus dire qu'il fut moine, & encores de Cluny, sont ces vers,

" Mais à Cluny com on mengue,
" Mestuet seoir à bouche mue.
" Trop sont à Cluny voir disant,
" De ce qu'ils ont en conuenant,
" Totes lor ententes y metent,
" Trop bien tienent ce qu'ils prometent,
" Leur conuiue eusse plus chier
" S'il fussent vn po mensongier.

Il a grandement voyagé par le mõde, puis qu'il dit,

" Moult reui les Hospitaliers
" Outre mer & vaillans & fiers,
" Mout les vi en Ierusalem
" Et de grant pris & de grant sen.

& autre part il monstre qu'il fut en Grece,

" Car ie vis en Constantinoble

[1] moqué ... ancé.

» Qui tant ert belle & riche & noble,
» En moins d'an & d'autre & demi
» Quatre Empereors : puis les vi
» Dedans le terme tos morir
» De vil mort, car [1]g'ez vi meurdrir.

Il est bien certain qu'il a vescu & fait son liure depuis l'an M. CLXXXI. puis qu'il dit,

» Et de l'Empereor [2]Ferri
» Vos puis bien dire que ie vi
» Qu'il tint vne Cort à Maience:
» I ce vos di-ie sans dotance
» Conques sa pareille ne fu.

& laquelle l'Abbé de Vrsperg, dit auoir esté tenue audit an: quand l'Empereur Frideric fit ses deux enfans cheualiers. Mais aussi y a il grande apparence qu'il l'a composé enuiron l'an 1200. I'ay appris de ce Guiot de Prouins, le vrai nom Frãçois de la pierre d'Aimant, de laquelle vsent les mariniers à la cõduite des nauires allans sus mer. Car apres auoir parlé du Pole Arctique qu'il appelle Tramontane, il dit,

» Icelle estoile ne se muet,
» Vn art font qui mentir ne puet
» Par vertu de la [3]Marinette,
» Vne pierre laide & [4]noirette
» Ou li fer volontiers se ioint.

Ce liure seroit trop gros qui voudroit mettre tous les poemes que i'ay leuz: & l'extrait que i'ay faict d'aucũs, seruira pour faire garder les vieils liures, & ne les vendre plus aux relieurs: car il se trouue quelquefois de bonnes pieces parmi tels cahiers moisis. Les vers qui ensuiuent me font croire qu'il vesquit

[1] ie les

[2] Frideric.

[3] Al. mariniere.

[4] Al. bruniere.

durant la conqueste de Constantinople.

» Tous li siecle por quoi ne vet
1 Grecs. » Sor aux ains que sor les [1]griffons.

BLONDIAVX. VII.

Blondel, ou Brin, Blondeau poete françois l'an 1200. il fut menestrier c'est à dire joueur d'instrumens ... l'an 1203

I'Eusse peu mettre Blondiaux auant Guiot de Prouins, n'estoit que ie ne trouue point la mort de l'vn & l'autre : mais tous deux ont veu Richart Roy d'Angleterre, lequel mourut l'an 1200. I'ay vne bonne Chronique Francoise qui dit, que ledit Roy Richard ayant eu querelle outre mer contre le duc d'Austriche, n'osant passer par l'Alemagne en estat congneu, & encores moins par la France, pour la doute qu'il auoit de Philippes Auguste, se deguisa. Mais le Duc qui sçauoit sa venue, le fit arrester & enfermer dans vn chasteau, où il demoura prisonnier : sans que lon sceust de long temps où il estoit. Or ce Roy ayant (ainsi que dit ceste chronique) nourri vn Menestrel appelé Blondel, il pensa que ne voyant point son seigneur il luy en estoit pis, & en auoit sa vie à plus grand mesaise. Et si estoit bien nouuelles qu'il estoit parti d'outre mer, mais nus ne sçauoit en quel pais il estoit arriué. Et pource Blondel chercha maintes contrees, sçauoir s'il en pourroit ouir nouuelles. Si auint apres plusieurs iours passez, il arriua d'auenture en vne ville assez pres du Chastel où son maistre le Roy Richart estoit, & demãda à son hoste à qui estoit ce Chastel : & l'hoste luy dit qu'il estoit au Duc d'Austriche. Puis demanda s'il y auoit nus prisonniers, car tous-

iours en enqueroit secrettement où qu'il allast. Et son hoste luy dit qu'il y auoit vn prisonnier, mais il ne sçauoit qui il estoit, fors qu'il y auoit esté bien plus d'vn an. Quand Blondel entẽdit ceci, il fit tant qu'il s'accointa d'aucuns de ceux du Chastel, comme Menesterels s'accointent legerement, mais il ne peut voir le Roy ne sçauoir si c'estoit il. Si vint vn iour endroit vne fenestre de la tour où estoit le Roy Richart prisonnier, & cõmença à chãter vne chanson en François, que le Roy Richart & Blondel auoyent vne fois faitte ensemble. Quand le Roy Richart entendit la chanson, il conneut que c'estoit Blondel: Et quant Blondel ot dicte la moitié de la chanson, le Roy Richart se prist à dire l'autre moitié, & l'acheua. Et ainsi sceut Blõdel que c'estoit le Roy son maistre. Si s'en retourna en Angleterre, & aux Barons du pais conta l'auenture. Voyla ce que dit mon liure, lequel ne parle autrement de ce Blondel: mais i'en ay vn autre de chansons, entre lesquelles il s'en trouue vne douzaine sous le nom de Blondiax de Nesle, que ie ne puis asseurer estre cestuy-ci, familier du Roy d'Angleterre.

Monseignor THIEBAVLT DE MAILLI. VIII.

EN mon volume de la bible Guiot, suiuoit vne satyre intitulee l'Estoire li Romans de monseignor Thiebault de Mailli, commençant,

A ce que voi au siecle ai pensé longuement,
Porce vos vueil retrere le mien entendement,
Si est bien que ie die ce ou ie pens souuent,
Porce que ne sçay letres le diré plus briement.

Il ſemble qu'il l'ait faitte par commandement d'vn plus grand ſeigneur; car il dit,

» Mult ai penſé au ſiecle depuis que iel connui,
» Mes Sires me proia quant ie parti de li.
1 tous deux. » Que telle choſe feiſſe ou penſiſſions [1] endui.

Le liure a eſté fait depuis le voyage de Ieruſalem, ainſi qu'il appert par ces vers, & principalement par le mot de Beduin.

» Et Turc, & Arabi, Beduin & Perſant,

qui eſtoyent incōnus à nos François auant tel voyage. Encores y a il apparence qu'il a veſcu depuis l'an M. C L X X. pource qu'il dit,

» Ains ſçai à eſcient qu'ils auront plus bonté
2 dieu » Que n'en ot S. Thomas qui fut occis pour [2] dé.

car ie penſe qu'il entend parler de Thomas Archeueſque de Cantorbie eſtimé martyr, & canonizé l'an M. C L X X I I I. pour la renommee de ſa grande ſainteté. Il fait auſſi mētion d'vn Guichars de Biaugous comme d'vn homme de grand ſçauoir, retiré du monde, ou Preſcheur.

3 poureux. » Qui plus ſçait & plus croit plus en eſt [3] paourous,
» Moult ſ'en apperceut bien dans Guichars de Biaugous.

Il fait auſſi mention d'autres, que ie nommeray à fin de remarquer plus certainement le temps qu'il a veſcu, ſ'il ſe trouue puis apres liure ou titre faiſant mention de quelcun d'eux: ne le pouuant dire au vray pour le preſent.

» Ce que ie vous vueil dire & ce qu'auez oi
» Sachiez que ce n'eſt pas d'Auchier & de Landri,
4 ramenteuoir. » Ains vos vueil [4] amentoiure de Simon de Creſpi

» Qui le Conte Raoul son pere defoui
» Et trouua en sa bouche vn [1]froit plus que demi
» Qui li mengoit la langue dont iura & menti.
» Li Cuens vit la merueille, mout en fu esbai,
» Es-ce donc mes peres qui tant chastiaux [2]broi,
» Ia n'auoit-il en France nuz prince si hardi
» Qui osast vers li fere ne guerre ne estri
» Quant qu'il laissa au siecle laissa & enhai,
» Bien le lessa veoir que sa terre en guerpi,
» Dedans vne forest en essil s'en foui,
» La deuint Charbonniers itel ordre choisi.

1 On appelle vn serpent le plus venimeux que nous ayons par deça vn oruez.
2 brusla.

Ce Simon de Crespi fut fils bastard, ainsi que lon dit de Raoul Conte de Vermandois, fils de Hugues le Grãd, frere de Philippes premier Roy de France: lequel Simon de Crespi viuoit l'an M. C X X X. Ie ne sçay qui est ce Girars de Monteigni. Il en nomme encores d'autres,

» La mort [3]aconsieut tous les vieux & les puisnez,
» Les riches & les pauures n'en iert nus deportez
» Dans Renaut de Pompone qui mout fut [4]alozez
» Par le coup d'vn garçon fut son pere aterrez.
» Mout est fox qui ci fet trop de ses volentez, &c.
» Mes Milon de Leigni qui meint pouure mercie
» Quel mõt oit si preudhom tãt ert grãd [5]manãdie
» Que en mout peu de temsne l'oit toute guerpie.

3 atteint
4 loué
5 richesse.

Par son œuure il aduertit chacun de bien faire, s'abstenir de pecher, craindre la mort, & n'esperer auoir support des choses que plus nous auons aimees en ce monde. I'ay remarqué deux assez bonnes sentences de luy.

» Por neant a l'auoir cil qui ne volt dependre. &

» Malement fait la fleche qui au dressier la brise.
encores taxe-il grauemēt les Aduocats & la Iustice.
» Pledeor [1] loëis entendez entendez,
» Grās dolors vos viēt pres mes pou vos en gardez,
» Auez-vo' mes que vēdre quāt [2] vo sen vous vēdez.
& autre part il dit aux Rois, Ducs & Comtes,
» Pouures na mes nul droit ce seuent li plusor,
» Cil qui plus donne a cort si a meillor valor,
» Et qui miex scait trahir on le tient à meillor.

1 à loage.

2 vostre sens & sçauoir.

De RAOVL DE HOVDANC ou HOVDON. IX.

IL est bien certain que Raoul de Houdāc & Christien de Troies sont morts auant l'an M. CCXXVII. par ce qu'a laissé d'eux Huon de Meri au tournoiment d'Antechrist : & lequel nommément dit que Raoul auoit composé le Romans des aesles,

» Car Raoul son escu descrit
» El Romans des aesles comment
» Le pourtrait &c.
» Desus auoit vn Colombeaux
» Qui de cortoisie ot deux esles
» Ou ot autant [3] panes & elles,
» Com' Raoul de Houdanc raconte
» Qui des deux elles fait vn conte.

3 plumes.

Mais ie ne vey iamais ce Romans ; ains seulement vn fabliau, qui est vn conte faict à plaisir, comme vne nouuelle meslee de fables, où volontiers à la fin il y a quelque interpretation morale. Ce fabliau de Raoul est intitulé La voye ou le songe d'Enfer, qui est en somme le chemin que tiennent ceux qui cherchent la cour du seigneur d'Enfer. Les deux derniers

derniers vers le nomment

» Raoul de Houdan sans mensonge
» Qui cest fabel fist de son songe. Il dit aussi,
» Plesant chemin & bonne voie
» Treuuent cil qui enfer vont querre.

Il nomme aucuns tauerniers de Paris,

» Gautier Mouans ne doute rien,
» Iehans Bossus li artisien,
» Hemars Guiars li fardeliers
» Qui maint [1]Bricons ont deploiés, &c.

qu'il fait tous amis de Hasard: comme aussi Michel des Treilles & Girars de Trois. Il remarque vne coustume lors pratiquee, comme ie croy, en Bretagne,

[1] coquins malautruz

» Mes tot ainsi com ie seusse
» A Guimelant & a Huitier
» Mestut escremir & luitier.

I'ay leu de luy vn Roman intitulé Meraugis de Porlesguez, en vers de huit syllabes assez coulans: à la fin duquel il dit,

» Cit conte faut, si s'en deliure
» Raoul de Houdanc, qui cet liure
» Commença de ceste matire.
» Se nus i troue plus que dire
» Qu'il n'i a dit, si die auant:
» Que Raoul s'en taira atant.

Et voila tout ce que i'ay leu de luy. Certainement il auoit d'assez bonnes inuentions.

De CHRISTIEN DE TROYES. X.

QVant à Christien de Troyes, le mesme Huon de Meri le louë grandement, disant,

N.j.

» Car tel matiere ai pourpensée,
» Qu'onques mes not en sa pensee
» Ne Sarrasins ne Chrestiens,
» Parce que mort est Christiens
» De Troye qui tant ot de pris. & à la fin,
» Y m'ait [1]diex Huon de Meri,
» Qui a grand peine a fait cel liure,
» Qu'il ne sot pas prendre a deliure
» Li bel François a son talent,
» Que cil qui trouuerent auant
» Ont recœuilli toute l'eslite:
» Porc' est ceste œuure meins eslite,
» Et fu plus for a acheuer:
» Mout mis grant peine a [2]eschiuer
» Les dis Raoul & Christians,
» Qu'onque bouche de Christians
» Ne dit si bien comme il disoient.

1 me aide

2 fuir, & l'Italien schifare, dont viẽt esquif.

Il y a deux ans qu'allant en vne imprimerie, ie trouuay que les imprimeurs se seruoyent à remplir leur timpan d'vne fueille de parchemin bien escrite: où ayãt leu quelques vers assez bons, ie demãday le reste: & lors on me monstra enuiron huit fueilles de parchemin, toutes de diuers cahiers, mais de pareille ryme & subiect: qui me faisoit croire que c'estoit d'vn mesme liure. Le premier monstroit euidemment l'autheur, & pour ce que ie crain que le reste soit perdu, ie mettray ici tout ce que ie copiay lors, & qui me sembla bon. Le Romans du Graal commence ainsi,

» Qui petit seme petit [3]cuelt,
» Et qui auques recœuillir velt

3 cueille

» En tel leu ſa ſemence eſpande
» Que fruit a cent doubles luy rende:
» Car en terre qui rien ne[1]valt
» Buene ſemence ſeche &[2]falt.
» Chriſtians ſeme & fet ſemence
» D'vn Romans que il encommence,
» Et ſi le ſeme en ſi buen leu
» Qu'il ne puet eſtre ſans grant preu.
» Qu'il le fet por le plus preudhomme
» Qui ſoit en l'empire de Romme,
» C'eſt li quens Phelipe de Flandres.

[1] vault
[2] fault

Ce Philippes fut nommé Philippes d'Alſatie, & tenoit le comté, l'an MCLXVIII. mourut l'an MCXCI. Il appert que ledit Chriſtien a nommé vn de ſes œuures, le Romãs du Graal, puis qu'il dit,

» Chriſtians qui entent & paine
» A rimoyer le meillor conte,
» Par le commandement le Conte,
» Qu'il ſoit contez en cort royal.
» Ce eſt li contes del Graal,
» Dont li quens li bailla le liure.

Ce qui monſtre que partie des Romans ont eſté en proſe premier qu'en ryme: mais ie croy bien que ceux que nous auons auiourdhuy imprimez; tels que Lancelot du Lac, Triſtan, & autres; ſont refondus ſus les vieilles proſes & rymes, & puis refraichis de langage. Il continua le Romans de la Table ronde: & Huon de Meri ha bonne raiſon de le nõmer le premier de ceux de ſon temps: car en ce peu que i'ay veu de ſes œuures, il y a d'aſſez bons traits, que ie mettray à fin qu'il prenne enuie à ceux qui en ont

des liures entiers, de les garder & ne les vẽdre pour les perdre: ainſi qu'ont eſté ceux dont i'ay retiré ces pieces. En fin i'ay trouué que la pluſpart des fueilles dont i'ay parlé, eſtoient d'vn Roman portãt le nom du Cheualier au lion: auquel i'ay trouué tous ces beaux traits, cõme ceſte deſcription de Printemps:

» Ce fu el tems qu'arbres flouriſſent,
» Foeulles boſcages peruerdiſſent.

Comment voudriez vous dire en deux mots *folia ſilueſtria*, que par ces deux, Foeulles boſcages? car on diſoit Bos pour bois, dont vient Bocheron. Au cahier de la table ronde & parmi d'autres fueillets, il fait vne aſſez bonne deſcription de l'ouye:

» Puis que vos plait or m'eſcoutez,
» Cuer & oreilles me preſtez:
» Car parolle ouie eſt perdue
» Selle n'eſt de cuer entendue.
» Quas oreilles vient la parolle
» Ainſi com li vens qui vole,
» Mes ni areſte ne demore
» Ains ſen part en molt petit d'ore,
» Se li cuers neſt ſi eueillez
» Qual prendre ſoit apareillez,
» Et quil la puiſſe en ſon venir
» Prendre & enclorre & retenir.
» Les oreilles ſont voie &[1] dois
» Par ou vient iuſqu'au cuer la vois:
» Et li cuers prent dedans le ventre
» La voix qui par l'oreille y entre:
» Et qui or me voudra entendre
» Cuer & oreilles me doit tendre.

1 conduit

Quãt au vers qui dit, Les oreilles sont voye & dois: ce mot Dois signifie conduit ou canal, tesmoing vn vers de la premiere chanson de Monseigneur Gaces Brulez,

» Au renouuiau de la doucour d'esté,
» Que reclaircit li dois en la fontaine.

Et encores en Normãdie on appelle douit vn canal. Il descrit vne deconfiture de gens, ainsi qu'il ensuit,

» Et cil qui chassent les destranchent,
» Et lors cheuaux lor eboëllent,
» Les vifz desor les morts roëllent,
» Qui s'entrafollent & occient,
» Laidement s'entrecontralient.

I'y ay trouué de bõs prouerbes & sentences, cõme,

» Car se seroit trop vilain ieux,
» De vn dommage fere deux. &,
» Qu'a venimeux & a felon
» Ne doit on faire se mal non. &,
» Car tiex a pauure cuer & lache,
» Quant voit vn preudhom qui entache
» Desor soi tote vne besongne,
» Que maintenant honte & vergongne
» Li cort sus & si iette fors,
» Le pauure cuer qu'il a el cors:
» Et si li donne plainement
» Cuer de preudhomme & hardement.

Au Romans du Cheualier au Lyon qui est de luy mesme:

» Li autres parloyent d'Amors,
» Des angoisses & des Dolors,
» Et des grans buens que ont souuent,

" Les desciple de son conuent,
" Qui lors estoit riches & buens,
" Mes or y a petit des [1] suens,
" Car bien pres lont tretuit laissié,
" Sen est Amor molt abessié:
" Car cil qui soloient amer,
" Se faisoient cortois clamer,
" Et prou & large & henorables,
" Or est amors torné en fables,
" Porce que cil qui rien n'en sentent
" Dient qu'il aiment, & si mentent:
" Et cil fable & mensonge en font,
" Qui sen vantent & rien n'i ont.
" Mais por parler de celz qui furent,
" Laissons celz qui en vie durent,
" Qu'encor valt miex, se m'est auis,
" Vn cortois morts qu'vn vilain vis.

1 siens

Il me semble que ces quatre vers derniers sont de bonne inuention, & qu'il fault ainsi les interpreter, Qu'vn hõme iadis courtois, encores qu'il soit mort, est ramentu en la bouche de ceux qui l'ont connu, & peut seruir d'exemple aux autres: là où le Vilain ne vault ne mort ne vif. Encores,

" Il ni a cortoisie ne sen
" En plait doiseuse maintenir,
" Tosiours doit li fumier puir,
" Et tahons poindre & [2] maloz bruire,
" Enuious enuier & nuire.

2 on appelle ainsi à Troye vne espece de freslons.

Geoffroy Thori de Bourges au liure sus allegué, dit auoir veu les œuures de ces deux bons peres en la possessiõ de frere René Massé, Religieux de Vãdos-

me: & que ce Chriſtien a cõpoſé vn liure intitulé le Cheualier à l'eſpee, & vn autre nommé Perceual dedié à Philippes Comte de Flandres, qui eſt iceluy duquel i'ay parlé cy deſſus. Ce qui ſuit, eſt du Roman du Cheualier au Lyon,

» Car molt eſt fox qui ſe demore
» De ſon prou fere vne ſole hore.

& d'vne Dame qui ſe faiſoit prier d'eſpouſer vn qu'elle aimoit.

» Et les prieres riens ni grieuent,
» Ains li eſmoeuent & ſoſlieuent
» Le cuer a fere ſon talent.
» Li cheuaux qui pas ne va lent,
» S'efforce quant lon l'eſperonne, &c.

Ce peu que i'en ay veu, me fait iuger qu'il y auoit beaucoup de belles & gentilles inuentions, & que Huon de Meri ha bonne cauſe de le louer.

De Godefrois de Leigni. XI.

Godefrois de Leigni veſquit du temps de Chriſtien de Troies: vn Romans duquel parlant de Lancelot, & intitulé La charrette, ce de Leigni acheua: par le congé dudit Chriſtien, ainſi qu'il eſt clair par ces vers mis à la fin du liure:

» Godefrois de Leigni li clers,
» A parfinee la charrette:
» Mes nus hom blaſme ne li mete,
» Se ſor Chreſtien a duré,
» Car il la fet por le bon gré
» Chreſtien qui le commença,
» Et tant a fet de la en ça

» Ou Lancelot fu emmurez,
» Tant com li contes est durez.

Il y a de fort belles inuentions en ce liure, telles que celle cy,

» Et Lancelot iusqu'a lentree
» Des iex & du cuer la conuoie:
» Mes ax iex fu corte la ioie,
» Que trop estoit la chambre pres.
» Li oil fussent entré apres
» Mont volentiers se il peust estre:
» Li Cuers qui est sires & mestre
» De greignor pooir assez
» Est ouec lui outre passez,
» Et li oil sont remez dehors
» Plains de larmes ouec le cors.

Il introduit le mesme Lancelot, se reprenant qu'il s'estoit voulu faire mourir, pour euiter la peine du mal qu'il enduroit pour sa Dame.

» Miex voil viure & sofrir les [1] colx
» Que morir por auoir repos. & encores,
» Ge ne scai li quiex plus me het,
» Ou la vie qui me desirre,
» Ou la mort qui me veut occirre:
» Einsi l'vns & l'autre m'occit. & encores,
» Bien est voir que moult se foloie,
» Qui de fame garder se peine,
» Son trauail i pert & sa peine.
» Qu'ains la pert cil qui la garde,
» Que cil qui ne s'en donne garde. & encores,
» Quen qu'on dit a fol petit vault
» Que il ne fait que se debatre,

[1] coups

Qui de

» Qui de fol veut folie abatre
» Et le bien qu'en enseigne [1]acueure
» Ne vaut rien qu'il nel met en œuure,
» Ains est tost alé & perdu.

[1] C'est cuiuers & traistre.

Le liure est assez plaisant, car le principal est fait par Christié, qui à la verité fut plein de belles inuentiōs.

De Hebers. XII.

Hebers qui prend tiltre de clers, est autheur du Romans des sept sages, ou de Dolopathos: lequel il dit auoir translaté du latin fait par vn moine de l'Abbaie de Haute-selue, nommé dam Iehans, ainsi qu'il dit au commencement.

» Li bon moine de bonne vie
» De Haute-selue l'Abbeie
» A l'estoire renouuelee,
» Par bel latin la ordenee
» Hebers la vieut en Romans traire,
» Et del Romans vn liure faire
» El nom & en la reuerence
» Del Roi fil Phelipe de France
» Loeis qu'en doit tant loer. &c.

Ce Loeis Roy fil Phelipe, me semble estre Louis, pere de saint Louis, lequel du viuant de son pere fut courōné Roy d'Angleterre: ou bien Louis Hutin, Roy de Nauarre, par sa mere. Car ie ne congnoi autre que ces deux qui ayent porté tiltre de Roy viuās leurs peres. Et ne fault raporter cela à Louis le Gros (lequel à la verité fut couronné du viuant de Philippe premier) car il me semble que le langage de ce Roman n'est si ancien. Il est tout plein de contes

moraux & plaisans, de prouerbes François & belles sentences. Ce prouerbe est de luy,

» On sert le chien por le seignor,
» Et por l'amor le cheualier,
» Baise la Dame l'Escuier.

Ceste sentence m'a semblé belle entre autres,

» Riens tant ne greue menteor,
» A larron ne à robeor
» N'a mauuez hom quiex qui soit,
» Com' veritez quand l'apperçoit:
» Et veritez est la maçue
» Qui tot le mont occit & tue.

maçue pour masse ou massue.

La deuxieme nouuelle de la III. iournee du Decameron de Bocace peut estre prise de cest autheur. Car il racõte d'vn qui coucha auec la fille d'vn Roy, laquelle l'ayant marqué au front, il en alla faire autant à tous les Cheualiers dormans en ce Palais. La IIII. nouuelle de la septieme iournee est de cest autheur, pour le regard de la pierre iettee dedans le puis. La VIII. de la VIII. iournee peut aussi estre prise de luy mesme, pour le regard de la reuange du Sienois, qui accoustra la femme de son compaignon sus sa teste. Il enuoye son liure à l'Euesque de Meaux, qu'il ne nomme:

» Hebers define ici son liure,
» A l'Euesque de Meaux le liure,
» Qui diex doint henor en sa vie.

Il semble que la vie de Iosaphas (qui est vne instruction pour les Roys) soit de la mesme veine. Duquel aussi Bocace peut auoir pris ce qu'il dit de ce ieune garçon, qui n'ayant iamais veu des

femmes, en demanda vne à son pere, comme la plus belle chose qu'il eust iamais veue. Tout le subiect du liure Italien, intitulé Erastus, est pris de ce Dolopathos, qui eut les mesmes aduentures que ledit Erastus Italien.

L'histoire d'Erastus est prise du livre intitulé les 7 sages de Romme.

De HVON DE MERI, *autheur du Romans d'Antechrist.* XIII.

IL est biẽ certain que Huon de Meri est autheur du Roman d'Antechrist, parce que luy-mesme dit,

» I m'aint diex Huon de Meri,
» Qui a grand peine a fet ce liure.

mais ie n'ay rien trouué de sa naissance & qualité. Il declare au commencement de son œuure, en quel temps il l'a composé, puis qu'il dit,

» Il auint apres celle emprise,
» Que li François orent emprise,
» Contre le Conte de Champaigne:
» Que li Rois [1] Lois en Bretaigne
» Mena son ost sans point d'aloine,
» Que mors ert li quens de Boloine
» Dont li François orent fet chief,
» Qui remes sont à grant mechief,
» Li membre foible & mal [2] bailli,
» Quant li chief au membre failli.
» Els s'en traïrent tretuit arriers,
» Fors Malclerc qui tant estoit fiers,
» Qu'a merci ne deigna venir,
» Bien cuida Bretaigne tenir
» Contre le Roy par son desroi
» Com cil qui auoit cuer de Roy,

Il florissoit l'an 1228.
Estoit moyne de S. Germain pres paris.
Voy de luy cy dessus le feuillet 32.

1 Ce fut S. Loys.

2 gouuernez.

» Et qui eſtoit plein iuſqu'au iour
» De hardement & de valour:
» De cortoiſie & de largeſſe,
» Lors ne me pot tenir pareſſe,
» D'aller en l'oſt du Roy de France,
» Tant fis en cel oſt demorance,
» Que de Bretaigne fu partis
» Li Rois de France & fu baſtis
» Li accors de la grand diſcorde
» Que cil Roy ſi comme l'en recorde,
» Auoit au Conte de Bretaigne.

Par ces vers que i'ay voulu mettre au long, pource qu'ils ſeruent à l'hiſtoire du temps, il appert que Huon viuoit au commencement du regne du Roy S. Louis, à ſçauoir l'an M. CCXXVIII. auquel finit ceſte guerre de Bretaigne. Il ſemble qu'il ait eſté religieux de S. Germain des prez pres de Paris, car il dit

» Religion proi quel mi meine,
» Qui m'a la mené par la main,
» Iuſqu'à l'Egliſe ſaint Germain
» Des prez les les murs de Paris.

Ie n'ay pas remarqué de grans traits de poeſie en tout ſon œuure: que lon peut mettre entre les ſatyriques, puis que c'eſt vn cõbat des vertus contre les vices, & qu'il reprend beaucoup de diuerſes qualitez de gens. Il ſemble qu'il a pris ſon ſuiect ſus ce que Raoul & Chriſtien auoyent cõmencé: principalement ſus le fabliau du chemin d'Enfer, car il dit,

» Y[1] m'ait diex Huon de Meri
» Qui a grant peine a fait ce liure,
» Il n'auſa pas prendre à deliure,

[1] Ainſi m'aide Dieu.

» Li bel François à son talent.
» Car cil qui trouuerent auant,
» Prindrent auant tout a l'eslite,
» Pource est ceste œuure meins eslite.
» Et fu plus [1]fort à acheuer,
» Moult mis grand peine a echiuer
» Les dis Raoul & Christian.
» Onque bouche de Christian
» Ne dit si bien comme ils disoyent,
» Mes quant qu'ils dirent prenoient
» Li bel François trestot a plain,
» Si com il leur venoit à main,
» Si qu'apres eux n'ont rien guerpi.
» Se i'ay trouué aucun espi
» Apres la main as [2]mestiuiers
» Ie l'ay glané molt volontiers.

1 Al. grief

2 Al. Hasniers, & menestriers.

Quant à ce qu'il dit, Et fu plus fort à acheuer : il se peut entendre qu'il ne poursuiuit pas l'œuure commencé par lesdits Raoul & Christian : mais qu'il auoit eu grand' peine ne voulant repeter ce qu'ils auoyent ia dit. A la fin il nomme son liure,

» Par son droit nom a peau cet liure
» Qui tresbien s'accorde à l'escrit
» Le tournoiement d'Antichrist.

Il appelle en vn endroit les espees acerines, qui est vne epithete assez bon.

» As grans espees acerines
» Fierent com feuures sus enclume.

De HVON DE VILLENEVVE. XIIII.

IE croy que les Romãs de Regnaut de Mõtauban, Doon de Nantueil, Garnier de Nantueil, & Aie

d'Auignon, Guiot de Nantueil, & Garnier son fils, sont tous d'vn mesme poete. Premierement parce que c'est vne suitte de côte, & que ie les ay veus cousus l'vn apres l'autre. Car il fault cõfesser que le liure ne vint iamais entier en mes mains : & encores le fueillet des commencemens de chacun liure (pour ce que les lettres estoyent dorees & enluminees) auoyent esté deschirez. Toutefois en l'vn qui estoit demi rompu, ie trouuay le nom du Trouuerre,

» Seignor soiez en pes tuit a.....
» Que la vertus del ciel soit en vos demoree,
» Gardez qu'il n'i ait noise ne tabor ne criee:
» Il est ensinc coustume en la vostre contree,
» Quant vns Chanterres vient entre gent henoree
» Et il a endroit soi sa vielle atrempee
» Ia tant n'aura mantel ne cotte desramee
» Que sa premiere [1] laisse ne soit bien escoutee,
» Puis font chanter auant se de riens lor agree,
» Ou tost sans vilenie puet recoillir [2] l'estree.
» Ie vos en dirai d'vne qui molt est henoree,
» El Royaume de France n'a nulle si loee,
» Huon de villenoeue l'a molt estroit gardee,
» N'en vol prendre cheual ne la mule [3] afeltree,
» Peliçon vair ne gris mantel chape forree,
» Ne de buens [4] paresis vne grant [5] henepee,
» Or en ait il mausgrez qu'ele li est emblee,
» Vne molt riche piece vos en ai aportee.

I'ay voulu mettre ces vers, & pour mõstrer l'entree de ces Chanterres auant que faire leurs recits, & aussi les recompenses qu'ils tiroyent des seigneurs, en cheuaux, habits, & deniers. Le 13. vers me fait

1 Traitte, couple, ou entree.
2 C'est strada.
3 Enharnachee.
4 C'est deniers Parisis.
5 Poignee

ſoupçõner qu'vn Chanterre deſroba ce Romans à Huon de Ville-neuue, qui en eſtoit le Trouuerre, & inuenteur. Il ſ'y trouue d'aſſez bonnes ſentences & deſcriptions. & entre autres celles ci,

» Qui vne fois a bien n'a mie touſiours mal. &,
» La choſe qu'on ne puet amender ne drecier
» Nus preudhom ne la doit eleuer n'eſaucier. &,
» Force n'eſt mie drois pieça l'ai oi dire. &,
» Que au beſoing peut on ſon ami eprouuer. &,
» Toſiors attent li fox que la tempeſte dure. &,
» Que ia nul [1]auers hom ne puet en pris mõter. &, 1 auaricieux
» Hé France (ce dit il) ſor totes la meillor,
» Eins ne fuſtes encore vn iour ſans trahitor.

par tout il donne à la France l'epithete de douce France.

Du Romans de Doon.

De morts & de naurez & ionchier & couurir. &,
» Toſiors l'ai oi dire ſouuent eſt reprouué
» Cil venge mal ſon dueil qui parmi la doblé. &,
» Aincois en i morront dix mille ferarmé. &,
» Nul cheuaux ne hénit ne nul mul ne [2]recaigne. & 2 C'eſt le ſon que fait l'aſne.
» Ainſi com a celee ſ'abaiſſe li Faucon,
» Quand la faim le iuſtiſe en la froide ſaiſon,
» Brochét Frãçois enſemble cõtre val le ſablon. &
» De ſang & de ceruel la place colorir. &,
» En el fons de la ſale les vn marbrin piller.

& par tout Peliçon hermin, lance freſnine, cendal pourprin, & autres mots de telle façon, dõt lon peut vſer encores auiourdhuy. I'auois oublié ce vers,

» Iuſtice & ſeigneurie fait mainte choſe faire.

tant y a que lon peut ſ'en aider.

Du Romans d'Ale d'Auignon, & Garnier.

Ie ne sçay si Ausanions l'a faict, tant y a que ie trouue ces vers,

» Ausanions lor chante d'vne cheualerie
» Comme d'Otrante prist Flandrine s'amie.

possible que c'estoit le Iongleur du liure.

» Que tost mesaduient l'hom quant il moins s'en
prent garde, &c,

» Trestot l'a pourfendu desci qu'a la [1] coree,
» Li cors s'est estendus l'ame s'en est volee,
» Et li cheuaux s'en fuit la regne abandonnee. &c,
» Quant Sanses ce regarde vit cheoir Beranger,
» Les esperons a or tornez deuers le ciel,
» Et l'hiaume d'Arabe en el sablon fichier
» La selle trestourner & fuir le destrier. &c,
» De auoir a mestier le preudhom ou qui soit, &c,
» La ioie de cel siecle n'est pas tosiots durant,
» Or & argent & pailles sachiez tot est noyãt. &c,
» Ce fu apres la pasque que ver vet à declin,
» Que florissent cil pré & cil gaut sont foilli,
» Que chantent cil oisel haut & cler & seri,
» Lors change folle dame l'amor de son mari. &c,
» Que parole d'enfãs ne doit on mettre en pris. &c
» Plus que Faucon ne vol quãt a faim de mangier,
» Point li Dus le cheual des esperons dormier. &c,
» Rois qui fet trahison ne doit estre esgardé,
» Ne tenir le Royaume ne couronne porter,

Le mot de pailles signifie vn riche drap de soye. Et en Italie *Correre il paglio* est courre pour gaigner des pieces de drap d'or, de veloux, soye, ou escarlate, que les seigneurs & republiques donent à certains

iours de

[1] au cœur

iours de l'annee pour reſiouir le peuple à voir courir les cheuaux de barbarie. Quant au mot Gaut, il ſignifie bois, teſmoins ces vers du Romans de Regnaut de Montauban,

» Eins charpentier en bos ne ſot ſi charpenter,
» Ne mena telle noiſe en parfont Gaut ramé.

& Goi en Breton ſignifie bois: Eſperons d'ormier ſignifie de fer doré. Encores à Paris lon appelle ſellier l'ormier celuy qui peut faire des ſelles garnies de boucles & ferrures neceſſaires. Et l'ormerie en ce meſtier, ſ'appelle toute ferrure qui appartient au harnois d'vn cheual, hors le mors. Ormier ou lormier & son etimologie

Du Romans de Guiot de Nantueil.

» Deables ſoit auoir al malfez le comment
» Que tant fort le conuoitent li petit & li grant,
» Encore en trahira li pere ſon enfant. &,
» Li veſpres eſt venus li ior ſ'eſt abeſſiez. &,
» Li ior vet a declin li veſpres eſt venus. &,
» Vne pierre reonde ha a ſes piez trouuee,
» Par deuiſe d'vn pré fu illec apportee,
» Il fu fors & membrus ſi la amont leuee.[1] &, 1 Virg. liu. 12 Limes agro. &c.
» Autreſi com oiſeil ſ'enfuit deuant faucon,
» [2]Guenchiſſent entor lui les parens Ganelon. 2 ſe deſtournent, de gaucher.

& parlant d'vn aſſault,

» Quãt [3]Challe ot veu ſes gens qui el foſſé giſoient 3 Pour Charles.
» Sanglans mors & naurez. &c. &,
» A bons eſpiez tranchans ont la preſſe rompue,
» La peuſſiez voir vn eſtour commencier
» Tant fort eſcu trouer tante lance briſier,
» L'vn mort par deſſus l'autre chëoir & trebuchier
» De ſang & de ceruel va la terre couurant. &,

1 Rendu beau.

» Le iour s'est [1]esbaudis belle est la matinee,
» Li Solaux est leuez qui abat la rousee,
» Li oisel chantent cler en la selue ramee. &c,
» A l'abessier des lances ils les ont bien receus,
» Ils lor mettent el cors & les fers & les fus. &c,
» Tu fais ainsi com cil qui debat le buisson,

2 l'austour

» Puis vient [2]l'Ostoir apres qui mãge l'oisillon. &c,
» Sor la lance fresnine le Lion atacher. &c,

3 s'allongea.

» Ce fu el mois de mai que le temps [3]s'aloigna.

Quant au mot de Malfez c'est à dire Diable, & esprit infernal, tesmoing Villon,

Francois Villon

4 c'est Papes

» Car où sont li saints [4]apostoilles,
» D'aubes vestus, d'amits coëfez,
» Qui ne sont ceints fors que d'estoles,
» Dont par le col prend li maufez.

c'est à dire mal faits. Aussi les peintres font les diables horribles & contrefaits, comme s'ils auoyent perdu ceste beauté qui fit monter Luciabel en si grand orgueil. Ces quatre Romans ont esté composez depuis le commencement du regne de Philippes Auguste. Car en celuy de Regnaut de Montauban, il nomme les Contes de Rames, Galerans de Saiete, Geofrois de Nazaret, tous Barons d'outre mer : qui furent en pris enuiron l'an M.CC. & du temps que Saladin prist Ierusalem.

l'an. 1200.

Par celuy de Doon de Nantueil il dit,

» Par la foy que ie doy la couronne & li clou

5 c'est chau-me.

» Que dans Challe li [5]chaux aporta a Charrou.

Cela mesme se trouue autre part, & que ce Roy fut fondateur de ladite Abbaie. Mais nous tenons à Paris, que ce fut saint Louis, qui achepta la couronne

d'espines : de sorte qu'on peut deuiner, que ce Romans precede le temps dudit Roy saint Louis.

Du Romans de Siperis de Vineaux.

Encores que ie ne sçache point le nom de l'autheur de ce Romans, pource que ie ne le vey iamais entier : Ie puis dire qu'il est composé depuis la closture du bois de Vincennes : que nous trouuons auoir esté ceint de murailles par le cõmandement du Roy Philippes Auguste, enuiron l'an M. CC. Les bons traits qui se trouuent dedans me l'ont fait icy mettre : & craignant aussi que ce que i'en ay veu il y a plus de XX. ans soit perdu : car le liure n'estoit pas mien. Il dit donc,

» On a bien maintefois par amors engendré
» Enfans qui depuis ont grant honor conquesté,
» Tel cuide bien auoir de sa chair engendré
» Des enfans en sa femme qui ne luy sont vn dé,
» Pis vaut peché couuert ce disent li letré
» Que ce que chacun scait qu'on n'a mie celé.
» Et cil est bien bastardz qui n'a cuer ne pensé
» Fors de mauuaistié fere laidure & fauceté. &c.
» Car tielz est bien armez qui po de pouuoir a,
» Et tielz est mal vestus qui au corps bon cuer a.
» Le cuer n'est mie es armes mais est ou dieu mis la.
& Mauuais puet bien regner en mauuaistié faisant,
» Mais à la fin on voit on le voit apparent,
» De tel fin tel loyer dieu le va commendant. &c.
» On porte plus d'honor à vn Baron meublé
» Qu'on ne fait à preudhom viuãt en pauureté. &c.
» Ce qui doit auenir on ne puet nullement

» Destourner qu'il n'auienne ce dit on biẽ souuẽt.
& Car entre faire & dire, & vouloir & pensee,
» Y a grãd difference c'est chose bien prouuee. &,
» Souuẽt fait on grãt ioye encõtre son tourmẽt. &
» Plus n'a vaillant li hom' au monde entierement
» Que bõne renõmee de tous cõmunement. &,
» Car pl' pert on d'amis moins a douter fet on. &,
» Car Dieu & leur bon droit & bonne volonté,
» Laboure en bon ouurage sans penser fauceté
» Et il t'aidera bien se tu las appellé. &,
» Hardement ne vient mie de noble garnement
» Ains vient de gentil cuer ou proesse se prend.

1 noble equipage.

Ie deuine que l'autheur fut Picard, parce qu'il prend son principal suiect d'vn seigneur de Boulenois, & aussi que ce vers luy est eschapé.

» Dont sonnerent le cloque qui bõdi hautement.

Toutesfois ie n'ose rien asseurer, car ainsi que i'ay dit, ie ne vey iamais que deux copies de ce liure, encores rompues au commencement, au milieu, & à la fin.

De Thiebavlt, *Roy de Nauarre.* XV.

Entre plusieurs liures excellents en toutes langues, dont la librairie de messire Henry de Mesmes, cheualier, seigneur de Roissy, Cõseiller d'estat, est aussi bien garnie que pas vne qui se puisse trouuer: Il y en a vn de vieilles chansons, le plus entier & curieusemẽt recueilli d'entre celles des meilleurs maistres, que i'aye veu pour ce regard. Car il nomme 64. autheurs de chansons tous louables, & lesquels ie veux icy mettre selon l'ordre du liure. D'autant que ie ne puis asseurer en quel temps plusieurs

De Thibault roy de Navarre comte de champagne lequel mourut lan 1271 lequel a escrit plusieurs chansons en rithme françoise &c. voy. Symler ... voy le parler du prince par Estienne Pasquier fol. 75. auquel lieu il l'appelle seulement Thibault comte de champagne & Brie.

d'eux ont vescu : & qu'il y a apparence que celuy qui a fait ce recueil, les a mis selon l'aage qu'ils ont flori : pource qu'il escrit deuant, aussi tost les Chansons d'vn Menestrel, que d'vn Duc, Conte, ou Cheualier. Le commencement du liure est perdu : mais la premiere chanson est cottee à la marge, Roy de Nauarre : que lõ tient pour certain auoir esté Thiebault vij. Conte de Champagne, & Roy de Nauarre I. du nom. Ce prince estant Conte de Champaigne lors que saint Louis vint à la couronne (c'est à dire l'an M. CCXXVI) fit alliance auec les Barons François, contre Blanche de Castille mere du Roy : que lesdits seigneurs pretendoyent auoir entrepris la Regence du Royaume & gouuernement de son fils (âgé seulement de xj. à xij. ans) sous vmbre d'vn testament du feu Roy son mary : par lequel elle disoit ceste regence luy auoir esté laissee. Le principal autheur de la ligue, estoit Philippe Conte de Boulongne oncle du Roy : & les plus puissans, ce Thiebault Conte de Champagne, & Pierre surnommé Maucler, Conte de Bretagne. Mais Blãche qui estoit belle, ieune, & encore Espagnole, sceut si bien mener Thiebault, qu'il abandõna les autres Barons : & qui plus est descouurit l'entreprise faitte pour prendre le Roy, reuenant d'Orleans à Paris. Or les amours du Conte de Chãpagne desplaisans depuis à aucuns seigneurs : il aduint (ainsi que dit vne bõne Chronique que i'ay escrite à la main) que Thiebault vn iour entrant en la salle où estoit la Roine Blanche, Robert Conte d'Artois, frere du Roy, luy fit ietter au visage vn fromage mol, dont

l'an .1226.

le Champenois eut honte: & prist de là occasion de se retirer de la Cour, à fin d'euiter plus grand scandale. Toutesfois la grand Chronique de France dit que le Conte ayant derechef pris les armes contre le Roy, & sçachant le grand appareil qu'on faisoit pour luy courre sus, il enuoya des plus sages hõmes de son conseil requerir paix: laquelle luy fut accordee. Mais d'autant que le Roy auoit fait grande despense, il fut contraint quitter Montereau fault-Yonne, & Bray sur Seine, auec leurs dependences. A celle besongne estoit (ce sont les mots de la grand
" Chronique) la Roine Blãche, laquelle dit au Conte,
" qu'il ne deuoit prendre les armes contre le Roy son
" fils: & se deuoit souuenir qu'il l'estoit allé secourir
" iusques en sa terre, quãd les Barons le vindrẽt guer-
" royer. Le Cõte regarda la Royne qui tãt estoit belle
" & sage, de sorte que tout esbahi de sa grande beau-
" té, il luy respõdit: Par ma foy ma dame, mon cœur,
" mon corps, & toute ma terre, est à vostre comman-
" dement, ne n'est riens qui vous peust plaire que ne
" fisse volontiers: iamais si Dieu plaist, contre vous ne
" les vostres ie n'iray. D'illec se parti tout pensif, & luy
" venoit souuent en remẽbrance le doux regard de la
" Roine, & sa belle contenance. Lors si entroit en son
" cœur la douceur amoureuse: mais quand il luy sou-
" uenoit qu'elle estoit si haulte dame & de si bonne
" renommee, & de sa bonne vie & nette, qu'il n'en
" pourroit ia iouir, si muoit sa douce pensee amou-
" reuse en grande tristesse. Et pource que profondes
" pensees engendrent melancolies, il luy fut dit d'au-
" cuns sages hommes, qu'il s'estudiast en beaux sons,

& doux chants d'instruments: & si fit il. Car il fit les plus belles chançons, & les plus delitables & melodieuses, qui onques fussent oyes en chançons ne en instruments, & les fit escrire en sa salle à Prouins, & en celle de Troyes. Et sont appellees les chançons au Roy de Nauarre. Voila le tesmoignage que portent de ses amours & estude poetique, les grandes Chroniques de France. Quant au Royaume de Nauarre il escheut audit Thiebault l'an M. CCXXXV. par la mort de Sance V. Roy de Nauarre son oncle, frere de Blanche sa mere. Plusieurs des chansons de ce Roy, se trouuent auiourdhuy notees à vne voix. Et s'en voit encores quelque reste peint au chasteau de Prouins, à l'endroit de la prison. La premiere de celles du liure du seigneur de Roissi commence,

Quand fine amour me prie que ie chant
Chanter mestuet, &c.

laquelle ne doit estre la premiere en nombre, pource que le liure n'est entier: & toutefois il y en a iusques à dix, toutes portans à costé le nom de Roy de Nauarre. Les Italiens ont iadis estimé ces chansons, & d'autres François de ce temps-la, si bonnes, qu'ils en ont pris des exemples, ainsi que monstre Dante. Lequel en son liure de Vulgari eloquentia, allegue ce Roy comme vn excellent maistre en poesie: aucuns traits duquel i'ay voulu icy representer. Il demãde (puis que tout son mal vient d'aimer) qu'amours face tant enuers sa dame, par priere & par cõmandemét, qu'il soit aimé d'elle. Car si bien aimer y sert, il aura ioye de son gent corps.

En la II. qui est belle, il se plaint par le troisiesme

couplet de l'inconstance de sa dame, disant,
» Ie sçay de voir que ma dame aime cent
» Et plus assez c'est pour moy empirier.
Ce dernier couplet est assez bon,
» Ie ne di pas que nus aim' follement:
» (Que li plus fox en fet miex a prisier)
» Mes grant ëur y a mestier souuent,
» Plus que net sens, ne raison ne plaidier.
» De bien amer ne puet nus enseignier,
» Fors que li cuers qui done le talent.
» Qui bien ame de fin cuer loyaument,
» Cil en sçait plus & moins s'en peut aidier.
En la III. il dit que si lon meurt de ioye, il voudroit bien mourir entre les bras de sa dame. Mais s'il mouroit pour l'amour d'elle, ce seroit bien raison qu'elle en eut le cueur dolent. Toutesfois pource qu'il craint de la courroucer, il ne voudroit estre en Paradis s'elle n'y estoit. Aussi n'a elle occasion de dire qu'il la veuille tromper, car il l'aime de tout son cœur. En la IIII. il dit qu'il l'aime & la hait. car
» Moult me sceut bien esprendre & alumer,
» En biau parler & acointement rire.
» Nus ne l'orroit si doucement parler,
» Qui ne cuidast de s'amour estre Sire.
» Par dieu amours ce vous ose bien dire,
» On vous doit bien seruir & honorer,
» Mais on si peut bien d'vng pou trop fier.
Et en la V. il dit encores,
» Kar nulle rien ne fait tant cuer felon,
» Com' grant pooir qui en veult mal vser.
» Que tant de gens li vont tuit enuiron,
Ie say

" Ie ſay de voir que c'eſt pour moy greuer.
" Adez dient dame on vous veut guiller:
" Mais ils mentent li traïtor felon.
" Ia faucement n'amera nus preudhom.
" Car qui plus a, doit miex amours garder.

& encores, K'aſſez y a d'autres que ie ne ſui,

" Qui la prient de fin cuer bandement.
" [1]Ebandiſſe fait gaaigner ſouuent.

mais il ne ſ'en peut aider, quand il eſt deuant elle. L'eſperance luy ſert de refuge, comme l'oiſelet qui va ferir en la glus,

" Quant il ne ſçait trouuer autre garent.

La VI. eſt treſbelle, pleine de ſimilitudes & tranſlations. Auſſi eſt-ce celle que Dante allegue comme pour exemple, ainſi que i'ay dit cy deſſus. Elle commence,

" De bonne amour vient[2] ſeance & beanté.

La VII. declare euidemment le nom de l'autheur: diſant,

" Nus ne doit amours trahir
" Fors que garçon & ribault.
" Ce ce n'eſt pour ſon plaiſir,
" Ie ne voy ne bas ne hault.
" Ains veuil qu'el' me [3]truit bault,
" Sans guiller & ſans faillir.
" Et ſi ie pui conſuiuir
" Le Cerf qui ſi ſait fuir,
" Nus n'eſt ioyans come Thiebault.

En la VIII. il ſe plaint d'eſtre mis en nonchaloir: & qu'en dormāt il tient ſ'amie: & en veillant il la perd. Mieux vouſiſt en dormant la tenir toute ſa vie.

1 Hardieſſe.

D ante poete florentin

2 ſcience & bonté.

3 trouue gay & ioyeux.

1 mal tourner.

" Pource bien le deut [1] bestourner amours cel de-
" uant derriere.
" &, Li dormirs fut en oubly
" Et g'eusse en veillant ly:
" Lors seroit la ioye entiere.

En la IX. il dit. Bonne aduenture auiene a fol espoir,
" Qui les amans fet viure & reiouir:
" Desesperance fet languir & douloir,
" Et mes fox cuer pense a dez a guerir.
" S'il fut sages, il me fesist mourir:
" Porce fet bon de la folie auoir.
" Qu'en trop grant sens peut il bien mescheoir.

A la fin de la X. il prend congé d'Amour, puis qu'il plaist à sa dame le luy donner: disant,
" Amour le veult & ma dame m'en prie,
" Que ie m'en part: & ie moult l'en merci,
" Quand par le gré ma dame m'en chasti.
" Meilleur raison ni voy à ma partie.

I'ay esté vn peu long à l'extrait de cet autheur, à fin de monstrer dauantage de ses traits.

De monseigneur GACES BRVLEZ. XVI.

MOnseigneur Gaces Brulez fut vn Cheualier fort aimé de Thiebault Roy de Nauarre, qui (ainsi que disent nos grãs Chroniques) le prist pour compagnon, à fin de l'aider en ses chansons & complaintes amoureuses : à cause qu'il estoit tresbon Poete, comme il monstre par XLIX. chansons, que i'ay veues de luy : dont la premiere commence,
" Au renouuiau de la douçour d'Esté.

par laquelle il prie sa dame qu'elle luy face la semaine vn doux semblant. Car il en attendra plus vo-

lontiers les biens d'amours, malgré les mesdisans, qui tant luy nuisent. Par la II. il dit: que cil qui le veult chastier d'aimer,

» Onc n'ama en sa vie.
» Si fait trop nice folie,
» Qui s'entremet du mestier
» Dont il ne se sait aider.

Quand il dit,

» He Blanche clere & vermeille
» Por vos sont mi grief soupir.

Ie pense que ceste chāson est faite pour Thiebault Roy de Nauarre, amoureux de la Royne Blanche, ainsi que i'ay dit. En la III. il se plaint,

» Ma dame s'il ne vous fut griez,
» Feissiez moy autel semblant,
» Comme vos sere mi soliez.

La v. est excellente, & dit,

» D'amors me plain & dis pourquoy.
» Car ceux qui la trahissent voy
» Souuent à leur ioye venir.
» Et gi fail par ma bone foy:
» Q'amors por esaucier sa loy
» Veut ses ennemis retenir.
» De sens li vient si com ie croy,
» Q'as siens ne puet elle faillir.

En la VIII. il est plus ioyeux, & se contente d'amour: disant,

» I'ay oublié poine & trauaux,
» S'ay de fine ioye chanté.
» Desor ne suy-ie mes de[1] caux, 1 ceux
» Ki por noyant ayent amé.

En la XXIIII. il se plaint que s'amie est trop commune, & dit,

» Si diex plut que ie feusse
» De ma dame le plus haus:
» Certes bon gré l'en seusse,
» Mes trop parest communaux.
» Mout ia de caux,
» Qui deslient aulmoniere:
» S'en font l'or aniaux,
» Et g'en sui bouté arriere.

La XLIIII. est escrite par dialogue, & adressee à Gui de Ponciaux : elle est bonne, cõme aussi tout. Car a la verité Gaces Brulez fut bon poete. Et est recõnu par messire Gauthier d'Argies, grand maistre en Amours.

Le Chastelain de Coucy. XVII.

APres les chansons de monseigneur Gaces Brulez, suiuoyent les chansons du Chastelain de Couci : duquel vne bonne chronique que i'ay, porte ce tesmoignage. » Ou temps que le Roy Philippes regnoit, » & le Roy Richart d'Angleterre viuoit, » il y auoit en Vermandois vn autre moult gentil, » gaillard, & preux cheualier en armes, qui s'appeloit » Regnault de Couci, & estoit Chastelain de » Couci. Ce Cheualier fut moult amoureux d'vne » dame du pais, qui estoit femme du seigneur de Faiel. » Moult orent de poine & trauail pour leurs amours, » ce Chastelain de Couci, & la dame de Faiel : » si comme l'histoire le raconte qui parle de leur vie : » dõt il y a Romans propre. Or aduint que quand les » voyages d'outre mer se firent, dont il est parlé

Regnault de Coucy. cheualier picard. l'an 1187.

cy dessus, que les Roys de France & d'Angleterre y furent, ce Chastelain de Couci y fut, pource qu'il exercitoit volontiers les armes. La dame de Faiel quād elle sceut qu'il s'en deuoit aller, fist vn laqs de soye moult bel & biē fait, & y auoit de ses cheueux ouurez parmi la soye: dōt l'œuure sembloit moult belle & riche, dont il lioit vn bourrelet moult riche par dessus son heaume: & auoit longs pendans par derriere, à gros boutons de perles. Le Chastelain alla outre mer, à grant regret de laisser sa dame par deça. Quand il fut outre mer il fit moult de cheualeries: car il estoit vaillant Cheualier, & auoit grant ioye que on rapportast par deça nouuelles de ses faits, à fin que sa dame y prist plaisir. Si aduint qu'à vn siege, que les Chrestiens tenoyent deuāt Sarrasins oultre mer, ce Chastelain fut feru d'vn quarel au costé bien auāt: duquel coup il luy cōuint mourir. Si auoit à sa mort mout grant regret à sa Dame: & pource appella vn sien Escuyer, & luy dit, Ie te prie que quand ie seray mort, que tu prennes mon cœur, & le mete en tel maniere, que tu le puisse porter en France à ma dame de Faiel, & l'enuelope de ces longes icy: & luy bailla le las que la dame auoit fait de ses cheueux, & vn petit escriniet où il auoit plusieurs anelez & diamans, que la dame luy auoit donnez: qu'il portoit tousiours auant luy, pour l'amour & souuenance d'elle. Quand le Cheualier fut mort, ainsi le fit l'escuyer: & prist l'escriniet, & luy ouurit le corps, & prist le cœur, & sala & confit bien en bonnes espices, & mit en l'escriniet auec le las de ses cheueux, & plusieurs anelez & diamans

" que la dame luy auoit donnez, & auecques vne le-
" tres moult piteuses, que le Chastelain auoit escri-
" tes à sa mort & signees de sa main. Quand l'Escuyer
" fut retourné en France, il vint vers le lieu où la da-
" me demouroit: & se bouta en vn bois pres de ce
" lieu: & luy mesaduint tellement, qu'il fut veu du
" seigneur de Faiel, qui bien le cogneut. Si vint le
" seigneur de Faiel à tout deux ses priuez en ce
" bois, & trouua cest escuyer: auquel il voult courir
" sus en despit de son maistre, qu'il hayoit plus que
" nul homme du monde. L'escuyer luy cria merci:
" & le Cheualier luy dit, Ou ie te occiray, ou tu me di-
" ras où est le Chastelain. L'escuier luy dit, qu'il estoit
" trespassé: & pource qu'il ne l'en vouloit croire,
" & auoit cest escuyer paour de mourir, il luy mon-
" stra l'escriniet pour l'en faire certain. Le seigneur de
" Faiel prist l'escriniet & donna congé à l'escuyer.
" Ce seigneur vint à son queux, & luy dit qu'il mit
" ce cœur en si bonne maniere, & l'apareillasse en
" telle confiture, que on en peut bien manger. Le
" queux le fit: & fit d'autre viande toute pareille,
" & mit en bonne charpente en vn plat: & en fut
" la dame seruie au disner: & le seigneur mangeoit
" d'vne autre viande qui luy ressembloit: & ainsi
" mangea la dame le cœur du Chastelain son ami.
" Quand elle ot mangié, le seigneur luy demanda,
" Dame auez vous mangé bonne viande? & elle luy
" respondit, qu'elle l'auoit mangee bonne: il luy
" dit, Pour cela vous l'ay-ie fait apareiller, car c'est
" vne viande que vous auez moult aimee. La dame
" qui iamais ne pensast que ce fut, n'en dit plus rien.

Et le seigneur luy dit de rechef: Sçauez que vous auez mangé? & elle respondi, que non: & il luy dit adonc, Or sachiez que vous auez mangé le cœur du Chastelain de Coucy. Quant elle ot ce, si fut en grand pensee pour la souuenance qu'elle eut de son ami: mais encores ne peut elle croire ceste chose, iusques à ce que le seigneur lui bailla l'escriniet, & les lettres. Et quãt elle vit les choses qui estoyent dedans l'escrin, elle les cogneut: si cõmença lire les lettres, quant elle cõgneut son signe manuel & les enseignes. A donc commença fort à changer, & auoir couleur: & puis cõmença forment à penser. Quand elle ot pensé, elle dit à son seigneur: Il est vray que ceste viande ay-ie moult aimee: & croy qu'il soit mort, dont est domage cõme du plus loyal Cheualier du monde. Vous m'auez fait manger son cœur, & est la derniere viande que ie mãgeray onques: ne onques ie ne mãgé point de si noble, ne de si gentil. Si n'est pas raison que apres si gentil viande, ie en doye metre autre desus: & vous iure par ma foy que iamais ie n'en mangeray d'autre apres ceste cy. La dame leua du disner, & s'en alla en sa chãbre, faisant moult grãt douleur: & plus auoit de douleur qu'elle n'en monstroit la chere. Et en celle douleur, a grands regrets & complaintes de la mort de son ami, fina sa vie & mourut. De ceste chose fut le seigneur de Faiel courroucé, mais il n'y peut mettre remede, ne homme ne femme du monde. Cette chose fut sceue par tout le pais, & en ot grãt guerre le seigneur de Faiel, aux amis de sa femme: tant qu'il conuint que la chose fut rapaisee du Roy & des

Barons du pais. Ainſi finerent les amours du Chaſtelain de Couci, & de la dame de Faiel. I'euſſe peu mettre la meſme hiſtoire, en autre langage : mais i'ay penſé que pour plus grande authorité, il falloit ſeulement copier ce que i'auois trouué de ces amours eſtranges & merueilleuſes. Iehan de Noſtredame qui a eſcrit des poetes Prouēçaux, fait ce meſme conte de Tricline Carbonnelle, femme de Raimond de Silhans ſeigneur de Rouſſillon, amie de Guillem de Cabeſtan poete Prouençal. Et Bocace en dit preſque autant, de la femme du Conte de Rouſſillon, en la IX, nouuelle de la IIII, iournee de ſon liure appelé Decameron. Toutefois ie vous puis aſſeurer, que ceſte hiſtoire eſt dans vne bōne chronique qui m'appartient, eſcrite auant CC. ans. Tant y a que les amours du Chaſtelain de Couci, ſont remarquees anciennement, pour grandes & penibles: ainſi que dit l'autheur incertain d'vne chanſon cōmencant,

» Le Chaſtelain de Couci ama tant
» Qu'ains por amer nus riens ot dolor [1]graindre,
» Porce ferai ma complainte en ſon chant.

[1] De grãdior.

& Euſtaces li Peintres, ſe plaignant à ſa dame, dit que Triſtan, le Chaſtelain, & Blondiaux, n'aimerent onques de telle maniere. De ſorte que par ces teſmoignages, on peut eſtimer ma Chronique veritable en ceſt endroit. Maiſtre Frāçois de l'Alouete qui a bien curieuſement eſcrit l'hiſtoire des ſeigneurs de Couci, ne fait en ſon liure des nobles, aucune mention de ce Regnaut, de ſes amours, ne de l'eſtude poetic d'aucun ſeigneur de Couci : Et dit ſeulement

ſeulement que Raoul I. du nom, ſeigneur de Couci, mourut bien âgé outre mer: ayant eſté tué à la priſe d'Aſcalon, l'an M.CXCI. Et ſon corps apporté pour enterrer en l'abbaie de Foiſni. Que Enguerran fils de ce Raoul mourut l'an M. CCXL. en la cité de Sur, âgé de LXX. ans: & ayant demouré dix en Surie, ſon fils fit apporter ſon corps en France enterrer en l'abbaie de Long-pont. Que Raoul II. accompagna outre mer ſaint Louis, & fut tué à la Maſſourre, auec Robert Cõte d'Artois, frere dudit Roy, l'an M. CCXLIX. Et ſon corps à la pourſuitte d'Enguerran ſon frere & heritier, apporté enterrer en l'abbaie de ſaint Martin de Laon. I'ay autrefois eſtimé que ceſtui-cy fut l'autheur des châſons, que i'ay veues eſcrites auec celles du Roy de Nauarre, apres celles de Gaces Brulez, comme ayant veſcu en meſme temps. Mais ma Chronique ſemble monſtrer que ce Regnaut dont elle parle, fut Raoul I. ſeigneur de Couci: le ſang duquel eſchauffé d'amour, ne le garda d'auoir en ſa vieilleſſe les paſſions d'vn ieune hõme. La I. de ſes chanſons cõmençant,

» Ahi amours com dure de partie.

deſcouure ſon voyage: diſant,

» Se mes corps va ſeruir noſtre ſeigneur,
» Mes cuers [1] remaint du tout en ſa baillie.
» Por li m'en vois ſoupirant en Surie.

La IIII. couple de la I. châſon, monſtre qu'il a veſcu depuis la priſe de Guy Roy de Ieruſalem, & de la croix: c'eſt à dire, depuis l'an M. CLXXXVII. car il dit parlant de Ieſus Chriſt, Quand il fu mors en la » croix que Turc ont. C'eſt choſe notable que les »

[1] remanet.

Sarrazins fussent ia communémẽt pris pour Turcs, contre ce que plusieurs ont opinion : disans, que le nom des Turcs commença quant & la seigneurie des Othomans. Ce qui est faux : car plus de CCC. ans deuant, les Turcs estoyent en pris.

Par la II. chanson, le Chastelain se plaint qu'il n'oze declarer son amour, à cause de la gent mauparliere:

» Mais bone dame doit sauoir
» Connoissance & merci auoir.

Par la III. il la souhaitte auoir nue entre ses bras, auant qu'aller outre mer. Par la IIII. il dit,

» Cet don n'est pas courtois, qu'on trop delaie:
» Si s'en esmaie & plaint cil qui attend.
» Vn petit bien vault miex si diex me voie,
» Qu'a vn ami len fait courtoisement:
» Que cent greigneur qu'on fait [1] ennuiaument.
» Car qui le sien donne [2] recroiaument,
» Son gré en pert & si couste [3] ensement,
» Comme fet cil qui bonnement employe.

1. Ennuyeusement.
2. par force & regret.
3 ensemblement.

Il y a apparence que sa dame ne luy fut tousiours cruelle : car il dit en la XV. chanson,

» Par dieu amours grief m'est à consuiurier
» Le grant soulas & la grant compaignie,
» Et le deduit que me souloit monstrer
» Celle qui [4] miert & ma dame & m'amie.

4 mihi erat.

De BLONDIAVX DE NESLE. XVIII.

Blondiaux de Nesle fut excellent Poete, comme nous trouuons par vne douzaine de chansons qui se voyent de luy, pleines de beaux traits, tels que ceux cy, pris de la III. chanson,

» Se loyautez valoit mielx que trahir,

» Et amours veult les bons à droit partir:
» Oncor pourroy-ie à grant ioye venir.
» Mais pitiez est en li si endormie,
» Qu'el ne me veult occire ne guarir.

Il confesse en la VI. I'aim par coustume & par vs,
» La ou nus ne peut ateindre.

Mais la VIII, monstre qu'en fin il obtint l'amour de sa dame: puis qu'il dit,

» Car la belle que long temps ay aimee,
» Qui de s'amour me souloit deffier,
» Nouuellement s'est à moy acordee.

Il se nomme Blondiaux en la IX. chanson: & ce couplet de la X, me semble gaillard.

Se sauoyent mõ tourmẽt
Et auques mon afaire:
Cil qui demand' cõment
Ie puis tãt chansons fere:
Ils diroyent voyrement
Que nus a chãter n'entẽt
Qui mielx s'en dëut retraire. »
Mes pour ce chant seulement, »
Que i'en muir plus doucement. »

Les amours de Blondiaux sont (cõme i'ay dit) remarquees pour bien grãdes, par Eustace li peintres. Lequel (ie croy) entẽd parler de cestuy cy, plus tost que du Menestrel, qui descouurit la prison où estoit detenu Richard Roy d'Angleterre: dont i'ay parlé cy deuant.

PERRIN D'ANGECORT. XIX.

PErrin d'Angecort semble par sa premiere chanson, dire que s'amie fut de Paris: où il seiournoit pour l'amour d'elle, ainsi que monstre sa 4. Il faisoit des chansons pour autruy. car en la 6. il introduit vne dame, qui dit ne se vouloir marier, ains aimer

toute sa vie. Les XI, & XXVII, adressees au Conte d'Anjou, decouurent le temps qu'il a vescu. Car ie tiens pour certain, que ce fut Charles frere de S. Louis, depuis Roy de Naples. Par la XV, il prie vn Philippe demourant à Paris, & l'adiure,

» s'onques ama loyaument,
» Pour Dieu qu'il n'en recroye mie:
» Mes tousiours aim que que l'en die,
» Car amors fait valoir la gent.

La XVII. est addressee à vn Mignot. La X. mõstre qu'il n'estoit guieres loyal à s'amie: & se fourroit où il pouuoit. C'est pourquoy ie ne puis croire ce qu'il dit en la XXII.

» Souffrir loial penitence Qu'il cõquiere par plaidier.
» Me semble plus bon, Tel ioie ne m'a mestier,
» Qu'auoir par deceuãce Du pourchassier; n'ai ia
» Ne par trahison, pouuoir.
» Amie: fauce [1] druerie I'aim mieux lãguir que fau-
» Sãs sauor, ont li tricheor, ce ioye auoir.

[1] amitié.

La IIII. le nõme par son nom: & par la XXII. il semble que son habitation fut en Prouence: possible cõme seruiteur dudit Conte d'Anjou, qui en espousa l'heritiere. Toutefois ce mot d'Angecort, me fait soupçonner qu'il fut Champenois: pource que le dialecte de ce pais, est de dire cort pour court. Angecort pour Angecourt.

De messire THIERRY *de Soissons.* XX.

MEssire Thierri de Soissons, me semble estre celuy qui accompaigna S. Louis au voyage d'outre mer: & duquel parle le seigneur de Ionuille en son histoire. S'il est ainsi, ce fut vn tresnoble sei-

Raoul de Soissons conte des soissons en picardie lequel a escrit quelques vers [illegible] [illegible] florissoit du temps du roy s. Loys l'an 1250.

voy de luy un livre intitule la genealogie & les gestes de Godefroy de buillon. &c.

gneur de la maison de Soissons. La II. chanson addressee au Conte d'Anjou (que ie tiens estre ledit Charles) monstre en quel temps il a vescu & de son voyage en Surie: quand il dit,

» Bien m'a amours esprouué en Surie,
» Et en Egypte où ie fuy mené pris:
» Qu'adez y fui en poor de ma vie,
» Et chacun ior cuidai bien estre occis.
» N'onques pource mon cuer ne fu partis,
» Ne [1] deseurez de ma douce ennemie,
» Ne en France por ma grant maladie,
» Quant ie cuidai de ma goute morir:
» Ne se pouuoit mon cuer de li partir.

[1] Du mot Sevrer pour separer.

En la IIII. il dit, Ha tant m'est doux li veillers,
» Quant recort sa douce chiere:
» Qu'alors puis de deux echequiers
» Doubler les poincts tous entiers,
» De fine beauté pleniere.

Par la V. il semble que sa dame mourut auant qu'il en eut ioye. car il dit,

» Quant de celle me fet mort desseurer,
» Por qui ie fay chanson en remembrance:
» Que por li voil chant & ioye finer.

La IX. parle encore d'autres voyages.

» Si i'ai esté long tems en Romenie,
» Et outre mer fait mon pelerinage.

elle est tresbonne chanson: & fut addressee au Roy de Nauarre, Sire de Vertu: que ie pense estre Thiebault, duquel nous auons parlé.

De monseigneur THIEBAVLT DE BLAZON. XXI.

MOnſeigneur Thiebault de Blaſon, a fait cinq chanſons, dont la premiere eſt belle.

De meſſire GAVTHIER D'ARGIES.

XXII.

MEſſire Gauthier d'Argies, ou de Dargies, fait mention de Gaces (ie croy Brulez) comme d'vn grand maiſtre en amours. Car en la VI. de ſes chanſons il dit, Mes meſſire Gace aprent:

» Qui ſ'umilie franchement
» Plus ſ'eſſauce & [1]monteplie.

[1] multiplie.

Il ſe trouue VIII. châſons de ſa façon: il fut ami d'vn maiſtre Richard (ie croy de Semilli ou Fourniual) auquel il addreſſe vne chanſon, commençant,

» Ami Richard ie euſſe bien meſtier
» Que mi mechef d'amour fuſſent celé.

Par laquelle il demande ce qu'il doit faire, quand ſa dame luy a donné congé à iamais, pour en choiſir vn pire. La VIII. chanſon du ieu parti (qui eſt de maiſtre Richard) dit de ce Gauthier,

» A vous meſſire Gauthier
» De Dargies, conſeil quier.
» Qui plus auez eſprouué
» D'amour, qu'hom qui ait eſté.

Il y a apparence qu'il a veſcu du temps de S. Louis.

De IEHAN MONIOT D'ARRAS.

XXIII.

MOniot d'Arras ſemble par ſa III. chanſon declarer que ſon nom de bapteſme, fut Iehan. En la IIII. il dit que nul n'a paix & ſoulas ſans bonne amour: & pource il prie Dieu qu'il le ſoit touſiours. Ce neantmoins il aime tant l'honneur, qu'il n'oze

aller voir ſ'amie, par crainte de ialouſie: qui ne bouge de la maiſon à la garder.

La VI. me ſemble bonne, & eſt telle.

» Amors n'eſt pas que qu'on die
» Sages ne bien euros
» Cuer qui ne ſe rent à vos.
» Il li conuient ſa folie,
» Sa [1] guille & ſa vilennie, — 1 tróperie.
» Ses medis & ſes maux tos
» Guerpir, puis que ſans [2] boiſdie — 2 moquerie & raillerie.
» Se met en voſtre baillie.
» Sages, cortois, larges, pros
» Deuient par voſtre maiſtrie.
» Amors qui voſtre ſens [3] guie, — 3 guide.
» Doit eſtre ſimples & [4] dols, — 4 doux.
» A tous com fins amoros,
» Qui mielx vault plus ſ'humilie.
» As bons porte compaignie:
» Bien ſe part des enuios.
» Por vne dont a enuie,
» Monſtre à tos ſa compaignie.
» De biau ſeruir eſt ialos,
» Por auoir tos en [5] aie. — 5 aide.
» Qui aime ſans tricherie
» Ne penſe n'a trois n'a [6] dos. — 6 deux.
» D'vne ſeulle eſt deſiroz,
» Cil que loyax amors lie
» Ne voudroit d'autre auoir mie
» Ses vouloir tot à eſtros.
» Car nus ſolas n'a ſa vie
» Cuer d'ami ſ'il n'a amie.

» Celui tient à sauoros,
» Qu'il conquiert par druerie.
» Cil qui a guiller s'auoie,
» S'en vait autres acointant.
» A chacune fait semblant
» Que per li morir se doie.
» Et s'aucune li otroie
» S'amour, lors li quiert itant,
» Qu'elle li doint l'autre ioye.
» Li n'en chaut s'elle folloie:
1 Promette & iure. » Fors que son bon li [1] creant,
» S'elle s'amour mal emploie.
2 loue. » A dame [2] lo qu'elle ne croie
» Ceux, qui trop se vont hastant
» D'auoir, ce qu'en atendant
» Conquier cil qui de cuer proie.
» Et li desirier monteploie
» Bonne amour & fet plus grant.
3 nie » Mes faux drus quant on li [3] noie
» Son vouloir, tantost s'effroie
» Et vet autres acointant,
4 s'esbat » A qui faucement [4] dognoie.

GVILLEBERT DE BERNEVILLE.

XXIIII.

GVillebert de Berneuille mõstre par sa II. chanson, que sa dame demouroit à Courtrai. Car par l'enuoy il dit.

» Chanson va t'en à Courtrai droitement:
» Car la dois tu premierement aller.
» Ma dame di, de par son chanteor
» Se il li plaist, que te face chanter.

Quand

" Quand t'aura ouye:
" Va ſans arreſter,
" Erar ſaluer,
" Qui Valeri crie.   c'eſt à dire ſeigneur de Valeri.

Par la v. il ſe plaint qu'il eſt hors d'amours, pour auoir eſté loyal: & que

Nus ne ſe puet auencer   Et qui miex ſ'e ſait aidier, "
En amors, fors par metir.   Plus toſt en a ſon plaiſir. "

Que ſa dame luy octroya ſ'amour, mais puis l'en gaba: & que Dieu luy en face la vengence. La III. eſt faite pour vne dame, qui dit qu'elle aimera en deſpit des meſdiſans. Il ſe trouue de luy vne chanſon de Ieu parti, addreſſee à la dame de Goſnai.

" Dame de Goſnai gardez,
" Que ſoyez bien conſeillie.
" A Robert Boſquet parlez,
" Tant qu'il ſoit de voſtre aie.
" [1]Ie vous part: Seigneur arez:
" Sa vo vouloir le prenez,
" C'iert ſans le gré vos amis:
" Enſi eſt le ieu partis.
" Ou vous l'aurez par l'or gré,
" Maugré voſtre volenté.

1 Ie vous fay ce parti.

l'enuoy eſt à Hue d'Arras. Il veſquit enuiron l'an M.CCLX: & fut aimé de Henry Duc de Braban: pere de la II. femme de Philippe III. Roy de France. Lequel Henry, adreſſe audit Gillebert, vne chanſon commençant: Beau Gillebert. La VII. monſtre qu'il fut marié: mais que cela ne le garda d'aimer la belle Bietrix. Et la derniere couple de ceſte chanſon, fait mention du Conte d'Anjou ſuſdit. La

VIII. chanson est excellente: comme aussi tout ce qu'il a fait. La x. est adressee à vn monseigneur Eustace: en laquelle il crie merci, de ce qu'il auoit dit,

» Qu'amours n'auoit valour ne seigneurie.

le dernier couplet de l'onzieme chanson est beau,

» Chanson tu t'en iras la,
» Où i'ay tout mon cuer
» donné.
» La dame du mont t'aura,
» Qui plus am' en verité
» Foy & loyauté
Et qui plus en a.
En sa merci m'a,
Amours la iugié:
Et l'ay otrié,
Quan que li plaira.
Mais qu'il n'i ait ia
Parlé de congié.

Ceste Bietrix estoit d'Audenarde, ainsi que monstre la XIII. chanson.

Maistre RICHART DE SEMILLI. XXV.

MAistre Richart de Semilli, prie sa dame qu'elle luy soit courtoise, & se souuienne que s'elle vit quelque temps vieillesse l'accueillira: & lors elle se plaindra de n'auoir point aimé. Par la IIII. il la remercie de ce qu'elle daigna vn soir parler à luy, la priant l'excuser s'il se retira bien tost: pensant que le demourer plus longuement, ne luy fut agreable. Si deux ou trois de ses chansons racontent histoire, il prenoit pasture où il en pouuoit trouuer. Le recueil des ieux partis luy donne la IX. chanson. par la VIII. couple de laquelle, il dit qu'il ne fit onc chanson qu'en general.

» Mi chant s'en vont le grant chemin plenier.
» Et mon cuer tourn'à vn estroit sentier.
» Ainsi doit on les guetes desuoyer.

En vne autre dudit Ieu parti: il demande à messire

Gauthier d'Argies, comme il se doit gouuerner en amours, pour y auoir du bien.

Le VIDAME DE CHARTRES. XXVI.

IE ne sçay pas le nom de ce seigneur, ne s'il estoit du nom de Vẽdosme. Ie n'ay veu de luy que IIII. chansons: dont les deux premieres couples de la II. sont transcrites au Romans de Guillaume de Dole comme bonnes.

» Quand li dous temps & sa sesons s'asseure
» Que biaux estez se raferme & esclaire.,
» Que toute riens a sa douce nature,
» Vient & retrait se trop n'est de male aire. &c.

mais le dernier couplet de sa III. merite bien d'estre recité. Douce dolor est la [1] moie.

» Car tant en ai le mal chier,
» Que tout le mont n'en prendroie
» S'el me conuenoit changier.
» Diex qu'ay dit: Ie ne porroie,
» Ne ia volenté n'en quier.
» Et ne pour quant toute voie,
» Me fet penser & veiller.
» Mais ne me puis esloigner,
» De li se morir deuoie.

[1] mienne.

ROBERT DE BLOIS. XXVII.

ROBERT de Blois dit en sa II. chanson, que par trop celer son courage, il ne peut à ioye mõter. Et neantmoins il tiẽt que c'est outrage de trop gehir (c'est à dire descouurir & cõfesser, mot qui vient de gehenne) son penser. Aussi ne peut on estimer sage homme, qui trop sçait celer. Mais celuy-la fait bien son affaire, qui se couure sagement. Il fut de

Blois ainsi qu'on peut voir par sa premiere chanson : & ie n'en trouue que quatre.

RAOVL DE FERRIERES. XXVIII.

RAoul de Ferrieres dit qu'il n'ose descouurir son amour, craignant s'il prie sa dame, qu'il aye pis. La II. monstre qu'vne nouuelle amour auoit chassee la premiere, disant,

1 promet.

» Ses doux regars me [1]pramet garison:
» Mais ie sui en doutance
» Se mon pensé luy oseroy gehir.
» Assez aim miex esprouuer que faillir.

Il se trouue de luy IIII. chansons, qui monstrent qu'il fut bon maistre.

ROBERT DE REIMS. XXIX.

ROBert de Reims fut bon Poete: en sa III. il fait des antitheses d'amour. disant,

2 attrempé.

3 deçoit, réd malotru, viét de Bricon.

» Qui bien veut amour descrire:
» Amours est & male & bonne.
» Le plus [2]mesurable enyure,
» Et le plus sage [3]embriconne.
» Les emprisonnez deliure,
» Les deliurez emprisonne.
» Chacun fet mourir & viure,
» Et à chacun toult & done.
» E fole & sage est amors.
» Vie & mort, ioye & dolors.
» Amours est large & auere,
» S'est qui le voir en retraie.
» Amours est douce & amere
» A celi qui bien l'essaye.
» Amours est marastre & mere:

» Primes bat & puis rapaie.
» Et cil qui plus le compere,
» C'est cil qui meins s'en esmaye.
» Amours va par auenture:
» Chacun y pert & gaagne.
» Par outrage & par mesure,
» [1]Sane chacun & [2]mehagne. 1 guerit. 2 rend stropiat.
» Eürs & mesaduenture,
» Sont tosiors en sa compaigne.
» Pour c'est raisons & droiture,
» Que chacuns s'en lot & plaigne.
» Souuent rit & souuent pleure,
» Qui bien aime en son courage.
» Bien & mal li queurent seure,
» Son preu quiert & son damage.
» Et se li biens li demeure,
» De tant a il aduantaige:
» Que li biens d'vne seule heure,
» Les maux d'vn an [3]assoage. 3 soulage.
» La Chieure dit sans faintise,
» D'amors est la deffinaille,
» De ce que il en deuise,
» Qu'ensi le treuue on sans faille.
» Car cil qui amours [4]iustise, 4 cōmande
» Et qui pour li se trauaille:
» Ne porroit en nulle guise,
» Le grain coeuillir sans la paille.

IEHAN MONIOT de Paris. XXX.

IEhā Moniot (ie croy que c'est à dire, petit moine) fut de Paris: par sa VI. chanson il instruit les amoureux. Il eut l'esprit gentil & inuentif. La VIII. mon-

ſtre qu'il ſe nommoit Iehan (car le liure ne l'appelle que Moniot de Paris) & qu'il changeoit ſouuent ſes amours : ou faiſoit des chanſons pour autruy. Il dit par la ſeconde qu'elle eſt faitte en vadurie. Ie croy pource que le refrain dit, Vadu vadu vadu va : bel- le ie vous aime pieça. Il en a fait IX. aſſez bonnes. Il ſe trouue vn petit ouurage ſous le nō de Moniot, intitulé Le ditelet de fortune, aſſez biē fait, & cōmençāt,

» Seignor or eſcoutez li grant & li menor,
» Et li ioene & li viel.

mais ie ne ſçai ſi c'eſt Moniot d'Arras. car à la fin diſant, Or veut ci Moniot ſon ditelet finer.
il laiſſe incertain lequel c'eſt des deux.

ODE DE LA COVRROIERIE. XXXI.

ODe de la Courroierie faiſoit aſſez biē : il adreſſe vne de ſes chanſons au Marinier d'amours: qui peut bien eſtre Hue le Marōniers: dont ie parlerai tantoſt. Il ſe trouue V. chanſons de ceſtuy Ode.

IEHAN ERARS. XXXII.

IEhan Erars en prenoit où il pouuoit: & ſes amours quoy qu'il die, ne furent fermes : ou il faiſoit des chanſons pour autruy.

De RAOVL DE BIAVVAIS. XXXIII.

RRaoul de Biauuais fut aſſez bon poete. dit que,
Remembrance de bonne amour,
» Et li doux temps Aurilleux,
» M'ont ieté de la grant doulour,
» La où m'ont mis les enuieux.
» S'en chanteray par douçour,
» Car il m'eſt de mes maux mieux.

1 d'Auril, ou, ſemblable à Auril.

GAVLTHIER D'ESPINOIS. XXXIIII.

GAuthier d'Eſpinois addreſſe le dernier couplet de ſa I. chanſon, au ſeigneur de Bar. Il eſt hault: & la II. eſt pleine de belles comparaiſons.

» Tout autreſi comme l'aimant deçoit
» L'aguillette, par force de vertu:
» A madame tot le mont retenu,
» Qui ſa biauté connoiſt & aperçoit.

& encores. Si com li arbre qui encontre le froit
» Se tient de foeuille & de la flor tout nu,
» Ai-ie mon ſens oublié & perdu,
» Vers madame quant plus meſtier n'auroit.

La V. chanſon eſt treſbelle, & poetique. Il dit en la II. couple. Si com' Echo qui ſert de recorder
» Se qu'autre dit: & par ſa ſorcuidance
» Ne la deigna Narciſſus regarder:
» Ains ſecha toute* de ardeure,
» Fors de la voix qui encores li dure.
» Auſſi perdrai tout fors merci crier,
» Et ſecherai de dueil & de peſance. &c.

En la IIII. il vſe encores de ceſte comparaiſon.
» Mais l'amour qui Narciſſus fit mirer,
» Quant pour Echo en voult prendre veniance:
» Senſi por moy le feſiſt a amer
» Tel qui de li n'eut cure.
» Mis auroit à ſa droiture,
» Le grant orgueil qui la fet releuer:
» Si en vendroit pluſtoſt à repentance.

IAQVES D'ESPINOIS. XXXV.

IE ne ſçai ſi Iaques d'Eſpinois fut frere ou couſin de Gauthier: & ie ne trouue qu'vne chanſon de

cestui-cy : laquelle monstre qu'il fut assez bon inuenteur. Il dit qu'il vit en espoir : & luy est auis qui à droit veult iuger que nul ne doit d'amour se departir, pource qu'en peu d'heure il rend tel loyer qu'on ne le peut deseruir.

De messire IAQVES DE CHISON. XXXVI.

MEssire Iaques de Chison fut excellent Poete : comme monstrent ses chansons : & entre autres la III. où il dit que celuy qui vit de mercy sans don, ne peut croire qu'il luy vienne d'amours sinon douleur : mais l'attente du guerdon le maistrise. dit,

» L'en deuroit amours nommer,
» Pensee de cuer ioli.
» En li n'a rien fors penser,
» Adez attendre merci.
» Et qui pourroit esprouuer
» Les biens qui viennent de li:
» Vers li ne se peut tencer,
» Tant l'a doucement saisi:
» Qu'il li conuient endurer,
1 matin » Au [1] main & à la vespree,
» Ioie de dueil destrempee:
» C'est li doux aux fins ami.

De GAVLTIER DE SOIGNIES, *ou* DE SAGVIES. XXXVII.

GAultier de Soignies, se plaint qu'il demoure en vn pais malgré luy : & qu'il n'aura ioye en son cœur, s'en France ne luy est donnee. Autre part il se plaint que sa dame fait courtoise chere à tous, fors qu'à luy : mais rien ne changera sa nature : car s'elle est toute telle que monstre sa contenance, ia longuement

guement

guement ne luy sera si dure. I'ay leu au Romãs de la Roze de Guillaume de Dole, ces vers,

» Des bons vers Gauthier de Saguies
» Resouint I. bon bachelier
» Si les commença à chanter. &c.
» Trop vilainement foloie,
» Qui ce qu'il aime ne crient,
» Et qui d'amors se cointoie
» Sachez qu'il aime nient.
» Amors doit estre si coie
» La où ele va & vient,
» Que nus n'en ait duel ne ioie,
» Ce cil non qui la maintient.

Ces couples tirees d'vne chanson cõmençant, Lors que florit la bruiere, &c. ne se trouuent parmi les chansons de Gautier de Soignies escriptes au liure du sieur de Roissi, de sorte qu'il peut estre que Gautier de Saguies, nommé au Romãs de Guillaume de Dole, fut vn autre.

SIMONS D'ANTHIE. XXXVIII.

SImons d'Anthie ou Antie, est assez passable. Il a fait deux chansons, & fut amy de Gilles le Viniers, ainsi que monstre le Ieu parti.

Maistre RICHART DE FOVRNIVAL. XXXIX.

MAistre Richart de Fourniual ou Forniuaux, fut Chãcelier d'Amiens : & a composé plusieurs liures en prose, le premier que i'ay veu, est intitulé Li cõment ou cõmandemens d'amours. Dans lequel il a mis vne assez bonne chanson. Le II. se nõme puissãce d'amour. Le III. Bestiaire d'amours. En

tous lesquels il traitte d'amour, par raisons & demõstrations naturelles: & exemples pris des bestes. En ses chansons, il introduit vne vieille dame, qui se vante que le Barrois a ploré pour elle. Que ie pense estre le Barrois des Barres, vaillant & tresbeau cheualier, fort estimé du tẽps de Philippe Auguste. Ce Fourniual fut homme de sçauoir.

VIELLARS DE CORBIE. XL.

VIellars de Corbie se plaint d'auoir baisé sa dame contre le gré d'elle.

OVDART DE LACENIE. XLI.

OVdart de Lacenie fut bon Poete. Il dit qu'il aimeroit mieux auoir l'amour de sa dame qu'estre Roy de Paradis.

BAVDE DE LA CARRIERE. XLII.

BAude de la carriere, a fait vn beau dialogue, de l'amant, de ses yeux, & son cœur. Il conclud parlant aux yeux, Mau message a en vous trouué

» Li cuers qui la vous enuoya:
» Dont il a tel dolor eu.

THRESORIER DE L'ISLE. XLIII.

LE Thresorier de l'Isle n'est autrement nommé: Il dit que prometre sans donner, est pis que mort à fins amans.

GILLES DE VIEZ-MAISONS.

LXIIII.

GIlles de Viez-maisons dit,
Ie ne voy point comment on puet [1]baer,
» Ne atendre a plus hault [2]musardie,
» Que de querir le bien là où n'est mie:
» Bien ne amour ne pourroit on trouuer,

1 les Italiens disent Badare.
2 faineãtise.

» Là où seul point y eut de villonnie:
» Vilonnie ne puet amours amer.

En la II. qui est tresbien faite & tres-belle, il dit que c'est mauuais signe qu'en chantant il se descõforte. Aussi n'est digne aucun de chanter, s'il ne chante par plaisir: mais à la fin il dit de luy,

» Quand plus ie me reconforte,
» De la doulour que ie porte:
» Fas tout ainsi que li Cignes,
» Qui chante deuant sa mort.

aussi que ceux qui viuent d'amours, chantent ioyeusement, mais luy qui n'en vit pas, chantera tout autrement. Puis il adiouste,

» On dit qu'amours ont doux nom,
» Mais plus est amers que suie.
» Qu'en amer, n'a s'amer non.

BRVNIAVX DE TOVRS. XLV.

Bruniaux de Tours fut bon Poete, dit que ses soupirs luy apportẽt nuit & iour salut & amitié. Bruneau de Tours

» D'vn biau desir qui vient de ma folour.

COLIN MVSET. XLVI.

Colin Muset fut vn ioueur de violle, qui alloit par les cours des Princes, ainsi que declare sa .I. chanson. Par la II. il donne à connoistre que sa vielle n'estoit pas pareille à celle dont iouent communément les aueugles du iourd'huy. car il dit,

» I'alay a li el praelet:
» O tot la vielle & l'archet.
» Si li ai chanté le muset.

La figure d'vn Iougleor tenãt ceste forme de vielle ou violle se voit en bosse au costé dextre du portail infra

nota

de l'Eglise de S. Iulian des Menestriers, assis à Paris, en la rue S. Martin, represẽtãt vn instrument communément appelé Rebec.

IAQVES DE HEDINC. XLVII.

IAques de Hedinc, dit qu'il ne fault pas s'entremettre d'aimer femme, qui n'a de l'argent: & qui toute iour ne demoure pres d'elle: car elle est variable. La II. chanson est bonne.

Le Duc de Braban. XLVIII.

Henry duc de Braban mourut l'an 1260 en ...

LE duc de Braban, duquel entend parler celuy qui a ramassé les chansons, doit (à mon aduis) estre Henri maistre d'Adenez Menestrel, nommé cy apres. Ce duc aima la poesie, & fut pere de Marie Roine de France II. femme de Philippe fils de saint Louis. Sa I. chanson est vn dialogue addressé à Guillebert (qui est celuy de Berneuille) qu'il interroge, s'il doit quiter l'amour d'vne qui l'a laissé: l'autre monstre qu'il n'estoit pas fort loyal en amours: & en prenoit où il pouuoit. Le Roy Adenez dit, que Henri Duc de Braban son maistre, auãt mourir commanda ouurir sa chambre, à tous ceux qui le voudroyent venir voir, pauures, & riches. Ayant fait mettre grande quantité d'or & d'argent pres de soy, ie croy pour dõner. Il mourut enuirõ l'an 1260.

l'an 1260.

COLARS LI BOVTEILLERS. XLIX.

maysson de Bouteiller

COlars li Bouteillers (ie ne sçay si c'est pour ce qu'il fut de la maison de Bouteiller, tresnoble & ancienne en France) addresse sa chanson à Phlipot Verdiere, qu'il prie de la chanter: protestant iamais n'en faire, si elle n'est bien receue de sa dame, qu'il a seruie loyaument. De cestui cy fait mention

la VI. chanſon, du recueil des ieux partis : & l'addreſſe à maiſtre Guillaume le Viniers. Auquel il demande : ſ'il eſtoit fins amis d'vne dame iolie, & elle ſans tricherie l'aimaſt, que perſonne ne le ſceut: lequel doit plus douter, ou luy de la prier d'amours, ou elle de luy octroyer.

IEHAN LORGVENEVR. L.

IEhan Lorgueneur (ie croy l'organiſte) dit qu'vn doux regard tous maux cure, ſe fins cuers li veult aider.

Meßire GILLES le VINIERS. LI.

MEſſire Gilles le Viniers, dit à ſa dame qu'allant en Surie, & luy laiſſant ſon cœur, il ne penſe pas y faire grand choſe: mais ſ'elle luy vouloit donner le ſien, il feroit de belles cheualeries. Au ieu parti il demande à Simon d'Antie : lequel vault mieux que vieil homme aye ieune amie, ou vieille amie ſoit à vn iouencel.

Meßire PIERRE DE CREON. LII.

MEſſire Pierre de Creon (ie croy de Craon) dit qu'il aime par heritage, & que les ſiens ont touſiours loyaumẽt aimé. Ceſte maiſon de Creõ ou Craon, a depuis eſté fort eſtimee, pour les grãs biens qu'ont tenu les chefs d'icelle: & pour leur vaillance.

craon en Simon

Le Chanoine de ſaint Quentin. LIII.

LE chanoine de S. Quentin n'eſt autrement nõmé : ſa chanſon eſt belle, & dit qu'amour le fait endurer. Seul pour itant qu'elle ſe puit vanter,
» Qu'aucuns amans ſoit mors en ſon ſeruiſe.
» Mes ce n'eſt pas loyautez ne franchiſe,
» De ſon ſeriant qui loyal la greuer:

» S'amours vousist ouurer selon droiture.
mais amour n'a cure de garder loyauté:au cõtraire,
» Qui plus vous sert,plus est en auenture
» De guerredon enuers vous recouurer.
» Mes ie aim' miex en loiaument ouurer
» Perte & ennuy que gaain en faintise.
» Oncor soit or ma ioie arriere mise,
» Vaincre porrai par loiaument aimer.

BAVDOVIN DES AVTIEX. LIIII.

BAudouin des Autiex ou Autels, prie sa dame qu'elle ne preste l'oreille à mesdisans & traistres en amours.

CHARDON. LV.

CHardon dit qu'allant à la guerre pour seruir nostre Seigneur, il laisse son cœur à sa dame: la priant ne le vouloir oublier.

SAVVAGE D'ARRAS. LVI.

SAuuage d'Arras,dit que les oiseaux ont repos en hiuer sans chanter & crier : mais quant à luy il ne cesse d'auoir dueil.

Meßire ROBERT DE MARBE-ROLLES. LVII.

MEssire Robert de Marberolles,dit qu'il chante par vsage & pour soymesme resiouir, puis qu'on l'a trõpé.Aussi toutes fẽmes iouent à bourser. &, Morte est amors,mors sont cil qui amoient,
» Li faux amans l'ont fait du tout faillir
» Par leur barat,& par leur tricherie:
» Par leur faux plaindre & par leur faux souspir.
ceste chanson est tresbelle.

PHILIPPES PA. LVIII.

PHilippes Pa, ſe tenoit fort contant d'amour, car luy & ſa dame diſent ſi aux lozangiers : & pou priſent lor dangiers.

Meßire HVGVES DE BRESI, OV BERSI. LIX.

MEſſire Hugues de Breſi ou Berſi fut treſbon poete, ainſi que deux chanſons le teſmoignent. Il dit que quand il ſera mort, ſa dame connoiſtra quelle perte elle aura faitte : & cõbien qu'il n'accomplit iamais ſon vouloir d'elle, il eſt deliberé mourir ſous l'eſcu, pluſtoſt que ſe confeſſer vaincu : encores qu'elle luy aye deux ou trois fois menti, & qu'il ſe doute qu'elle aye autre ami, ſi a-til tant chaſſé qu'il deut biẽ acheuer. Toutefois ſa deſtinee eſt qu'il n'aura iamais bien d'aimer, puis qu'il ne peut plus voir ſa dame, ne trouuer occaſion d'aller en ſon païs. Encores fera-til vne chanſon perdue, puis qu'a perdre ſont tournez tous ſes chants. Mais poſſible que celle cy aura telle vertu, qu'elle luy fera droiture des autres. Maiſtre Eſtiene Paſquier eloquent aduocat en la Cour de Parlement, m'a preſté vn liure qui apres ces deux vers de la Bible Guiot, + Eſtienne Pa[illegible]

» Lors veuil que il tiene ſa voie,
» Si loing que iamais ne le voie.

+ en adiouſte bien VI. ou VII. cens, tous Satyriques: dont les premiers commencent:

» Moult ai allé, moult ai venu:
» Moult m'a ma volenté batu.

& puis à la fin il dit,

» Cil qui plus voit plus doit ſçauoir.
» Hugues de Berſi qui tant a,

» Cherchié le monde ça & la,
» Qu'il a veu qu'il ne vault rien:
» Presche ores de faire bien.
» Et si sai bien que li plusour,
» Tendront mes sermons à folour:
» Que ils ont veu que ie amoie,
» Plus que nus biaux solas & ioie

qui pourroit bien estre le mesme Hugues de Berssi, que les escriuains ont changé en Bresi, ou Bersil, comme dit vn liure qui est en la bibliotheque du Roy. Lequel aussi appelle ledit opuscule, commen- » çant Moult ai allé moult ai venu. &c. La bible du seigneur de Berzé Chastelain. Il semble que ce de Bersi apres auoir longuement demené l'amour, se soit rendu moine, ou pour le moins retiré des ioyeuses compaignies.

ROGERS DE CAMBRAI. LX.

ROgers de Cambrai, dit qu'il faisoit sonner bien souuent sa vielle pour s'amie, qu'il aimoit coraument: c'est à dire cordiallement.

IEHAN DE MAISONS. LXI.

IEhan de Maisons, prie sa dame ne croire vn, en qui iadis il s'est fié comme son bien vueillant: & lequel il prouueroit traistre s'il le vouloit attendre en champ.

QVENS DE BRETAIGNE. LXII.

IE ne fay doute que ce Quens de Bretaigne, ne soit Pierre surnomme Mauclerc. Il demande à Benard de la Ferté, lequel vault mieux de proesse, ou de largesse. Benard respond, que proesse sans largesse, est foible. Et pource que le Côte de Bretaigne n'en

gne n'en est d'accord, ils s'en raportent au Conte d'Anjou,

» Qu'en tous biens a mis son pensé.

lequel ie ne fai doute estre Charles frere de saint Louis. De ce Conte de Bretaigne fait mention le ieu parti, en la VII. chanson: & le fait parler auec Gaces Brulez: lui demandant si ayant loyaument aimé vne dame, & il s'appercoiue qu'elle vueille le trahir: s'il doit attendre, ou la guerpir.

ROBERT DV CASTEL. LXIII.

Robert du Castel, dit que ceux la mentent qui disent qu'amours leur fait mort receuoir.

» Car bonne amour est perdurable vie.
» N'est pas amant qui trop quiert à s'amie;
» Ne tous ses bons veult à li acheuer.

à la fin il dit,

» Car i'aim miex par souffrance,
» Et par son gré auoir mon desirier:
» Qu'estre à mon bel o li par souhaidier.

Ses deux châsons sont cottees en marge, Coronee. Ie croy pour auoir auec icelles gaigné quelque prix: estant iugées bonnes, comme à la verité elles sont. Il dit encores, que nul ne doit auoir honneur, s'il n'a mis sa puissance en bonne amour honorer. Car les maux d'amour, sont legers. Que si son chât luy peut plaire: il sera tout gueri de ses maux. Le recueil des ieux partis, mõstre par la LV. chanson, que Robert du Castel fut marié: & a vescu du temps de Bretel, duquel nous parlerons tantost, c'est à dire, enuiron l'an 1260.

LAMBERT FERRIS. LXIIII.

LAmbert Ferris dit, que tant qu'il aura dedans le corps la vie, il aimera ſans boiſdie. De luy parle le recueil des ieux partis: & le fait interroger par Iehan Bretel ou Bretiaux. Et ſemble par la XLV. chã-ſon dudit recueil, qu'il eut amie à Abeuille. Luy meſme a fait auſſi des ieux partis: car il demande à Bretel: lequel vault mieux eſtre loyaument eſcon-duit, qu'eſtre tenu en faulſe pitié. Plus ſi l'amant ſe mariant à ſ'amie, prend l'enuie qu'il ſouloit auoir de chanter. Demande encores à maiſtre Iehan de Marli: de deux amans l'vn eſt ialoux, & l'autre non: lequel ayme le plus coraument. Il a veſcu enuiron ledit an 1260.

IEHAN LI CVNELIERS. LXV.

IEhan li Cuneliers, dit qu'amours luy a emblé ſon cœur, pour le mettre en la puiſsãce de ſa dame. Et puis qu'il eſt en ſon dangier, il ne l'en doit retirer. Car eſperance luy dit, qu'encor aura recouurier à la ioye. De ceſtui-cy fait encores mẽtion le ieu par-ti en la XIIII. chanſon: & le fait ami de Iehan Bretel, de ſorte qu'on le peut mettre de ſon temps.

EVSTACE LI PEINTRES. LXVI.

EVſtace li Peintres, fut treſbon poete. Dit que ceux qui chantent de flor & de verdure, ſont a-moureux ainſi que d'auenture, quant ils veulent ils ont allegement. Mais quant à luy, il trouue ſa dame tant dure que c'eſt merueille cõme ſon cœur l'en-dure. Que les Ours & Lions ſe gardent quelquefois de mal faire: & ſa dame tous les iours fait ſon pou-uoir de le greuer. Onques Triſtan, li Chaſtelains (ie croy qu'il entend celuy de Couci) ne Blondiax,

n'aimerent de telle façon. La II. chanson est belle, & toutes aussi: mais ce trait de la v. me semble digne d'estre renouuellé.

» Dame où tous biens crest & naist & esclaire:
» A qui biauté nulle autre ne se prend.
» Dont sans mentir ne pourroit on retraire,
» Fors grant valeur & bon enseignement:
» Qu'il n'y fault rien, fors merci seulement.
» Bien sont vos fais à vos doux ris contraire:
» Cuer sans merci, & semblant debonnaire:
» He diex pourquoy ensemble les consent.

MAHIEVX DE GANT. LXVII.

MAhieux de Gant, a fait ses chansons en dialogue: & par la II. il demande, si l'on peut changer s'amie pour vne plus belle.

Messire ROBERT DE MAVVOISINS. LXVIII.

MEssire Robert de Mauuoisins, dit à sa dame, que si aucun pour bien aimer a de ses amours alleiance: qu'elle se deuroit souuenir de luy.

THOMAS ERARS. LXIX.

THomas Erars, dit auoir entendu que vrai amãt sont sauuez s'ils meurent en desirãt: la premiere de ses chansons est cottee en marge, coronee.

CAR AVSAVX D'ARRAS. LXX.

CAr Ausaux d'Arras, dit que si bien sa poine est perdue, que s'amour n'en est decrue.

AVBINS DE SEZANE. LXXI.

AVbins de Sezane parle cõme vn fol desceperé. disant, A tous sains le di,

» Se ie pers m'amie, Ne sien ne sui mie, «
» Qu'en dieu ne me fi: Ainsi ie l'affi. «

IEHAN FRVMIAVX *de l'Isle*. LXXII.

IEhan Frumiaux, fut de l'Isle (ie croy en Flandres) dit que sa dame le perdant seroit desheritee d'vn serf: & pource seroit moins redoutee. sa chanson est cottee en marge, coronee.

Messire GVILLAVME VIAVX. LXXIII.

MEssire Guillaume Viaux, dit qu'il a amé tout son viuant. Qu'à sa dame rien ne plaist de ce qu'il dit: & toutefois il aime mieux la seruir & mourir en aimant, que de toutes autres iouir.

CAR AVSAVX. LXXIIII.

CAr Ausaux, ie ne sçay si c'est celuy d'Arras. nõme sa dame Bone: & se plaint qu'il est ami sans amie. toutefois il se fie en Amours.

THOMAS ERIERS. LXXV.

THomas Eriers se plaint, que li felõ l'õt fait mesler (c'est à dire tancer ou debatre) auec sa dame.

Le Quens d'Anjou c'est a dire le conte d'Anjou.

Le QVENS *d'Anjou*. LXXVI.

IE ne fai doute que ce Quẽs d'Anjou, ne soit Charles frere du Roy saint Louis, depuis Roy de Sicile: prince gaillard en sa ieunesse, & volontaire, ainsi qu'õ peut voir en l'histoire du seigneur de Ionuille. Ce Conte d'Anjou, dit combien qu'il n'eut iamais pensee de seruir autre que sa dame, elle l'a mis en nonchaloir: encores qu'il ne l'aye pas deserui. Si attendra-il son vouloir comme loyal ami.

ROGERIN D'ANDELI. LXXVII.

ROgerin d'Andeli dit qu'il ne cessera de chanter, encores qu'il se deuille d'Amours: & soit taillé de mourir en ses tourments, se merci ne vainc sa dame. Il se plaint de ses yeux qui l'ont trahi.

Le QVENS DE LA MARCHE. LXXVIII.

IE n'ose asseurer le nom de ce Comte de la Marche, mais il est aisé à iuger, qu'il a vescu du tẽps des dessusdits. Il dit que la premiere fois qu'il vit sa dame, il oublia de la saluer. Et ne fut merueille s'il se trouua lors esbahi. car il ne se conseilla pas à son cœur, qu'elle auoit ia pris: & onques puis ne le recouura. Il nomme s'amie Biaux doux Rubis. Car tout ainsi (dit-il) que c'est la meilleure pierre precieuse: aussi est elle le mirouer des autres dames. Il se plaint que les mesdisans l'ont esloigné de s'amie. Que Lancelot n'aima tant sa Geneure. Qu'il est comme le vaisseau cinglant en mer ne sachant où arriuer. Et combien qu'il n'aye iamais maudit amours, il n'aura ia fiance en sa dame qui l'a trahi. Que son mal luy double, pource qu'il luy conuient aller en estrange contree. En la x. il dit que sa dame passe toutes autres, comme vn beau bouton de roses espanouies. Il l'appelle encores Biaux doux Rubi. Sa derniere chanson est belle. Le liure du seigneur de Roissi, ne nomme plus aucun apres les chansons de ce Conte: encores qu'il y en ait plus de deux cens autres: sinon qu'au 177. fueillet il fait mention d'vn Ioliuet de Paris, Qui d'amors a grãt renom. Ie pouuois extraire d'auantage de belles manieres de parler, tãt de ceux qui sont nõmez, que des autres sans nom: mais tout ainsi que ie me suis lassé de lire, aussi croy-ie bien, lecteur, que tu ne le seras pas moins.

Monseigneur RENAVLT DE SABVEIL. LXXIX.

MOnseigneur Renault de Sabueil est fort estimé par l'autheur du Romans Guillaume de

Dole, qui parle de luy ainsi:

» Des bons vers celui de Sabueil
» Monseignor Renault lui souuient.

Il se trouue de lui vne chanson, commençant,

» Ja de chanter en ma vie
» Ne quier mes auoir courage:
» Ains voil miex qu'amors m'occie,
» Por fere son grant domage.
» Car iamais si finement
» N'ert aimee ne seruie:
» Por c'en chasti tote gent,
» Quel ma mort & li traie.
» Las i'ai dit par ma folie,
» Ce sçai de voir grant outrage:
» Mes à mon cuer prist enuie
» D'estre legier & volage.
» Ha dame si m'en repent,
» Mes cil à tart merci crie,
» Qui atent tant qu'on le pent:
» Por c'ai la mort deseruie.

Guiot en sa bible, nomme Robert de Sabueil entre les princes & seigneurs ses bien-faiteurs,

» Qui refu Robers de Sabueil.

DOETE DE TROIES. LXXX.

DOete de Troies chanteresse & Trouuerre, ainsi que ie croy, est fort estimee par ledit autheur: qui la nomme entre les Menestrels qui se trouuerent à la court que l'Empereur Conrad tint à Maience comme il feint: il dit d'elle,

» Li Menestrel de meinte terre
» Qui ere venus por aquerre,

» De Troie la belle Doete
» I chantoit cette chansonete.
» Quand reuient la seson
» Que l'herbe reuerdoie.

IONGLET. LXXXI.

IOnglet fut vn menestrier bié appris, fort renommé & estimé par le mesme autheur, comme principal en ce mestier pres ledit Empereur Conrad,

» Vn sien vielor qu'il a,
» Qu'on apelle acort Ionglet,
» Fit apeler par vn varlet.
» Il ert sage & grant apris,
» Et s'auoit oi & apris
» Mainte chanson & maint biau conte.

Il se trouue vn fabliau de la moquerie que luy fit vne espousee: au mari de laquelle (qui estoit vn riche villageois, si niais que ce Ionglet ne luy auoit iamais sceu oster son ramage) il auoit persuadé que pour se tenir plus honnestemét, il ne deuoit le iour de ses nopces descharger son ventre. De maniere que le pauure sot endurant vne extreme douleur de tranchees, pour auoir trop mangé de poires crues, ne peut la premiere nuict accoler sa femme. Iusques à ce qu'elle aduertie du fait, l'eut pressé de se leuer: luy persuadát aller perfumer Ionglet couché en vne chambre voisine. Ce qu'il fit, emduisant les chausses, pourpoint, & estuy du menestrel, qui n'eut occasion de s'en moquer.

HVES DE BRAIE-SELVE. LXXXII.

HVes de Braieselue pres Oignó, fut vn menestrel fort estimé par le mesme auteur du Romás de

Guillaume de Dole qui dit de luy:

" De Braiefelue vers Oignon
" I vint Hues à cele corr.
" L'empereres le tint molt cort,
" Que li apreist vne dance,
" Que firent pucelles de France,
" A l'ormel deuant Tremilli:
" Ou len a meint bon plet basti.
" C'est vers de belle Marguerite,
" Qui si bel se paie & aquite
" De la chansonnete nouuelle,
" Celle d'Oisseri,
" Ne met en oubli
" Que n'aille au [1] cembel,
" Tant a bien en li,
" Que moult embeli
" Le gieu souz l'ormel.

[1] C'est vne maniere de Tournoy.

Ces plaids & gieux ou ieux souz l'ormel, estoyent vne assemblee de dames & gentilshõmes, où se tenoit cõme vn parlement de courtoisie & gentillesse pour y vuider plusieurs differens. Il y en auoit d'autres en autres prouinces, selon qu'il se trouuoit des seigneurs & dames de gentil esprit. Le mesme autheur nomme vn Cupelin menestrel.

RVTEBEVF. LXXXIII.

RVtebeuf fut vn Menestrel, duquel on trouue plusieurs fabliaux (c'est à dire, contes de plaisir & nouuelles) mis en ryme: & encores des plaintes de la terre sainte, adressees au Roy S. Louis, le Cõte de Poitiers & la noblesse de France: pour secourir messire Geoffroy de Sargines vaillãt Cheualier, qui la de-

la defendoit à son pouuoir. La plainte d'Anceau de l'Isle est aussi dudit Rutebeuf, de laquelle ce couplet me semble bon:

" Tousiours deut vn preudhome viure:
" Se mort eüt sans ne sauoir.
" S'il fut mors, il deüt reuiure:
" I ce doit bien chacun sauoir.
" Mes mors est plus fiere que [1] Huiure
" Et si plaine de mon sauoir,
" Que des bons le siegle deliure,
" Et au mauuais laist vie auoir.

[1] Guiuara, en Italie est vn serpent, tel que celuy d'vn quartier des armes de Milan.

Il a fait en vers la vie de S. Elizabet de Turinge, qu'il presenta à Isabel Royne de Nauarre. Il semble qu'il a aussi faict le dit des ordres de Paris: auquel parlant ainsi des aueugles que nous appellons Quinze vingts, il me fait soupçonner que ceux que S. Louis premierement y amassa, ne furēt Cheualiers, comme l'on pense: ains quelques pauures gens. Car cestuy-cy les fait mendians, disant d'eux:

nota

" Li Roix a mis en vn repaire,
" Mes ie ne sai pas porquoi faire,
" Trois cens aueugles tote à rote.
" Parmi Paris en va III. paire,
" Tote ior ne finent de braire,
" As trois cens qui ne voient gote.
" Li vns sache, li autre bote,
" Se se donnent mainte secosse,
" Qu'il n'ia nul qui lor eclaire:
" Si feux y prent, ce n'est pas dote,
" L'ordre sera brulee tote,
" S'aura li Roix plus à refere.

Par le mesme opuscule il mõstre que ceux du val des escoliers souloyent mendier: & que les Guillemins (ce sont les Blancmanteaux) furent premierement reclus. C'est luy (à mon aduis) qui a fait le fabliau du Clerc: lequel ne pouuant persuader à vne dame, qui n'estoit des plus sages, qu'elle ne pourroit voler sans ailes & plumes: la baisant pour luy faire le bec, & maniant nue pour faire sortir les plumes, luy attacha si auant sa queue qu'elle germa (disoit la dame) dedans son ventre, l'empeschant tellement de voler, qu'à peine pouuoit elle voir ses pieds, tant le ventre luy estoit creu. Ie ne fay doute, que ce fabel n'ait dõné occasion à Bocace de faire la x. nouuelle de la ix. Iournee de son Decameron. Il en a fait encores vne autre de la femme d'vn escuyer: laquelle ayant donné assignation à son Curé, de l'aller trouuer en vn petit bois voisin: son mary estant venu contre son esperãce, elle l'enuoya coucher de bonne heure, disant vouloir veiller tard, pour acheuer sa toile. Puis le sentant endormi, elle vint trouuer son Curé, auec lequel demourãt trop longuement, & le mary ne la sentãt point couchee pres de soy, demanda où elle estoit. La chambriere luy dit, qu'elle veilloit chez sa voisine. Le mary courroucé se leue, & la vient chercher chez ses voisines: mais oyant dire qu'elle n'y auoit point esté, il s'en retourne tout furieux. La dame qui l'auoit senty passer le long du bois, & la menacer auec le prestre, s'en retourna en sa maison. Là où estant accueillie d'iniures par son mary, qui l'appelloit putain, & qu'elle venoit d'auec le Curé: elle ne luy re-

ſpondit mot. Ce qu'ayant mis le mary en plus grād colere, comme ſi en ſe taiſant elle confeſſaſt ce qu'il diſoit, voulant luy couper les cheueux, elle luy dit: Qu'eſtant groſſe on l'auoit conſeillee d'aller ſur la mi-nuict faire trois tours à l'entour du Monſtier, en diſant trois patenoſtres: puis ſans mot dire faire auec le talon vne foſſe, laquelle ſe trouuant ouuerte au bout de trois iours, ce ſeroit vn fils: & s'elle eſtoit clauſe, vne fille: eſchappant par ce moyen la colere de ſon mary. Rutebeuf ſe plaiſoit fort en equiuoques. Et pource au dit d'Hypocriſie, il veut que ſon nom vienne de Rude & de Bœuf. Il fut marié par deux fois: & combien qu'il euſt peu de biens, il priſt (dit-il) femme qui n'eſtoit ne gente ne belle. Auſſi Dieu l'auoit fait compagnon de Iob, luy ayant oſté tout à coup ce qu'il auoit, auec l'œil dextre dont il voyoit le mieux. Il addreſſe ſa complainte au Comte de Poitiers & de Thoulouze (ce fut Alphons frere de S. Louys) qui luy donnoit volontiers. Rutebeuf a veſcu longuement: & le plus ſouz le regne de S. Louys. Toutefois par vn de ſes œuures il ſemble qu'il ſoit venu iuſques à l'an 1310. an. 1310.

MARIE DE FRANCE. LXXXIIII.

MArie de France, ne porte ce ſurnom pour ce qu'elle fuſt du ſang des Rois: mais pource qu'elle eſtoit natifue de France. car elle dit,

» Au finement de cet eſcrit,
» Me nommerai par remembrance,
» Marie ai nom, ſi ſui de France.

Elle a mis en vers François les fables d'Eſope moraliſees, qu'elle dit auoir tranſlatees d'Anglois en

François. Pour l'amour au Conte Guilleaume,
" Le plus vaillant de ce Roiaume.

IEHAN DV PIN. LXXXV.

IEhan du Pin, ou Pain, fut moine de Vaucelles, & a fait vn opuſcule, intitulé l'Euangile des femmes, aſſez bien fait & plaiſant, compoſé en ryme Alexandrine qui commence,

" L'euangile des femmes vous veuil ci recorder.

à la fin il dit,

" Ces vers Iehans du Pain vn moine de Vaucelles,
" A fet moult ſoutilment, &c.

COVRTE BARBE. LXXXVI.

COurte Barbe fut vn Meneſtrel, qui a fait le fabliau des trois aueugles de Compiegne, aſſez plaiſant. Trois aueugles (dit-il) ſortans de Compiegne, rencontrent vn eſcolier de nature gaye: lequel voulant tirer du paſſetemps d'eux, quand ils luy demanderent l'aumoſne, leur dit: Tenez, ie vous donne ce Beſant (c'eſtoit vne piece d'or valant enuiron vn angelot) chacun des aueugles penſant qu'il l'eut dõné à ſon compagnon, l'en remercierent grandement. Et ayans cheminé quelque peu d'eſpace, le plus ancien d'eux commence à dire aux autres: que paſſé long temps ils n'auoyent fait bonne chere, & falloit retourner à Compiegne ſe reſiouir: à quoy les autres s'accorderent. Eſtans donc arriuez en la ville, & oyans crier, Ceans a de bon vin: ils prient l'hoſte de les loger en vne bonne ſalle peinte, les bien traitter, & n'auoir eſgard à leur eſtat: car ils le contenteroyent bien. Le Clerc qui auoit mis pied à terre, depuis

ce don imaginaire, & les suiuoit pour entendre leurs propos: vint semblablement loger en la mesme hostellerie, où les aueugles se firent bien traitter de chair, de poisson, & toutes sortes de vins: puis apres auoir bien beu ils s'en allerent coucher, dormans si haute matinee, que l'hoste les vint esueiller, & demander leurs escots. Les aueugles respondirent que c'estoit raison, qu'ils auoyent vn besant sus lequel il se payast. Ca donc (dit l'hoste) & vn des aueugles parlant à son compagnon, Robert baillez-le luy, car ce fut à vous qui alliez le premier qu'on le donna. Par dieu vous auez menti, dit Robert, mais ce fut à vous qui veniez le dernier. Cestui-cy iurant que non, Tu l'as donc, disent les deux au troisieme: Non ay, respondoit il, mais vous. Ce pendãt l'hoste courroucé pensant qu'ils se moquassent de luy, commençoit à frapper dessus les aueugles, quand le clerc qui auoit tout ouy, dit à l'hoste, qu'il ne se faschast, ains mit l'escot des aueugles sus le sien, car il payeroit tout, dont l'hoste le remercia: & louant sa liberalité laissa sortir les aueugles. Le clerc vestu, & oyant sonner la messe, demanda à l'hoste s'il vouloit pas prendre son Curé pour pleige des xv. sols, que luy & les aueugles deuoyent pour leurs escots: lequel respondit, que non seulement pour cela, mais qu'il luy presteroit iusques à trente liures. Faites donc (dit le clerc) que ie sois quitte quand on m'amenera mon pallefroy, & l'hoste dit qu'aussi feroit-il. Ce pendãt le clerc commande à son valet tirer son cheual de l'estable, & le luy amener. Ce fait il s'achemine

vers l'eglise : là où estant venu, il prend son hoste par le doigt, & le mene vers l'autel : où trouuant le prestre vestu de son aube, & prest de dire la messe, il tire de sa bourse douze deniers, & luy dit bas, que l'homme qu'il tenoit estoit frenetique, mais pour le present il se portoit assez biẽ de sa persõne: qu'il luy pleust toutefois apres la messe, dire sus sa teste vne euangile. Le prestre se tournant deuers l'hoste, luy dit, Mon ami, ie le feray apres la messe. Le clerc ainsi quitté, sort de l'eglise, prend congé de son hoste & monte à cheual. Or pource qu'il estoit dimanche, l'hoste retourne pour ouir messe, laquelle acheuee il s'approche de l'autel: & le Curé ayant encores l'estole au col, luy fait signe qu'il s'approche & s'agenouille : mais l'hoste qui n'estoit en deuotion, luy dit, qu'il ne venoit pour cela, ains pour receuoir quinze sols qu'il luy auoit promis au nom du clerc. L'hoste ne voulant s'agenouiller, & au contraire se courrouçant : le Curé appelle ceux qui estoyent demourez, & les prie de tenir cest homme, qui n'estoit pas bien sage: mais l'hoste monté de plus en plus en colere, & fasché outre mesure, commence à blasphemer. Ce qui fut cause que le Curé parlant plus hault, assembla des gens, criant qu'il estoit fol : de maniere qu'il fut lié, & l'euangile dicte sus sa teste. L'oraison acheuee, quand il demanda ses xv. sols, il est renuoyé comme insensé, & encores moqué de ceux à qui il conta son affaire. Les deux vers derniers declarent l'autheur.

» Corte-barbe dit ci endroit,
» Qu'on fait à tort maint homme honte.

Le Clerc de Vaudoy. LXXXVII.

LE Clerc de Vaudoy fut assez bon Trouuerre: il a fait les fabliaux, intitulez, Niserole, qui cõmẽce, Seignor i'ay follement mes deniers despendus: Corbeigni, & Trambloy, que ie n'ay veus: ensemble celuy des Droits qu'il fit âgé de quarãte à cinquãte ans. C'est vne satyre cõtre les Iacobins & Cordeliers. Il fit encores vn fabliau du Dieu d'Amours, d'Esté, & de May: dõt ie n'ay veu que les xx. premiers vers.

Iehan le Galois. LXXXVIII.

IEhan le Galois fut natif d'Aubepierre, & a fait le fabliau de la Bourse pleine de sens, qui est moral. Vn riche marchant de Desise nõmé Renier, marié à vne honeste dame, qu'il caressoit assez, aymoit toutesfois vne putain. Ceste femme s'apperceuant qu'il portoit hors la maison, ce qui luy appartenoit, & neantmoins le cognoissant pour homme assez grossier, vn iour qu'il deliberoit aller à la foyre de Troyes (lors fort estimee) le pria luy apporter vne bourse de la valeur d'vn denier, pleine de sens: ce qu'il meit en son memoire. Apres allant visiter Mabille sa garce, elle luy demanda vne robbe. Le temps de la foire approchant, Renier partit de sa maison: & venu à Troyes feit tresgrant profit de sa marchandise, laquelle il remploya en autres especes. Puis se souuenant de sa garce, il luy va achepter vne belle robbe: & encores ne voulant oublier sa femme, il s'enquist où l'on vẽdoit des bourses pleines de sens. Celuy auquel il s'addressa, qui n'estoit pas plus habile homme que luy, le renuoya à vn Sauoyart espicier, ou vendeur de drogues: & cestuy-

ci non plus ſage que l'autre, l'addreſſa à vn vieil hõme Eſpagnol: lequel ſceut ſi bien interroger Renier, qu'il luy confeſſa eſtre marié à vne honeſte dame, qui l'auoit prié luy apporter ceſte bourſe, & ſa putain vne robe. L'Eſpagnol luy remõſtra la faute qu'il commettoit de paillarder, ayant eſpouſé vne ſi ſage femme: toutefois ſ'il ſe vouloit aſſeurer de l'amitié de l'vne & de l'autre, enſemble cognoiſtre celle qui luy portoit plus vraye affection, qu'il deuançaſt ſes chariots d'vn iour ou deux: & ſe veſtant de meſchans habillemens, fiſt courir le bruit qu'il auoit tout perdu. Apres cela qu'il vint voir ſa garce, puis ſa femme: & ſelon la reception qu'elles luy feroyent, il iugeaſt de leur amitié. Le ſage aduertiſſement de l'Eſpagnol, ayant ouuert à Renier les yeux de ſon entendement, il commande à ſes gens arriuer à Deziſe, à certain iour qu'il leur dit, & non plus toſt. Ce pendant il les deuance: & auant qu'entrer en la ville, ayant oſté ſes veſtements accouſtumez, comme ſ'il fuſt eſchapé de brigans, il vient qu'il eſtoit la nuit, heurter en la maiſon de Mabille, laquelle luy ouurit l'huis: mais le voyant en ſi pauure eſtat, luy demãda qui il eſtoit. Renier, reſpõdit qu'il auoit tout perdu, & ſe venoit cacher, ne voulant que ſes creanciers le trouuaſſent: car il n'auoit moyen de leur ſatisfaire, pource qu'il deuoit beaucoup plus qu'il n'auoit vaillãt. La garce luy dit, qu'il allaſt dõc autre part: & nonobſtant que Renier luy ramenteuſt les biens que iadis il luy auoit faits, ſus l'heure meſme elle le chaſſa hors ſa maiſon. De là il vient à la ſienne, qu'il eſtoit nuict toute noire: & huchant

huchant sa femme, elle qui entendit sa voix descendit incontinent, & luy vint ouurir la porte. Renier entré & ioyeusement receu, ne fut pas si tost monté en sa chambre, que sa femme luy demanda la cause pourquoy il estoit en si pauure estat : à quoy il respondit en peu de mots, M'amie i'ay tout perdu ma marchandise, & qui pis est ie doy beaucoup plus qu'il ne me reste de vaillant, se mõstrant fort courroucé. La dame luy dit qu'il ne se faschast, qu'elle auoit encores bien vaillant dix mille liures de son patrimoine, lequel elle luy abandonnoit pour payer ses debtes. Ce pendãt qu'il despouillast ceste meschante robe, qu'il en prist vne meilleure, & fist bonne chere. Puis l'ayant fait manger, ils s'en vont coucher. Le lendemain la nouuelle de la perte de Renier, fut sceue par toute la ville dés le poinct du iour : car la garce l'auoit publiee. De sorte que sa maison se veit incontinent pleine de ses creanciers ou cautiõs: ausquels Renier faisant bien du piteux, remonstre comme il auoit tout perdu: les priant auoir patience aussi bien que luy, ce qui en estonna plusieurs : mais sur ce poinct voyci arriuer son varlet, auec son pallefroy, estant suiui des chariots qui portoyent sa marchandise. Lors ayant conté en presence de la compaignie, l'occasion de sa feinte perte : sa femme luy dit, qu'il luy auoit apporté la bourse qu'elle demandoit : & Renier asseuré de sa fidelité, par la preuue qu'il en auoit trouuee, luy donna la robe promise à la garce : ayant par la sagesse d'autruy appris à cognoistre la difference d'vne vraye & feinte amitié.

Sire IEHAN CHAPELAIN. LXXXIX.

SIre Iehan Chapelain, a fait vn fabliau du Secretain de Cluni, fort plaiſant & bien meſlé d'aduentures diuerſes: lequel commence,

" Vſages eſt en Normandie,
" Que qui herbergiez eſt, qu'il die
" Fable ou chanſon die à l'hoſte.
" Ceſte couſtume pas n'en oſte,
" Sire Iehan li Chapelain
" Vourra conter du Soucretain.

Et le reſte en ryme que i'ay mis en proſe le plus pres du ſens de l'autheur, retenant beaucoup de ſes propres mots pour d'auãtage deſcouurir le temps.

Iadis il y eut à Cluni vne bien ſage & belle dame mariee à vn bourgeois de la ville, nommé *Hue*. Laquelle ayant couſtume d'ouir tous les iours le ſeruice, que les moynes y ſouloyent faire en belles ceremonies: il aduint que celuy qui auoit charge de l'Egliſe, qu'on appelle Secretain, en deuint ſi fort amoureux, que la voyant vn matin pres vn pilier, il ſ'enhardiſt de l'approcher, & prenant ſa main luy dire: Madame dieu vous gard: & me doint voſtre amour. Il y a ia long temps que ie vous aime: voire dés que i'eſtoy petit clergeon, & que vous demouriez chez voſtre pere. Ce mal qui me tenoit comme enfant, ne m'a laiſſé à ceſte heure que ie ſuis hõme, pour le vous monſtrer plus certainement. Ie vous prie donc m'octroyer voſtre amour: vous aduiſant que i'ay le maniment du threſor de ceans, lequel eſt tout à voſtre cõmandement pour vous faire riche, & ſi iolie de robes & ioyaux, qu'il n'y a fem-

me à Cluni, qui le ſoit dauantage. La dame nouuelle mariee, & qui ne l'auoit pas agreable, luy reſpondit: Sire Secretain, vous vous trauaillez pourneant: iamais ie ne feroy ceſte faute à mon mary. Et ſi vous en mettez d'auantage en peine, i'en aduertiray voſtre Abbé. Le moine tout confus, ne luy ſceut dire autre choſe, ſinon, Madame à ce que ie voy, il me conuient mourir par voſtre rigueur. Là deſſus il ſ'en va bien marry, ſans plus luy en faire inſtance. Vn aſſez long temps apres, ce Hue ayant par ſon mauuais gouuernement, vendu vigne, terres, & meubles, deuint ſi pauure qu'il fut contraint dire à ſa femme l'extreme neceſſité en laquelle ils eſtoyent: & luy remonſtrer qu'ils ne pouuoyent demourer au pais, n'ayans plus que la maiſon où ils habitoyẽt: & laquelle encores ils ne pouuoyent vendre, ne ſçachant lieu auquel ils peuſſent mieux celer leur pauureté. Mais ſa femme plus aſſeuree, le reconfortant luy reſpondit, qu'elle auoit des parens en France, deuers leſquels ils pourroyent ſe retirer: toutefois à fin que pas vn des voiſins ne ſ'apperceuſt de leur partement, quãd ils orroyent ſonner matines il falloit aller en l'egliſe, prier Dieu les vouloir conduire. Le dimanche venu, ils ſe leuent de bonne heure, & oyans matines ſonner, ils ſ'acheminent à l'egliſe: là où comme l'vn ſerré contre vn pilier, & l'autre en quelque coing, eſtoyent fort triſtes, & ententifs à leurs prieres: d'auanture le Secretain pour le deuoir de ſon eſtat, allant par l'egliſe vne bougie au poing, trouuãt ſ'amie à vne heure non accouſtumee, l'occaſion propre de parler à

elle ayant soudain esueillé son amour, seulement endormi, il s'approcha & luy dit, Mal de hait aye celuy qui ne se soucie de vostre ennuy, & Dieu vous enuoye ioye: laquelle aussi vous pourriez auoir si vouliez croire mon conseil, ayant moyen de vous faire la plus heureuse de la ville. La dame luy respondit, Sire ie m'esmerueille de vos propos: il y a dix ans passez que me requistes d'amour, & oncques puis ne m'en parlastes, que la premiere annee que ie fu mariee. Il est vray, ce dit le Moine: mais encores si me vouliez octroyer vostre amour, & seulement vn baiser pour le present, ie vous donneroy cent sols que i'ay sus moy: & auant qu'il soit midi, plus or & argent que n'a pas vn homme de ceste ville. Il sembla à la dame, que sa necessité l'admonnestoit de ne laisser passer l'occasion qui se presentoit. De sorte, que pressee d'auantage du Secretain, elle le pria luy donner temps d'y penser: promettant se trouuer à l'heure de prime au lieu mesme, pour aduiser à leur affaire. Lors le Secretain tirant de sa bourse cent sols, les luy donna en la baisant: & la dame leuee de sa place, vint trouuer Hue: auquel monstrant l'argent, elle luy raconte la priere du moine, & comme il la deuoit venir trouuer chargé d'or & d'argent: que s'il auoit le courage si bon, de luy garder son honneur, & retenir ce qu'il apporteroit, elle continuroit l'assignation. Hue prenant conseil sus le champ, dit qu'il estoit contant, & l'asseura que le moine ne sortiroit de ses mains quitte. Là dessus ils s'en vont ioyeux en leur maison, attendre l'heure de prime: laquelle sonnee, Hue

donne congé à sa femme d'aller à l'Eglise arrester le iour. Le Secretain qui estoit au chœur, la voyāt venir courut au deuant luy dire, qu'elle estoit femme de promesse. A quoy elle respondit, que de sa part il se tint prest pour la nuict du mardy prochain, que Hue seroit allé à la foire, & ne faillist d'apporter ce qu'il auoit promis. Dame (dit-il) par celle Messe que i'ay chantee, vous l'aurez & plus. Le marché conclu, ils se departirent d'ensemble : & la dame vint aduertir Hue de leur conclusion. Lequel dés le lundy faisant semblant d'aller à vn lointain marché, retourne secrettement se cacher en vne chambre de sa maison. D'autre costé le Secretain qui ne craignoit ne Dieu, ne les hommes, va au thresor, où il prend les calices d'or & d'argent, qu'il met en vn sac, lequel ne luy semblāt pas assez plein, il rompt encores vn Crucefix, emplissant le sac iusques au goulet. Puis la nuict venue, il sort tout ioyeux par vne poterne, & s'en vint à la maison de s'amie heurter à l'huis de derriere, où elle l'attendoit. Il n'eut pas si tost frappé que la porte estant ouuerte, il se fourre dedans, & iettant le sac à ses pieds il monstre à sa dame la richesse qui estoit dedans. Mais comme il eut aussi mis les bras à son col pour la baiser, Hue qui n'estoit pas loin de là, luy descharge sur les oreilles vn coup de masse, assené si dextrement & en tel endroit, qu'il cheut mort sans crier. Ce fait, il dit à sa femme toute esperdue, M'amie il ne reste plus que nous desfaire de ce diable: mais elle tremblant luy commença à dire, Helas que ferons-nous, quand au lieu de nous mettre

hors de pauureté, vous nous auez conduits à la mort! car ie ſçay bien que gens viendront incontinent nous prendre pour nous mener en priſon. Taiſez-vous (dit Hue) laiſſez moy faire, ſerrez ſeulement ceſt argent, & puis vous allez coucher. Lors Hue qui eſtoit grand & fort, charge le moyne ſus ſon col: & ſçachant le chemin qu'il eſtoit venu, porta ſon corps ſus vn anneau des latrines communes de l'abbaye, où il l'aſſit, luy mettant en la main vn torchon tel qu'il faut en ce lieu. Puis retourne en ſa maiſon dire à ſa femme, comme il s'eſtoit depeſché du moyne. Ce pendant le temps de ſonner matines approchant, le compagnon du Secretain s'eſueille, & luy ſemblant que l'heure ſe paſſoit, appelle le Secretain: lequel ne trouuant point en ſon lict, tout courroucé il s'en va aux latrines: là où voyant le corps du Secretain, & penſant qu'il fuſt endormi, il luy dit: Dam Secretain, vous beuuez tant tous les ſoirs, qu'il ne vous ſouuient de ceux qui attendent apres vous. Et pource qu'il ne luy reſpondoit, il le tira par le chaperon ſi rudement, qu'il le fit cheoir la face contre terre. Mais voyant qu'il ne remuoit point, & craignãt l'auoir tué, il commença ſoy plaindre de ſa male aduenture. En fin reprenant ſes eſprits, & ſe ſouuenant des amours du defunct, il charge le corps à ſon col, & ſortant par la poterne, il le vint appuyer contre l'huis de derriere de la maiſon de Hue: diſant que facilement on croiroit qu'il l'euſt tué par ialouſie. Quelque peu apres, la femme de Hue preſſee de deſcharger ſon ventre, & voulant ſortir

dehors, comme elle eut ouuert l'huis, le corps du Secretain luy chet ſus le front & l'abat contre terre. Dequoy toute eſtonnee, elle s'eſcrie: Helas, Hue, le Secretain eſt retourné! les deux marcs d'or que nous auons ſerrez, pour le mettre en ce poinct, n'empeſcherõt que demain ne ſoyons ou pendus, ou bruſlez! Taiſez-vous, fait Hue (qui s'eſtoit incontinent ietté hors du lict) que les voiſins ne vous entendent: c'eſt la raiſon que ie porte le mal, puis que ie l'ay faict, & telle que ie l'ay braſſee, ie la boiue. Puis s'eſtant veſtu, il dit à ſa femme, Fermez voſtre porte, & vous allez coucher. Lors il recharge le corps du moyne ſus ſon col, & s'en va le long de la rue: par laquelle il n'eut pas longuement cheminé, qu'il entendit du bruit de gens, dont il eut ſi grande crainte (cõſiderant le dãger auquel il eſtoit, qui l'euſt trouué auec ce corps mort) que rencontrant vne ruelle aſſez profonde, il s'eſcarte dedans, tout tremblant de frayeur. Cependant, des larrons qui auoyent deſrobé chez vn boulãger nommé Thomas, deux fleches de lard (lors appelez bacons, dont vient le mot de Baconer pour ſaller) paſſans le long du lieu où il s'eſtoit caché, il ouit que l'vn dit: Ie ne ſuis pas d'aduis que nous portions chez le tauernier noſtre priſe, iuſques à ce que nous oyons ſon cri (car en ce temps les tauerniers faiſoyent crier deuant leurs huis, Cy a bon vin, de tel & tel lieu) mais nous le cacherons dans ce fumier auec le ſac: l'autre trouuant ſon aduis bon, ils couurent les bacons de fiens, puis s'en vont le chemin de la tauerne. Hue qui auoit tout entendu, les ſen-

tant esloignez, pensa que Dieu luy eust enuoyé vne bonne occasion de se deliurer de son moyne. Parquoy tout ioyeux, il vient au fumier descouurir le sac, duquel tirant le lard, il y fourre son moyne dedans : accoustrant le fumier comme il l'auoit troué. Ce fait il s'achemine vers sa maison : où d'ennuy & de crainte, sa femme ne s'estoit peu tenir. Laquelle voyant Hue reuenir chargé, disoit en soymesme: Helas nous sommes morts, ie croy que cest homme est enragé de rapporter ce moyne : mon dieu que ferons nous! Quand voyci Hue, qui en riant luy dit, M'amie nostre bien va en croissant, i'ay changé le moyne à tant de lard, que nous ne le sçaurions manger d'ici à la saint Denys : serrons-le, & puis allons dormir. L'angoisse de la dame changee en ioye soudaine, ils s'en retournẽt en leur lict plus contens que deuãt. Durant cela les larrõs venus à la tauerne, s'estans fait tirer à boire dirent à l'hoste, que s'il vouloit achepter du lard, il pourroit assez gaigner auec eux. Le tauernier respond, qu'il n'auoit pas accoustumé d'achepter chat en poche : qu'ils l'allassent querre, & puis ils asseureroyẽt leur marché. Les larrons dirent que c'estoit raison : & retournans au fumier, ils prẽnent le sac & l'emportent à la tauerne. Mais comme ils l'eussent deslié, l'hoste n'eut pas si tost apperceu la teste du moyne, qu'il le cogneut: & criant apres eux, qu'ils l'auoyent tué, & falloit aller querir ses parens : ils le prient se taire, disans qu'ils sçauoyent bien où ils l'auoyent pris, & ne falloit que le reporter au lieu mesme, sans en faire plus grand bruit. Allez, dit l'hoste, à tous les diables, auec

vostre

vostre moyne. Ainsi dōc les larrons bien estonnez, reprennent leur sac se plaignans de leur fortune: & disans l'vn à l'autre, Compaignon te sembloit-il aduis, que ce fust lard ou moyne que nous prismes? Par Dieu il n'y a homme qui voyant la gresse, n'eust iugé que ce fust vn pourceau. Comment donc s'est il changé? En disant cela, & s'esmerueillans d'vne si estrange mutation, ils arriuent chez le boulanger: là où remontans au pignon, par lequel ils estoyent entrez, ils repēdent le moyne au lieu du lard. D'autre part, Thomas approchant le iour appelle Robin son garçon, & crie qu'il se leue pour porter son bled au moulin : luy reprochant que c'estoit grand' honte de dormir si tard. Robin esueillé en sursaut, dit qu'il n'ira ia dehors, qu'il n'aye à desieuner. Pren (dit la femme du boulanger) du pain plus que tu n'as encores faict. Par Dieu (dit-il) ie n'iray ia, si ie n'ay vne charbonnee du pourceau. Et comment en prendras-tu à ceste heure? respond la femme : ie t'en donnerois volontiers, si on la pouuoit leuer sans gaster & empirer la vente. Laissez-moy faire (dit Robin) i'en prendray si bien qu'il ne perra que couteau y aye touché. La dame voyant qu'il ne se pouuoit appaiser, luy donne congé de prendre ce qu'il voudra : & Robin va querir vne eschelle, qu'il appuie contre le sac: puis montant amont auec son couteau au poing, en voulant prendre de l'autre main le sac mal accroché, Robin, le sac & l'eschelle tomberent tous ensemble, auec si grand bruit que le boulāger & sa femme pensans qu'il se fust blessé, crierēt, Robin qu'est-ce la? t'es tu fait mal? Non mai-

ſtre, reſpondit-il : car ie ſuis tombé ſus le lard : malencontre ait celuy qui l'attacha. Ce pendant la boulangere ayant allumé de la chandelle, & ſon mary s'eſtant auſſi leué, voyent la teſte du moyne paſſant hors le ſac : pour autant que la corde qui le tenoit lié, s'eſtoit rompue en tõbant. De quoy tous eſtonnez, & la femme pleurant de crainte : Thomas plus aſſeuré, dit qu'il falloit trouuer moyen de l'oſter de là : & commande à Robin aller querir ſon poulain farouche. Auquel ayant mis le frein & vne ſelle ſus le dos, il lie le moyne deſſus ſi bien qu'il ne pouuoit cheoir. Puis luy ayant auſſi attaché vne lance ſoubs l'aiſſelle, & mis des eſperons aux talons, il cõduit le poulain en la rue. Lequel ſe ſentant piquer aux flancs, prend le galop : & trouuant la grand' porte de l'Abbaye ouuerte, ſe ietta dedans. D'auenture il y auoit quelques moynes en la cour : leſquels voyans ce cheual chargé du corps du Secretain, equipé comme le boulanger auoit voulu, penſans que ce fuſt quelque malin eſprit qui le tint, s'enfuirent fermans leurs portes en grand'haſte. Et le poulain courant touſiours, vint rompre contre vn mur la lance attachee ſoubs l'aiſſelle du moyne. Or l'Abbé deſirant faire vn puis au millieu de la cour, auoit fait fouiller vn trou ſi profond, que deſeſperant d'y trouuer de l'eau, il eſtoit reſolu de faire ceſſer l'ouurage : duquel le poulain en gambadant approcha ſi pres, que la terre luy faillant ſoubs les pieds, il trebuſcha dedans auec ſa charge, en la preſence d'aucuns moynes. Leſquels en grande ioye, firent ſonner les cloches, pour re-

mercier Dieu, de ce qu'il les auoit deliurez de l'ennemi. Et commanderent par le bourg que chacun vint aider à remplir le trou du puis: oublians la perte de leur frere & de leurs biens, pour la grande frayeur qu'ils auoyent euë, pensans que ce fust l'ame du Secretain.

RENAVLT D'AVDON. XC.

RENault d'Audon a faict vne Satyre contre tous estats.

GVIART. XCI.

GViart a faict vn art d'amours, auquel il instruit vn homme comme il se doit porter pour paruenir à ses atteintes, & puis s'en desfaire. Entre autres choses il a pris ces deux vers d'Ouide *de Remedio Amoris*,

" Au matin va la voir ains qu'elle soit leuee,
" Ne que de son fardet soit oingte ne fardee.

Car ce n'est pas d'auiourdhuy qu'elles s'en aident en France.

GARIN. XCII.

GArin a faict vn fabliau, intitulé le Cheualier qui faisoit parler les deuans & derrieres des femmes. Il dit,

" Fabliaux sont or moult en corse:
" Maint deniers en ont en borse,
" Cil qui les content & les portent.
" Car grant confortement enportent,
" As [1]enuoisiez & as oiseux: 1 gaillards
" Quant il n'i a gens trop noiseux.
" [2]Neis à ceux qui sont plains d'ire, 2 ne encor
" Quant ils oient bons fabliaux lire,

» Si lor fait moult grand alleiance,
» Et oublier deuil & pesence,
» Et mauuaistié & pensement,
» Ce dit Garin qui pas ne ment.

C'est vn conte de lourde mensonge, & dont ie fay mention seulement pour monstrer à quoy de ce temps-la on prenoit plaisir, & quelles inuentions estoyent estimees, & plus agreables.

ROIX DE CAMBRAY. XCIII.

ROix de Cābray, ie pēse que ce nō mōstre qu'il fut vn Roy d'armes, ou Herault. Il a fait vne satyre contre les ordres Monastiques, commençant,

» Se li Roix de Cambray vëist
» Le siegle si bon comme il fist.

Il a fait aussi vn opuscule intitulé A. B. C. par tiltre, commençant

» Ie vous dy bien en parchemin. & à la fin,
» Cil qui a nom Roix de Cambray
» De tel sens & de si verai
» Com il puet en son cuer trouuer,
» I voult son engin esprouuer.

GIRARDINS D'AMIENS. XCIIII.

GIrardins d'Amiens a fait vn Romans, intitulé Meliadius, qu'il ryma au recit d'vne grand' dame: laquelle luy donna le subiect. Il dit de soy,

» Girardins d'Amiens qui plus n'a
» Oi de cet conte retraire,
» N'i voët pas mensonges atraire,
» Ne chose dont il fu repris.
» Ainsi com a le conte apris,
» L'a rymé au mieux qu'il sauoit.

HVES PIANCELLES. XCV.

HVes Piancelles a fait le fabel de sire Hains & dame Auieuse sa femme : qui se combatirent à qui porteroit les braies. Mais la dame fut cõtrainte les quicter, non par faulte de courage: ains pource qu'au combat en reculant elle tomba dans vn tonneau à gueule bee, la teste la premiere, ayant les iambes en hault: de sorte qu'elle ne se peut releuer. Estant par ceste infortune contrainte de se rendre & confesser vaincue. L'autheur dit de soy,

" Hues Piancelles qui troua
" Cil fabel, par raison proua
" Que cil qui a femme 1 rubeste
" Est garnis de mauuaise beste.

1 robuste.

IEHAN BODEL. XCVI.

IEhans Bodel fut d'Arras, & a fait vn petit œuure en forme d'Adieux : auquel il nõme plusieurs bourgeois & autres de ceste ville.

IEHAN DV CHASTELET. XCVII.

IEhan du Chastelet a mis les dits moraux de Catõ en vers assez bons. Il dit au commencement,

" Seignor vous qui mettez vos cures
" En fables & en aduentures. &c.
" Ce dit Iehans du Chastelet
" Qui nous commence cest Romans
" De Caton & de ses commens.

HVES DE CAMBRAY. XCVIII.

HVes de Cãbray a fait le fabliau, intitulé La male honte : qui est vne moquerie faitte contre Henry Roy d'Angleterre: & dit de son ouurage,

" Hue de Cambray conte & dit

" Qui de cet œuure rime fit.

COVRTOIS D'ARRAS. XCIX.

COurtois d'Arras a faict vn fabel de Foucher Boi-vin, qui contrefaisant le niais païsan, contant son argent au bordeau de Prouins, trompa Mabille rusee putain: laquelle luy dõna bien à disner, & la compagnie d'vne ieune garse sa seruante.

HAISIAVX. C.

HAisiaux a faict le fabel de l'anneau qui faisoit roidir le membre. Lequel estant trouué par vn Abbé, le mit en grand' peine, iusques à ce que celuy auquel il appartenoit le luy eust osté du doigt, auec grande recompense. L'autheur se nomme, disant:

" Haisiaux vos dit qu'vns hom' estoit,
" Vn merueilleux anel auoit.

DVRANS. CI.

DVrans a faict le fabliau de trois bossus, l'vn desquels estant preferé au mariage d'vne fille l'espousa, pource qu'il estoit plus riche: & en fin fut tué par vn beau gẽtilhomme qui aimoit ceste femme.

" Durans qui son conte define
" Dit quonques Diex ne fit meschine,
" Qu'on ne peut por deniers auoir.

HVISTACES D'AMIENS. CII.

HVistaces d'Amiens a faict le fabel du boucher d'Abeuille, qui fit mãger à vn Doyen rural vn sien mouton: & promettant la peau à la chãbriere, puis à la garce du prestre, iouit de toutes deux, & encores se fit payer la mesme peau au Doyen. Qui fueilleteroit bien ces fabliaux, il trouueroit les

meilleures nouuelles de Boccace: entre autres la v. de la VII. Iournee, d'vn qui confessa sa femme, de laquelle il estoit ialoux. La VI. de la IX. de ceux qui coucherent auec la femme & fille de leur hoste. Bocace.

Or outre le liure de Châsons, duquel i'ay parlé cy dessus, il s'en trouue encores assez d'autres: mais celuy qui est en la possession de monsieur Matherel Aduocat en Parlement (bien estimé) est digne d'estre gardé. C'est vn recueil de chansons en Dialogues, contenans des demandes & responses amoureuses, debatues pour & contre. Plusieurs desquelles sont ingenieusement disputees, & dont les principaux autheurs se nomment.

FRERE. CIII.

CE Frere demande, De deux amans l'vn aimé par deuis, & a son vouloir entier: l'autre n'a fors le [1] dosnoyer: & toutesfois il est asseuré que s'amie est tant debonnaire, que son bon luy lairroit faire, mais il veut targier pour son honneur garder. Par la II. il demande, s'il aduenoit que s'amie luy eust mandé qu'il vint coucher de nuict auec elle nud à nud, sans la voir: ou bien qu'il vint en vn beau pré de iour pour baiser & rire, sans passer plus outre, lequel il aimeroit le mieux.

1. priuauté de rire, baiser, & autres petits auantages d'amours sans auoir le dernier poinct: l'Italien Dônеare.

Maistre GVILLEAVME LE VINIERS. CIIII.

IL peult estre que maistre Guilleaume le Viniers fut frere ou cousin de Gilles le Viniers, duquel nous auons parlé. Il demande à Frere, si vn homme qui aime loyaumẽt, a tant deserui que sa dame cõsente qu'il couche auec elle nud à nud, vne nuit sans autre dosnoyemẽt que de baiser & d'accoler: si elle

fait plus pour luy que luy pour elle, d'ainsi l'accorder. En la 11. il demande au moyne d'Arras (ce peut estre Moniot d'Arras nommé ci dessus) Si apres auoir couché auec s'amie, on est moins surpris d'amour que deuant.

ADAM DE GVIENCI. CV.

ADam de Guienci demande à maistre Guilleaume le Viniers: Lequel vaut mieux auoir ioye qui doiue bien tost faillir, ou haut espoir sans iouissance. Ce ieu est renuoyé à Pierre de Corbie: qui pourroit estre le viellars (c'est à dire le vielleur) de Corbie, nommé ci deuant.

ANDRIEV. CVI.

ANdrieu fait vne telle demande: Vn faux amant faulsement prie: vne qui faulsement octroye: lequel doit estre plus blasmé, ou il, ou elle.

Sire IEHAN BRETEL OV BRETIAVX. CVII.

SIre Iehan Bretel, ou Bretiaux, fut grand maistre de ieux partis: c'est à dire de demandes, lesquelles il est loysible de disputer probablement pour & contre. Car encores disons nous communément, Ie vous fay ce parti. Ces demandes ioyeuses seruoyent à faire passer le temps aux cōpaignies honnestes: & ie trouue que tel esbat a esté longuement pratiqué en France. Car Raoul de Houdanc en fait mention au Romans de Meraugis de Portesguez.

» Vn gieu vous part que volez faire
» Se volez miex tancer que taire,
» Vez moy tot prest de tencier.

S. Louis an. 1270. Ce Bretel a vescu du tēps de S. Louis: & se trouuent

de luy

de luy plus de chanſons en jeux partis, que de nul autre que ie ſçache.

Par ſa I. il demande à Greiuillier, S'il aduenoit qu'il fuſt en lieu ſecret auec ſ'amie à ſon gré, lequel luy conuiendroit mieux, d'aller vers elle & la baiſer à ſon gré vne fois ſans plus: ou bien qu'elle vint à luy, les bras tendus pour le baiſer, mais auant qu'elle peuſt le ioindre, il falluſt qu'elle ſ'enfuiſt de là. Greiuillier.

Par la II. il demande à Lambert Ferris: Lequel vault mieux, planté de ioye à ſon aiſe, dix fois l'an ſeulement ſans peine & ſans ahan: ou en peril à grand' peine, trois fois la ſepmaine.

Par la III. il demande au meſme Ferris: Vne dame eſt bien aimee, & aime bien auſſi: mais leur amour en eſt venue là, qu'il faut que l'amant prenne femme autre que ſ'amie: ou ſ'en voiſe en Pouille, à la croiſade preſchee contre Manfroy: & de ces deux partis, ſ'amie a le choix. Ce ſeul trait ſuffit pour cognoiſtre non ſeulement le temps qu'a veſcu Bretel, mais encores tous ceux à qui il eſcrit, & fait des demandes. Or Manfroy fut combatu & tué par Charles duc d'Anjou frere de ſaint Louis, l'an 1264. Con. 1264.

Par la IIII. il demande à vn Gadifer: S'il auoit mis ſon cœur à vne iolie damoiſelle, & il l'aimaſt bien: lequel il voudroit mieux, qu'elle fuſt mariee, ou treſpaſſee.

Par la V. il demande à Cuueliers, S'il aduenoit qu'il aimaſt vne dame belle & ſage, & vn autre l'aimaſt autant que luy: lequel il voudroit, que tous deux failliſſent à ſon amour ſans eſpoir de recou-



urer:ou que l'vn & l'autre en euſt ce qu'il deſireroit.

Par la VI. il propoſe ceſte queſtion à Ferris : Ils ſont deux loyaux amans, dõt l'vn iouit de ſa dame, & l'autre n'a aucun bien de la ſienne. Or les dames ſe ſont ſi mal portees, que l'vne & l'autre ſ'eſt abandonnee à autruy. Lequel des deux amans, ſe doit le plus plaindre : & des dames laquelle a le plus failli.

Par la VII. il demande à Ferris, S'il aimoit vne damoyſelle, & fuſt aſſeuré que iamais il ne iouiroit d'elle : auroit il bien volonté qu'vn de ſes compaignons en iouiſt : & qu'elle ſe tint à ceſtuy-la.

Par la VIII. il demande à Greiuillier, Laquelle eſt mieux aſſeuree, pour auoir le cœur ioyeux, celle qui a vn ami hardi en amours: ou celle duquel l'ami eſt loyal, mais douteux & craintif. Lequel vaut mieux.

Par la IX. il demande au meſme: Deux dames ont donné aſſignation à leurs amis, dont l'vn eſt nouueau en amours & puceau: l'autre ſçait aſſez du ſiecle (c'eſt à dire du monde) lequel des deux amans doit auoir plus grand' ioye.

Par la X. il demande à Audefroy, Si quelcun pouuoit par droite raiſon conqueſter l'amour de s'amie : s'il feroit bien ou mal, ſens ou folie.

Par la XI. il demande au meſme : Il aime loyaument, auſſi eſt-il aimé de meſme : toutesfois il ne peut trouuer moyen de baiſer, ou faire d'auantaige, s'il ne ſe veut meſfaire. S'il paſſera outre.

Par la XII. il demande à Cuuelliers: Lequel doit mieux auoir ioye, ou celuy qui aime en bon eſpoir, & touſiours prie d'auoir mercy, mais il eſt ni-

ce & peu celant: ou le ſage peu parlant, & qui veut que ſa dame croye qu'il l'aime, parce qu'il eſt bien celant. Il fait iuges Gillot le Petit, & Baudeſcot li Marchans.

Par la XIII. il demande au meſme, Lequel il aimeroit mieux, s'il auoit belle dame & ſage, & il euſt conquiſe s'amour de ſon ſens, ſans autre pouruoyance, à grand' peine au bout d'vn an: ou au bout d'vn mois.

Par la XIIII. il demande à Adam le Boſſu: il marchanda tant vne dame, qu'à la fin elle luy octroya qu'elle l'aimeroit: mais il n'y a en elle foy ne loyauté, pource que chacun la gaigne à ſon tour. Sçauoir s'il a perdu ou gaigné.

Par la XV. il demande au Threſorier de l'Iſle & à Cuuelliers (qu'il dit eſtre de meſme meſtier, que luy & Lambert Ferris) Lequel a plus de ialouſie & drüerie en ſon cœur: ou dame qui ſon mary voit aimer autre qu'elle: ou homme qui voit ſa femme accointer autre que luy. Il fait iuges de ceſte demande Robert le Clerc & Pierre Wion.

Lambert Ferris

Robert le Clerc
Pierre Wion.

Par la XVI. il demande à Greiuilliet: Lequel il voudroit mieux, eſtre aimé d'vne dame ſage & ſeigneuriale: ou de deux ſages & ſeigneuriales.

Par la XVII. il demande au meſme: Quand eſt-ce que l'amant a plus de ſeigneurie (ie croy contentement) ou quand il ſe ſouuient du plaiſir qu'il a eu, ou à ce poinct qu'il prend ſon deduit.

Par la XVIII. il demande à Gadifer: S'il eſtoit bien aimé, & aimaſt bien auſſi, lequel il voudroit mieux ouir dire du bien de s'amie, & lequel il n'y trouue-

roit mie : ou du mal qui n'y seroit pas.

Par la xix. il demande à Greiuillier : Lequel des deux maris a plus de tourment, ou celuy qui pense que sa femme aime, & ne sçait rien qu'elle soit aimee: ou cil qui sçait que sa femme a aimé, mais son ami apres en auoir faict sa volonté la foriuree: & est seur que iamais n'y reuiendra.

Par la xx. il demãde à Cuueliers: Lequel fait plus à priser : Celuy qui iamais n'aima par amours, ou cil qui aime par tricherie, & tousiours a aimé sans foy & sans loyauté. Il en fait iuge la damoiselle Orude.

Par la xxi. adressee au mesme, il luy demande: Vn autre homme a prié d'amours sa dame, mais elle l'a escõduit, & s'en defend bien: lequel fait elle mieux, de celer ceste priere, ou la descouurir à son ami.

Par la xxii. il demande au mesme: Pourquoy on refuse en amour ceux qui ont de l'aage, & les ieunes garçons sont aimez & conjouis des dames.

" Si que li bon, li sage, li celant,
" Sont mis arrier, & li nouice auant.

Par la xxiii. il demande au mesme : Deux dames auoyent vn homme de foy: l'vne, apres longue priere luy octroya sa requeste, & l'autre aussi : mais sans ennuy. Laquelle doit-il mieux seruir.

Par la xxiiii. il demande au mesme: Lequel fait plus à blasmer, ou celuy que lon oit vanter qu'il a iouy de sa dame; ou le vanteur qui a failli à auoir ioye.

Par la xxv. il demande au mesme : S'il aimoit loyaument, & on l'aimast aussi : lequel il voudroit mieux que sa dame fust belle suffisamment & tres-

sage : ou belle desmesurément & sage raisonnablement.

Par la xxvi. il luy demande encores : S'il auoit espousee femme qu'il aimast bien, & elle luy : s'il voudroit encor auoir amie, de laquelle il fust bien asseuré d'estre semblablement bien aimé.

Par la xxvii. il demande à Lambert Ferris : S'il aimeroit mieux que s'amie (qu'il a à Abeuille) fust morte ou perie : ou qu'elle eust fait la folie auec vn vaillant homme, & elle s'en repentist.

Par la xxviii. demande à Greiuillier : Lequel a plus d'aduantage, celuy qui iouit de sa dame par grandeur, dont tout le monde s'apperçoit : ou celuy qui n'a que le deuis, sans qu'on s'en apperçoiue.

Par la xxix. demande à Perrot de Nesle : S'il aimoit vne dame, & elle le priast qu'il souffrist qu'elle peust aimer vn autre l'espace d'vn an, & luy iurast que l'an passé il seroit aimé : s'il le souffriroit.

Par la xxx. demande à Greiuillier : Deux dames sont d'vn sens, d'vne valleur, & beauté : l'vne aime, est aimee, & a aimé : l'autre n'a point d'amour : Ou a plus belle [1] maistrie, ou à conquerre celle qui bien aime, & a ami : ou l'autre qui oncq ne sceut aimer.

[1] subtilité ou science.

Par la xxxi. demande à Iehan Simon : Lequel fit mieux, celuy qui dés l'aage de quinze ans aima iusques à cinquante, puis se lassa sain & haitiez : ou celuy en ayant quarante & plus sans auoir aimé, aima tant qu'il peut.

Par la xxxii. demande à Greiuillier : Lequel vaut mieux qu'vn ami pour euiter noise & bataille faille à sa ioye, de peur qu'on s'apperçoiue de la iouis-

sance de ses amours: ou qu'il iouisse, & que lon s'en apperçoiue, tant que sa dame en aye mechef.

Par la XXXIII. demande au mesme: Vne dame a esté si cruelle, qu'elle a tousiours esconduit son amy. Et ont tellement perseueré l'vn à prier, & l'autre refuser, que tous deux sont hors le temps de leur ieunesse, & que nature leur defend d'aimer. Toutefois la dame aimeroit bien maintenant, si l'amant vouloit. Sçauoir s'il doit y entendre.

Par la XXXIIII. il demande à Robert du Castel, à ceste heure qu'il est marié, lequel vaut mieux, Grãde planté d'amie (c'est à dire, iouir à toutes heures comme peut faire le mary de sa femme) ou poi de deduit auoir.

Par la XXXV. il demande à Ferris, Lequel doit auoir volonté de faire plus grand vasselage: ou celuy qui sert en espoir d'auoir le souuerain aduantage d'amour: ou celuy qui iouit.

1 proesse.

Par la XXXVI. demãde à Greiuillier: Deux amans prient souuent vne dame: mais l'vn est tousiours esconduit sus l'heure: & à l'autre elle ne l'esconduit ne luy octroye: mais quand ils reuiennent, elle fait meilleur visage à celuy qu'elle esconduit soudain: lequel doit auoir meilleure esperance.

Par la XXXVII. il demande au mesme: Deux dames font semblant d'aimer deux amans: l'vn veut sans delay aller iouster à Gant, & sa dame luy deféd. L'autre prie le sien d'y aller: & combien qu'il n'en aye volonté, toutefois il y va: lequel aime le plus cordialement.

NAPOLIS. CVIII.

NApolis fut aussi vn maistre de ieux partis: il demande à Greiuillier: Lequel il aimeroit mieux iouir de s'amie en dormant, qu'vn iour seul en sa vie la tenir à son commandement. Il fait iuge vn nommé Bercelains.

GOMARS DE VILLIERS. CIX.

GOmars, ou Gamars de Villiers, dit à Cuueliers qu'il aime la femme à vn Cheualier, & elle luy: toutefois il est tellement son ami, qu'il ne voudroit le fascher. S'il doit perdre l'amitié du Cheualier. Il fait iuge la dame de Foulenchamp, auec Guillart.

• De cui mesgnie estoit Gamart.

Gmt ort.

GREIVILLIER. CX.

GReiuillier fut grand ami de Bretel, & fort son familier: ainsi que nous auons veu par tant de demandes qu'il luy a addressees. Cela me fait iuger qu'il s'en mesloit aussi, pour le moins auons nous de luy cinq chansons de ieu party.

Par la I. il demande à Bretel: S'il tenoit sa dame en lieu secret à sa iouissance: qui le grieueroit plus s'il la voyoit triste, de ce qu'elle l'aimast tant: ou de ce qu'elle regretast vn ami qu'elle auroit autrefois eu. Il fait iuge Dragons & Audefroy.

Par la II. encores à luy addressee, il demande: Quãd est-ce que l'amãt a plus de contentement: ou au souuenir de sõ plaisir, ou durãt le plaisir mesme.

Par la III. il luy demande: De deux amans l'vn est ialoux sans cause, & l'autre est deceu par sa dame: car pensant estre aimé, s'amie le trompe. Lequel aime le mieux.

Par la IIII. il demande au mesme : Il a aimé vne dame qui iamais ne tint compte de luy, maintenant vne autre le prie d'estre s'amie: s'il la doit prendre, ou attendre que l'autre aye pitié de luy.

Par la v. & derniere addressee au mesme Bretel, il luy demande: Lequel estat rend les amans plus gais & iolis, ou quand ils sont poursuyuans en esperance de iouir, ou quand ils iouissent.

ROBINS DE COMPIEGNE. CXI.

ROBins de Compiegne, demande à Bretel: S'il doit aimer vne dame, que son compagnon (qui est allé dehors) luy a baillee en garde: & s'il doit souffrir le mal qu'il en endure, par faute de luy decouurir.

PERROT DE NEESLE. CXII.

PErrot de Neesle demande à Bretel, lequel il aimeroit mieux, accomplir son desir de sa dame vestue d'vne robe de drap d'or: ou estre dans vn lict auec elle nud à nud, couuerts de deux sacs.

Damoiselle SAINTE DES PREZ. CXIII.

DAmoyselle Sainte des Prez, demande à la dame de la Chaucie: lequel pour son plus grand honneur elle doit faire, ou esconduire celuy qui la prie auant qu'il parle: ou le laisser dire tout ce qu'il voudra.

GIRARD DE BOVLOIGNE. CXIIII.

GIrard de Bouloigne demande à Bretel: Vne dame que vous aimez bien, est en tel parti qu'il luy conuient mourir, ou partir de vous pour aimer vn autre: si vous l'endureriez, ou la lairriez mourir.

Hue

HVE LI MARONNIERS. CXV.

HVe li Maronniers (qui peut estre celuy qu'on appeloit le marinier d'Amours) demande à Simon d'Athies, lequel employe mieux son temps, celuy qui aime vne belle & sage dame sans guerdon, mais en espoir de l'auoir: ou celuy qui aime vne dame pauure & nice, mais de laquelle il iouit.

Par la II. il demande au mesme d'Athies: Lequel il aimeroit mieux, que sa femme sceust qu'il la fist wihote, & elle en fust ialouse: ou elle le fist wihot, & il n'en sceust rien. Ce mot de wihot duquel vsent encores les haults Picards, pour signifier Cocu: me fait penser que la plus part de ces autheurs de jeux partis, furent de ces quartiers, ou voisins. Tant y a que tous ceux que i'ay nommez depuis Thiebault Roy de Nauarre, semblent auoir eu la vogue depuis l'an M. CCXXX. iusques en l'an M. CCLX. & quelque peu d'auantage. Car les Chansons, les Fabliaux, & les Ieux partis d'Amours, font mention des seigneurs viuans de ce temps-la. Et la III. demande de Bretel, parlant de la Croisade, preschee contre Manfroy (vsurpateur de Sicile, tué cóme i'ay dit, l'an M. CCLXIIII) monstre le temps que luy, Greiuillier, Ferris, Cueliers, Perrot de Neesle, Robert du Castel, & autres cy dessus nommez, ont vescu. Mais il est bien plus aisé de dire le temps de ceux qui suiuent.

LI ROIX ADENEZ. CXXI. CXVI.

LI Roix Adenez vesquit du temps de Philippes III. Roy de France, fils de S. Louis. Car il dit qu'il fut menestrel de Henry Duc de Braban, qui

l'an. 1260. mourut enuirō 1260. Lequel prince (ainsi que confesse ledit Adenez) luy fit apprendre son mestier (ie croy de sonner des instruments) & rymer, auquel il profita : mettant en ryme plusieurs faits & gestes d'anciens cheualiers, renommez pour leur vaillāce. Car au cōmēcemēt du Romās de Cleomadez, il dit.

» Ie qui fis d'Ogier le Danois,
» Et de Bertain qui fut [1] v bois,
» Et de Buenon de Commarchis,
» Ai vn autre liure raemplis
» Moult merueilleux & moult diuers.

[1] pour ou & au.

Ce Romans de Cleomadez est bien poursuiui en son recit : & se voit plein de belles comparaisons. Aussi luy fut il compté ou dicté (ainsi qu'il dit) par Marie Royne de France, fille dudit duc de Braban : & femme en secōdes nopces du dessusdit Roy Philippe, qui l'espousa l'an M. CC LXXII. Estant ceste Royne aidee à dicter ce Romans, par vne autre grande dame nōmee Blanche. Lesquelles Adenez protestant ne vouloir point nommer, descouure assez grossierement en vn endroit où les lettres capitales de certains vers, sont celles de leurs noms. On peult dire de luy, qu'il fut facile rymeur, autant qu'autre de son temps : mais il est fascheux en repetitions. Ie n'ay veu de luy que le Romans de Cleomadez, & la moitié de celuy de Bertain : qui n'est tel que Cleomadez. Ie croy que le nom de Roy luy a esté donné, ou pource qu'il fut chef de Menestriez, ou que possible il fut Heraut & Roy d'armes du duc son maistre. A la fin du Romās de Cleomadez, il addresse & presente son liure au Cōte

l'an. 1272.

d'Artois, que ie pense estre Robert tué à Courtray l'an 1302. fils de celuy qui fut aussi tué à la Massourre en Egypte.

GVILLAVME DE LA VILLENVEVE.

CXVII.

GVillaume de la Villenueue a faict les cris qui de son temps se crioyent par les rues de Paris, en bien plus petit nombre qu'auiourdhuy, & diuers: entre autres il dit, veez ci cresson orlenois, &c. que lon appelle cōmunément Alenois. Il monstre qu'il y auoit plus d'ordres de mendians, car il dit:

» Du pain aus sacs, pain aux Barrez,
» Aus pauures prisons enferrez,
» A cels du val des escoliers,
» Les filles dieu seuent bien dire
» Du pain por Dieu nostre sire.

Il se plaint de sa pauureté, disant:

» Vn nouuiau dit ici uos trueue
» Guilleaume de la Villenueue,
» Puis que pauuretez le iustice. c'est à dire, mestraye.

HVON LE ROY. CXVIII.

HVon le Roy a faict le Lai du vair pallefroy, qui amena à vn gentilhomme de Chāpagne nōmé Guillaume s'amie fiācee à vn autre cōtre sō vouloir.

» En ce lai du vair pallefroi
» Oirrez le sens Huon le Roi,
» Il veut de ses dis desploier, &c. commence,
» Por remembrer & por retrere
» Les biens qu'en puet de fame trere,
» Et la douçor & la franchise

» Est cete œuure en escrit mise.

RICHART DE L'ISLE. CXIX.

RIchart de l'Isle a faict le fabel de Honte & de Puterie, lesquelles ayans eu debat, & Honte ne voulant suiure Puterie fut iettee par elle du grand pont de Paris (c'est celuy des Changeurs) en la riuiere de Seine, & noyee. L'autheur donc se plaint, à Paris, Que honte est & morte & noyee,

» Et puterie ert essauciee.

Il commence assez bien:

» Li cuers qui se veut consentir
1 verité. » Par semblant de voir à mentir,
» Conuient qu'il ait sens & matire
» A sa mensonge & à sa guille,
» Mes tant vos dit Richart de l'Isle, &c.

Maistre IEHAN DE BOVES. CXX.

MAistre Iehan de Boues fut estimé bon trouueur de fabliaux, car au fabel des deux cheuaux l'autheur le nomme comme grand maistre,

» D'vn autre fabel s'entremet
» Qu'il ne cuida ia entreprendre,
» Ne por mestre Iehan reprendre
» De Boues qui dit bien & bel.

ADAM LE BOÇV. CXXI.

ADam le Boçu fut d'Arras, & a composé vn petit œuure, intitulé le Ieu. Il semble qu'ayant aimé les femmes, & se trouuant deceu d'vne il se fit clerc, car il dit:

» Seignor sauez porquoy i'ai mon habit changié,
» I'ai esté ouoec fame, or reuois au clergié.

Ie croy qu'il se retira à Vaucelles. C'est à luy à qui

Iehan Bretel adresse la 14. chanson de Ieuparti. Il dit en son Ieu comme par dialogue:

» Onques d'Arras bon clerc n'issi. Puis il respond:
» N'est mie Riquiers d'Amiens,
» Bon clers & soutiex en son liure.

GAVLTIER DE BELLEPERCHE. CXXII.

GAultier de Belleperche Arbalestrier, ou Gaultier Arbalestrier de Belleperche, commença le Romans de Iudas Machabee, qu'il poursuiuit iusques à sa mort.

PIEROS DV RIEZ. CXXIII.

PIerre du Riez le continua iusques à la fin. car il dit:

» Cit Romans que nos fit Gautiers
» De Belle perche arbalestriers.
» Que ce nos liures fin a,
» Gautier ne le parfina. &c.
» Que se Gautier le commencha,
» Pieros du Riez des lors en cha,
» Remit au parfaire son vs. &c.
» Mil deux cens & quatre vingts,
» De ce me face droits deuins,
» Fu lors partrouuez cis Romans,
» Temoin les ekeuins dormans.

Tous ces mots sentent leur Picard: toutesfois ie n'ose rien asseurer, n'ayant autres tesmoignages que les escrits de ces autheurs.

IAQVEMARS GIELEE. CXXIIII.

IAquemars Gielee fut habitant de l'Isle en Flandres, & composa le Romans du nouueau Regnard, qui est vne satyre contre toutes sortes de

gens: Rois, Princes, & d'autres vocations: principallement ecclesiastiques. Il se nomme à la fin de son liure: & dit,

» Iamais n'en y ert Renars mis ius:
1 demoure. » Se diex nel fet, qui[1] maint la sus.
» Ce nos dit Iaquemars Gielee.

le temps de la composition du liure est apres escrit.

» La figure est fin de no liure:
» Veoir le poez à deliure,
» Plus n'en feray o mention.
» En lan de l'incarnation
1290. » Mil & dos cens & quatre vings
» Et dix, fu ci faite la fins
» De ceste branche, en vne ville,
» Qu'on appelle en Flandres l'Isle,
» Et parfaite le iour saint Denis.

C'este figure derniere: est vne grande roue maniee par Fortune. Sus le haut de laquelle siet maistre Renard: adextré d'Orgueil: & à fenestre de dame Guille: qui l'asseurent que iamais ne cherra, ayant pour conseillers deux sortes de gens de religion, lors fort haïs & mal voulus, pour les entreprises, qu'ils faisoyent sus toutes sortes d'estats.

Maistre GVILLEAVME DE LORRIS. CXXV.

MAistre Guilleaume de Lorris eut peu estre mis auant sept ou huit de ces derniers, n'eust esté qu'il se trouue ioint de composition, auec maistre Iehan de Meung. Ce Guilleaume de Lorris fut tresbon poete: & lequel amoureux d'vne dame, composa le liure intitulé le Romãs de la Rose, contenant en somme les commandements d'Amour,

pour paruenir à iouissance: imitant Ouide (ainsi que ie croy) en l'art d'aimer: & duquel ces deux, ont pris la plus part de leur matiere: y meslant de la Philosophie morale. Il nomma son liure Romans de la Rose: ainsi qu'il dit par ces vers,

» Et se nul ou nule demande,
» Comme ie veuil que ce Romans
» Soit apellé que ie commens:
» Ce est le Romans de la Rose,
» Où l'art d'amours est toute enclose.

Quant à sa dame, il ne la nomme point: ne le lieu de sa natiuité: mais il est croyable, qu'il la surnommee Rose: ainsi que luy mesme tesmoigne disant,

» C'est celle qui a tant de pris,
» Et tant est digne d'estre amee:
» Qu'el' doit estre Rose clamee.

Il fut du temps de saint Louis: & vesquit iusques enuiron l'an M.CCLX. peu plus, ou moins: ainsi que ie monstreray tantost. Et mourut laissant son liure imparfait: comme il se peut clairement comprendre par ces vers de la harangue qu'Amour fait à ses Barons: disant, Car pour ma grace deseruir,

» Doit il commencer le Romans,
» Où seront mis tuit mi commens.
» Et iusques la le fournira,
» Où il à Belacoeuil dira. &c.
» Moult sui durement esmaiez,
» Que entroublié ne m'aiez;
» Si en ai deuil & deconfort
» Iamais n'iert rien qui me confort
» Si ie pers vostre bien veillance

l'an 1260.

» Que ie n'aymes ailleurs fiance.

On ne peult à la verité, asseurer en quel temps il nasquit ou mourut: & encores moins dire, de quel estat il estoit. Sinon qu'il est croyable, qu'il fut estudiant en Droit, pour ce qu'en vn endroit il a laissé ses vers.

» Ainsi nos dit Iustiniens
» Qui fit nos liures anciens.

Maistre IEHAN CLOPINEL dict DE MEVNG. CXXVI.

Il est bien plus aisé à descouurir le temps de maistre Iehan Clopinel (c'est à dire boiteux, & dont vient esclopé, celuy qui en allant traine sa iambe) dit de Meung, à cause qu'il nasquit en ceste villette assize sus la riuiere de Loire, quatre lieues sous Orleans. Au commencement du liure de la Consolation, fait en Latin par Boece, & par luy mis en François: il dit le temps qu'il a vescu: A ta Royale mage-
» sté, tresnoble Prince, par la grace de Dieu Roy des
» François, Philippes le quart, ie Iehan de Meung, qui
» iadis au Romans de la Roze, puis que Ialousie ot
» mis en prison Belaccueil, enseigné la maniere du
» Chastel prendre, & de la Rose cueillir: & translaté
» de Latin en François, le liure de Vegece de Cheua-
» lerie: & le liure des merueilles de Hirlande: & le
» liure des epistres de Pierre Abeillard & Helois sa
» femme: & le liure de Aelred, de spirituelle ami-
» tié: enuoye ores Boece de Consolation, que i'ay
» translaté en François: iaçoit ce que entendes bien
» Latin. Ce qui monstre en partie, & le temps auquel de Meung a vescu, & comme nos Rois ont esté curieux

rieux de sçauoir la langue Latine. Ie ne puis dire au vray, son estat, combien qu'il me souuienne auoir leu en la Chronique d'Aquitaine, qu'il fut docteur en Theologie : ce que ie ne puis croyre. Tant y a qu'il fut homme d'honneur, fort estimé & ayant quelques moyens honnestes de viure. Car au liure intitulé le Songe du Prieur de Saloin, dedié à Valentine Duchesse d'Orleans: & à elle presenté auant la mort de Louis son mary : il est fait mention d'vn iardin appartenant audit de Meung. Ie m'en allois » (dit l'autheur) en le iardin de la tournelle hors de » Paris, qui fut iadis maistre Iehan de Meung. Et puis » au commencement de sondit liure, parlant du mesme iardin : il dit encores,

» Ie sui maistre Iehan de Meung,
» Qui par maints vers sans nulle prose,
» Fis cy le Romans de la Roze.
» Et cet hostel qu'ici voyez,
» Prins pour accomplir mes souhaits:
» S'en acheué vne partie,
» Apres mort me toli la vie.

Ce mesme Prieur de Saloin, represente ledit de Meung, bien vestu d'vne robe ou chappe fourree de menu vair: comme quelque homme d'honneur. Il continua le Romans de la Roze XL. ans apres la mort de Guilleaume de Lorris : & comme ie penseroy bien, au commencement du regne de Philippes le Bel: ou pour le plus tard, l'an M.CCC. car il dit,

» Et puis viendra Iehan Clopinel
» Au cuer iolis, au cuer isnel,
» Qui naistra sus Loire à Meung.

Puis venra Johans Clopinel
Au cuer iolis au cors isnel. &c.

note qu'il y a [illegible] vieil romam escrit a la main [illegible]

& peu apres encores,
" Il aura le Romans si chier,
" Qu'il le voudra par tout noncier.
" Et quant Guilleaume cessera,
" Iehan le continuera,
" Apres sa mort que ie ne mente,
" Ans trespassez plus de quarente.
Ce qui (pour le moins) reuient au temps que i'ay dit. Les premiers vers de Clopinel, commencent apres ces derniers de Guilleaume de Lorris:
" Iamais n'iert riens qui me confort,
" Si ie perds vostre bien veillance:
" Que ie n'ay mes allieurs fiance.
Puis Iehan de Meung continue, disant:
" Et si l'ay-ie perdue espoir,
" A poi que ne m'en deespoir.
continuant iusques à la fin, où il dit:
" Et fus ce point ie me reueille.
Car il y a grande apparence, que les trente ou quarante vers qui se trouuent apres, en aucuns exemplaires,
" Et puis que ie fui esueillé,
" Et du long sommeil trauaillé.
ne sont pas de luy. I'oseroy bien asseurer, que le Romans de la Roze a esté composé auant l'an M. C C C X. pource qu'au Romás de Fauuel (qui confesse auoir esté fait ceste annee) ie trouue ces vers,
" Faux-semblant se siet pres de luy,
" Mais de ceste ne de celuy
" Ne vous veuil faire graigneur prose:
" Car en eux nul bien ne repose.

l'an 1310.

» Et de ce au tiexte sans glose,
» Parle le Romans de la Roze.

Iehan le Maire de Belges, a non seulement opinion que de Meung aye vescu du temps de Dante poete Florentin, mais qu'il a encores esté son ami & compagnon d'estude. Car au temple de Venus il dit: Et puis (comme autresfois i'ay ouy dire) le bon »
maistre Iehan de Meung estoit contemporain, c'est »
à dire du mesme temps & faculté que Dante, qui »
preceda Petrarque & Boccace. Et l'vn estoit emu- »
lateur, & nonobstant ami des estudes de l'autre. »
Or les Italiens sont d'accord, que Dante nasquit l'an 1265. & en vesquit 56. reuenans à l'an 1321. qui est le premier du regne de Charles le Bel, dernier enfant de Philippes le Bel. Ce qui rapporte à ce que dit la Chronique d'Aquitaine, à sçauoir, que Iehan de Meung florissoit souz ce Roy. L'on a publié vn liure intitulé Dodecaedron, qui est vn ieu de passetemps, pour sçauoir son aduenture par le sort des dez. Mais ie ne puis croire, qu'il l'aye presenté au Roy Charles 5. lequel commença son regne l'an 1364. ou il faudroit qu'il eust vescu bien longuement. Car quand il auroit composé le Romans de la Rose, en l'aage de 25. ans, & faict l'an 1300. encore le presentant au Roy Charles 5. le premier an de son regne, il faudroit qu'il eust esté aagé de 89. ans. Et toutesfois il semble bien, que le Romans de la Rose (veu les traits de doctrine semez parmi) ne soit pas vn ouurage de ieune homme: comme aussi le Dodecaedron, celuy d'vn vieillard vsé: puis qu'il estoit question d'estre subtil en Arithmeti-

que, pour si bien asseoir les renuois & responses, à fin de se rapporter aux poincts des dez. Au reste, Iehan de Meung cuida estre payé de la mesme mônoye qu'Ouide son maistre: pource qu'vne partie des dames de court mal renommees, moynes, hypocrites, & autres gens vicieux qu'il auoit taxez en ses liures, luy susciterent beaucoup d'ennemis. Mesmes les dames faschees de ces vers trop piquans:

Toutes estes, serez, ou fustes,
De faict, ou de volonté, putes.

delibererent vn iour de l'en chastier. Duquel danger il se sauua gentiment en ceste maniere. Maistre Iehan de Meung estant venu à la Court pour quelque occasion, fut par les dames arresté en vne des chambres du logis du Roy, estant enuironné de plusieurs seigneurs: lesquels pour auoir leur bonne grace, auoyent promis le representer, & n'empescher la punition qu'elles en voudroyent faire. Mais Iehan de Meung les voyát tenir des verges, & presser les gentilshommes de le faire despouiller, il les requit luy vouloir octroyer vn don: iurant qu'il ne demanderoit pas remission de la punition qu'elles attendoyent prendre de luy (qui ne l'auoit meritee) ains au contraire l'aduancement. Ce qui luy fut accordé à grand' peine, & à l'instante priere des seigneurs. Alors maistre Iehan commença à dire: Mes dames, puis qu'il faut que ie reçoiue chastiment, ce doit estre de celles que i'ay offensees. Or n'ay-ie parlé que des meschantes, & non pas de vous qui estes icy toutes belles, sages, & vertueuses: partant celle d'entre vous qui se sentira la plus

offensee, commence à me frapper; comme la plus forte putain de toutes celles que i'ay blasmees. Il ne se trouua pas vne d'elles qui voulust auoir cest honneur de commencer, craignant d'emporter ce tiltre infame. Et maistre Iehan eschappa, laissant aux dames vne vergongne: & donnant aux seigneurs là presens, assez grande occasion de rire: car il s'en trouua aucuns d'eux, à qui il sembloit que telle ou telle deuoit commencer, mais les mieux appris rompirent ce iugement, pour euiter au debat qui en fust suiui. Le Romans de la Rose a (ce neantmoins) esté receu par les librairies des seigneurs, comme liure plaisant & rempli de beaux traits de doctrine, malgré les prescheurs & Theologiens: marris de ce qu'il estoit trop manié & appris de toutes sortes de gens: tellement que plusieurs crierent contre. Et entre autres maistre Martin Franc, natif en la conté d'Aumale en Normandie, Preuost & Chanoine de Lauzane en Sauoye, fit vn liure contre le Romans de la Rose, intitulé Le Champion des dames: comme si Iehan de Meung eust escrit contre elles, mais ce fut longuement apres la mort de maistre Iehan de Meung, pource que ce Champion est addressé à Philippes deuxieme, Duc de Bourgongne, surnommé le Bon. Il se trouue en la Chronique d'Aquitaine, vn traict de risee que le bon maistre Iehan de Meung fit aux freres prescheurs ou Iacobins de Paris, mesmes en son testament. Par lequel ayant ordonné estre enterré en leur Eglise, il leur laissa vn coffre auec tout ce qui estoit dedans: com-

mandant ne l'ouurir qu'il ne fust mis en terre. Maistre Iehan trespassé, & son seruice mortuaire fait, suiuant ce qu'il auoit ordõné: les freres viennent en grande haste pour enleuer ce coffre, lequel se trouuant plein de pieces d'ardoise, sus lesquelles possible il tiroit des figures d'Arithmetique ou de Geometrie, les moines indignez, & pensans qu'il se fust moqué d'eux vif & mort, deterrerent son corps. Mais la Cour de Parlement aduertie de telle inhumanité, le fit remettre en sepulture honorable, dans le cloistre du conuent. Cela me fait croire, s'il eust esté docteur en Theologie (comme a voulu dire l'autheur de la Chronique d'Aquitaine, ou celuy duquel il l'a pris) qu'il n'eust vsé de telle risee en mourant. Si vous ne dittes qu'en ce temps-là, les estudians en l'vniuersité de Paris, estoyent ennemis des Mendians, pour l'entreprise que faisoyent ces freres sus les gens d'Eglise, & maistres de l'Vniuersité: se fourrans par les cours, pour estre confesseurs des Rois & princes: entreprenans aussi les lectures publiques, sus les maistres Regens des Vniuersitez. Dont maistre Iehan se vangea tant qu'il peut, representant les vices d'aucuns d'eux, sous la personne de Faux-semblant, tant au Romans de la Rose, qu'en vne Satyre faitte contre tous vices, appellee Testament, & Codicille: mais par vne copie que i'ay (escrite auant deux cens ans) *Status mundi, siue doctrina gentium*. I'ay mis toutes ces raisons, à fin que toy (lecteur) en iuges ce qu'il te plaira. Il y a XXV. ans passez, que voulant escrire la vie de ce poete & autres, & ramassant à ceste fin

Jan Bouchet poictevin en ses Annalles d'Aquitaine

tout ce qui pouuoit estre dict d'eux : i'allay au monastere des Iacobins, où ie ne peu trouuer aucune marque de sa sepulture, pource qu'on rebastissoit le cloistre, par la liberalité de Nicolas Hennequin, quand il viuoit estimé le plus riche de nos bourgeois de Paris. En voilà tout ce que ie puis dire quant à present, de maistres Guillaume de Lorris, & Iehan Clopinel : les plus renommez de tous nos poetes anciens.

nota.

PIERRE GENTIEN. CXXVII.

Pierre Gentien fut natif de Paris : lequel estant amoureux d'vne dame de ceste ville, composa vn liure auquel il nomme quarante ou cinquante des plus belles dames de son temps. Prenant occasion sus vn Tournoy, qu'il feint auoir esté entrepris par ces dames, pour esprouuer comme elles se porteroyent au voyage d'outre mer, où elles deliberoyent aller. Il y a grande apparence qu'il vesquit du temps de Philippes le Bel : & au plus tard sous Philippe de Valois. Au commencement du regne duquel, ce Roy fit semblant d'entreprendre la guerre pour le recouurement de la terre sainte : & onc puis il ne se fit croysade pour le païs de Surie. Il se nomme à la fin de son liure,

» I'ay à nom Pierre Gentien,
» Qui suiloié de tel lien,
» Dont nus ne me puet desloyer.

Il n'y a doute qu'il ne fust de la maison des Gentiés, tresancienne à Paris, car il blasonne ses armes, telles que ceux de ceste famille portoyent lors : à sçauoir,

» D'enciens guelles & d'argent,

armes des Gentiens de paris

l'an 1411 le 20 iour de Ianvier fut esleu pour prevost des marchands [illegible] Sire Pierre Gentien du temps du roy charles 6.

[illegible] les antiquitez de paris par corrozet [illegible] fol. 154.

Qui contre le Soleil resplent,
Vne bende y ot ouuree
De fin azur, d'or fleuretee:
Ioenes hom' non pas antien,
Que on appelle Gentien,
Portoit tiex armes ce disoyent.

Ce Pierre peut bië estre venu de l'vn des deux freres qui furët tuez aidans à monter Philippes le Bel, surpris par les Flamens, en la bataille donnee l'an 1304. à Mont de Pirenes en Flandres. Desquels la grand Cronique dit: Et fut le Roy de si pres pris, qu'a peine peut il estre armé à poinct. Et ainçois qu'il peut estre monté à cheual, peut il voir occir deuant luy messire Hue de Bouille, cheualier: & deux bourgeois de Paris Pierre, & Iaques Gentiens freres. Lesquels pour le bien & fidelité qui estoyent en eux, estoyët tousiours pres le Roy. Et cest autheur mesme ne cele pas en ce liure, que Pierre Gentien ne fust vaillant de sa personne: car ils l'appelle

Le plus vaillans de cist royaume.

Ce tournoy peut estre leu pour la memoire d'aucunes familles de Paris plus que pour excellence du stil. Or ie confesse qu'il se trouue assez d'autres Romans, precedens ceux que i'ay nommez, desquels ie n'ay voulu parler: pour ce que ie ne sçauoy le nom, ne le temps de ceux qui les ont composez. Et que mon intention n'estoit de mettre en ce liure, que ceux qui ont vescu auãt l'an M. C C C. ayãt reserué ceux qui depuis sont venus, pour vn autre volume. Il suffira donc pour ceste heure, d'auoir monstré la route à d'autres, qui cingleront plus librement

ment par ce golfe iadis incogneu : leur donnant moyen de nous communiquer des liures, iusques ici mesprisez : lesquels possible fussent perdus, qui n'eust aduerti les possesseurs, qu'on en peut tirer quelque congnoissance de l'antiquité Françoise. Mais aussi ie les supplie (en recompense) m'en vouloir aider, puis qu'en partie i'ay esté cause de les cõseruer, à la honte de ceux qui les ont pensé indignes d'estre estimez: combien qu'il n'y aye si pauure autheur qui ne puisse quelque fois seruir, aumoins pour le tesmoignage de son temps. Ce qui (à mon aduis) a fait dire à Pline, que toute histoire tellement quellement escrite plaist. Et à ce propos i'ose bien asseurer, que des Iournaux de simples gens, m'ont tellement aidé en aucuns endroits d'histoire, que ie ne puis appeller gaste-papiers, ceux qui fidellement recueillent les choses de marque: quelque mauuais ordre ou langage dont ils vsent. Ce qui me donne esperance que ce recueil, tout lourd qu'il est, sera bien receu de ceux qui desirent s'informer de l'ancienne Poesie, ryme & Romans François.

FIN.

Omißions en la Copie, & faultes reueues.

Pag. 81, 4. *Ce liure estant presque acheué d'imprimer, i'ay trouué dans la vie de S. Christine, composee enuiron l'an* 1300. *les vers qui ensuiuent.*

» Seigneurs qui en vos liures par maistrie metez
» Equiuocations & leonimetez,
» Se ie tel ne puis faire, ne depriuez mon liure.
» Car qui à trouuer n'à soubtil cuer & deliure,
» Et leonimeté veult par tout aconsuiure,
» Moult souuent entrelest ce qu'il deuroit ensuiure.

De sorte que Ryme Leonime est celle qui a dix, vingt, & trente vers d'vne lisiere, Car ceux de ceste vie sont croisez deux contre deux par tout, fors en ces quatre derniers: & neantmoins la lisiere est de ryme tresriche. Voyla ce que, &c.

Page 15. ligne 14. lisez, nation des François, 18, 1. polin. Car Chilperic entre autres voulut 25, 9. Françoise Thioise, 28, 2. que Louis fit 34, 21. pour le lang. Ib. 30. qu'à d'autres, 40, 26. encore cc. ans 41, 29. ils tiroyent 43, 8. langue quant & quant leur religion: 59, 19. car il est ioint 61, 7. mé l'espece 69, 4. Enzina, 83, 3. Mille cent 84, 22. mauuez est 95, 8. qu'il auoit au 97, 14. com se ie fusse 112, 6. liure. Cecy est dudit Romans: 121, 10. comme à l'oiselet Ib. 17. & beauté. 124, 9. lor auiaux, 143, 12. m'auroit. 154, 9. perd l'enuie 184, 27. Porlesguez: 191, 1, 2. Mapolis 200, 6. ces vers:

Extrait du priuilege.

PAR priuilege du Roy dōné à Paris le 17. de Iuin 1581. ſigné GOHORI, & ſeellé ſur ſimple queue en cire iaune: Il eſt permis à mōſieur Fauchet Conſeiller du Roy & Preſident en ſa Cour des monnoyes, de faire imprimer par tel Libraire & Imprimeur que bon luy ſemblera, vn Recueil de l'origine de la langue & poeſie Françoiſe, Ryme & Romans: & auſſi des poetes François, qui ont veſcu auant l'an 1300. Auec defenſes à tous Libraires & imprimeurs, autre que celuy qui ſera choiſi par ledit ſieur Fauchet, de non imprimer ou faire imprimer ledit Recueil, durant le temps & terme de cinq ans. Sur peine de confiſcation desdits liures, deſpens, dommages & intereſts, & d'amende arbitraire.

ar hepte. en Rhans

[illegible]e. B. l'an. 1581. en Juillet.

[illegible] ar chepte en Blois
[illegible] es. 8 [illegible] 1581. en Juillet.

